U d'/of OTTAWA
39003002295748

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesgupesgauloi00sauv

GUÊPES GAULOISES

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE J. NYS,
Rue du Nord, 68.

CLAUDE SAUVAGE

LES

GUÊPES GAULOISES

Petite Encyclopédie

DES MEILLEURES ÉPIGRAMMES

QUATRAINS, ÉPITAPHES,

PORTRAITS, MADRIGAUX, SONNETS ET COUPLETS SATIRIQUES

DEPUIS CLÉMENT MAROT

JUSQU'AUX POËTES DE NOS JOURS

PARIS

ÉDITION HETZEL

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859

BIBLIOTHECA
Ottaviana

PQ
1191
.E6 S3
1859

AVANT-PROPOS

Dans ce recueil, nous nous sommes proposé de montrer l'esprit français sous sa forme la plus déliée, la plus piquante et la plus incisive, depuis Clément Marot jusqu'aux poëtes contemporains. On verra qu'à toutes les époques, même les plus tourmentées de notre histoire, la gaieté malicieuse, en France, s'est donné carrière, et que les traits de la satire n'ont épargné, chez nous, aucune gloire, aucun pouvoir, aucune renommée. On doit même dire que les saillies les plus heureuses sont, en général, celles qui ont été dirigées contre les sommités politiques ou littéraires ; d'où il suit que les hommes supérieurs, bien loin d'avoir à s'offenser des piqûres de la guêpe nationale, ont dû les considérer, dans tous les temps, comme la consécration de leur valeur.

Le champ qui s'offrait à nos recherches était des plus vastes. Nous avons élagué ce qui nous a paru grossier, licencieux, ou seulement équivoque, tout en conservant assez de matériaux pour donner une idée complète et fidèle du caractère de chaque époque. Nous espérons ainsi avoir fait un travail sérieux à propos du genre de poésie qui l'est le moins.

Quand le choix a été fait, il a fallu adopter un ordre de classement, et nous nous sommes arrêté au suivant, qui nous a paru le meilleur et le plus naturel :

L'ouvrage est divisé en deux parties : la première contenant les épigrammes composées avant la révolution de 1789 ; la seconde contenant celles qui ont paru depuis.

Chaque partie présente elle-même plusieurs subdivisions.

Dans la première partie se trouvent groupées ensemble les pièces dont la forme ou dont le sujet avait une analogie marquée ; ainsi, l'on verra réunis : les *Portraits*, les *Épitaphes*, les *Aménités littéraires*, les *Aménités diverses*, les *Bouquets à Chloris*, les *Propos de buveurs*.

Nous n'avons pas besoin d'avertir le lecteur que les mots *Aménités* et *Bouquets à Chloris* ne doivent pas être pris à la lettre. Les *Bouquets à Chloris* ne sont pas des compliments ou des fadeurs à l'adresse de la plus belle moitié du genre humain ; au contraire. Les *Aménités* ne sont de même qu'une expression euphémique, qui a été préférée au mot *épigramme*, comme étant plus générale. L'épigramme, dans son acception propre, indique un genre spécial, une forme particulière de poésie ; or, la malice gauloise se traduit sous beaucoup d'autres formes encore : quatrains, madrigaux, sonnets, chansons, etc., etc.

Dans chaque catégorie, les pièces se succèdent suivant l'ordre alphabétique indiqué par les titres. Au point de vue de l'histoire de la littérature, il eût mieux valu, peut-être, adopter l'ordre chronologique et faire défiler les auteurs, leur bagage poétique à la main, par

rang d'ancienneté. Mais cette disposition est à peu près impraticable dans un recueil d'épigrammes, à cause du grand nombre de celles qui ne portent pas de signature, et qu'il aurait fallu réunir pêle-mêle sous la rubrique de l'anonyme.

Du reste, le cachet du trait satirique est d'avoir en soi toute sa valeur et de ne dépendre ni des antécédents ni des conséquents; il nous paraîtrait donc oiseux de discuter la valeur de notre système de classification; il suffit de l'exposer, pour que le lecteur, qui veut faire une recherche, soit muni d'un guide.

Les divisions de la seconde partie diffèrent de celles de la première. On y trouve les pièces de vers réunies par ordre alphabétique, sous les titres de : *Révolution, Empire, Restauration, Règne de Louis-Philippe, Époque contemporaine.* Voici en quelques mots la raison de cette différence.

Avant la Révolution, la situation des hommes de lettres n'était point ce qu'elle a été depuis. Les disciples des Muses n'étaient mêlés que très-exceptionnellement aux choses politiques; ils constituaient un monde à part, ayant ses passions, ses usages et ses intérêts propres. La satire, qui s'exerçait dans ce milieu, avait donc, en général, pour point de mire l'amour-propre, les ridicules ou les travers des écrivains, et, comme le sujet prêtait, nous avons cru nécessaire, pour établir un peu d'ordre, de former des catégories.

Depuis 1789, au contraire, il est peu d'écrivains qui n'aient été mêlés, de près ou de loin, de gré ou de force, aux événements politiques de leur temps, et, comme la passion politique est, de toutes, la plus ardente, c'est surtout par le côté politique que les poëtes

satiriques, depuis la Révolution jusqu'à nous, se sont efforcés de ridiculiser leurs ennemis ou leurs rivaux. Il résulte de là que le ton général de l'épigramme, que le champ de son attaque ont changé à chaque changement de gouvernement, et qu'il convenait de rapprocher tous les traits inspirés par les mêmes circonstances et décochés à la même époque.

Nos divisions étant expliquées, il nous reste à dire que l'éclectisme le plus complet a été notre règle ; tout quatrain marqué au coin de l'esprit avait droit de figurer dans notre recueil ; à côté des épigrammes de Rousseau, de Boileau ou de La Harpe, on trouvera celles qui ont été lancées contre eux ; à côté des traits mordants des *Actes des Apôtres*, on lira ceux du *Disciple des Apôtres;* partout la riposte est à côté de l'attaque, sans aucun parti pris, sans aucune préférence d'école ou d'opinion, notre recueil étant absolument et exclusivement littéraire.

C'est pour lui conserver ce caractère que nous avons mis une extrême réserve dans le choix des morceaux qui se rapportent à l'histoire contemporaine et qui s'adressent à des hommes pour la plupart vivants. Malgré notre désir d'offrir au public une œuvre complète en son genre, nous avons mieux aimé supprimer un certain nombre de plaisanteries ingénieuses que de nous voir exposé au reproche d'avoir cherché, par une voie détournée, à faire ici une œuvre de parti. Tout le mondre comprendra ce sentiment de convenance et l'approuvera.

PREMIÈRE PARTIE

AVANT LA RÉVOLUTION — PORTRAITS

L'AMOUR

Il est aimable quand il pleure,
Il est aimable quand il rit ;
On le rappelle quand il fuit,
On l'adore quand il demeure.
C'est le plus aimable boudeur
Qui soit de Paris à Cythère ;
C'est le plus aimable imposteur
Qui soit né pour tromper la terre,
Il fait vingt serments aujourd'hui,
Et demain il les désavoue ;
On sait qu'il blesse quand il joue,
Et l'on veut jouer avec lui.

— DEMOUSTIER —

MÊME SUJET

Qui que tu sois, voici ton maître ;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

— VOLTAIRE —

BEAUVEAU ET DEVEAU

Si monsieur Deveau
Était un peu plus beau,
Ou que monsieur de Beau-
Veau fût un peu moins beau ;
Alors, monsieur Deveau
Deviendrait un beau veau,
Et monsieur de Beauveau
Ne serait plus qu'un veau.

— BOUFFLERS —

BENSERADE

Ce bel esprit eut trois talents divers
Qui trouveront l'avenir peu crédule :
De plaisanter les grands il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers ;
Il fut vieux et galant sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.

— DE SÉNECÉ —

BOILEAU

Du célèbre Boileau tu vois ici l'image.
— Quoi ! c'est là, diras-tu, ce critique achevé ?
D'où vient le noir chagrin qu'on lit sur son visage ?
— C'est de se voir si mal gravé.

— Boileau —

UN BUSTE

Une femme d'esprit et d'un goût fort vanté
Avait fait imprimer l'histoire de sa vie,
Et tirait surtout vanité
D'avoir, c'était là sa manie,
En tous points dit la vérité.
— Oui, lui dit un ami, sans doute on doit vous croire ;
Mais n'avez-vous pas prudemment
De plus d'une galante histoire
Mis de côté le dénoûment ?
Convenez-en : cela n'est-il pas juste ?
— Ah ! reprit-elle en souriant,
Je ne me suis peinte qu'en buste.

— De Saint-Marc —

CHAULIEU

Plus j'approche du terme et moins je le redoute.
Sur des principes sûrs mon esprit affermi,

Content, persuadé, ne connaît plus de doute ;
Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi.

— CHAULIEU —

DESCARTES

Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Dans les siècles passés, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit; comme entre l'huître et l'homme
Se tient tel de nos gens, franche bête de somme.

— LA FONTAINE —

FEMME ADROITE

La dame dont voici l'image
Sut joindre, jusqu'à son trépas,
A l'honneur de passer pour sage
Le plaisir de ne l'être pas.

FLEURY

Le bon Hercule de Fleury,
Petit prêtre nonagénaire,
En Hercule s'est fait pourtraire :
De quoi chacun est ébahi ;
Car on sait que le fils d'Alcmène
Près de sa maîtresse fila,

Mais jamais il ne radota
Que sur les rives de la Seine.

— VOLTAIRE —

FRÉDÉRIC II

Ce monstre profana mille talents divers ;
Adoré des humains qui furent ses victimes,
Barbare en actions et philosophe en vers,
Il chanta les vertus et commit tous les crimes.
Ennemi de Vénus, cher au dieu des combats,
Il inonda de sang l'Europe et sa patrie ;
Cent mille hommes par lui reçurent le trépas
Et pas un ne reçut la vie.

— VOLTAIRE —

LA BRUYÈRE

Tout esprit orgueilleux qui s'aime
Par mes leçons se voit guéri,
Et dans ce livre si chéri
Apprend à se haïr lui-même.

— BOILEAU —

L'ABBÉ LE BLANC

La Tour va trop loin, ce me semble,
En nous peignant l'abbé Le Blanc.

N'est-ce pas assez qu'il ressemble?
Faut-il encor qu'il soit parlant?

— PIRON —

LEIBNITZ

Il fut dans l'univers connu par ses ouvrages,
Et dans son pays même il se fit respecter;
Il instruisit les rois, il éclaira les sages;
Plus sage qu'eux, il sut douter.

— VOLTAIRE —

NINON DE LENCLOS

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si parfois elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu;
Car, à bien compter son âge,
Elle doit avoir... *vécu*
Avec ce grand personnage.

— CHAPELLE —

AUTRE

L'indulgente et sage nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.

— SAINT-ÉVREMOND —

NIOBÉ

Le fatal courroux des dieux
Changea cette femme en pierre ;
Le sculpteur a fait bien mieux :
Il a fait tout le contraire.

— VOLTAIRE —

PRAXITÈLE

Vénus dit :

— Oui, je me montrai toute nue
Au dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, et j'en rougis ;
Mais Praxitèle, où m'a-t-il vue ?

— VOLTAIRE —

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

De haut savoir Phœbus ne m'a doté,
Mais des neuf Sœurs je sais toucher la lyre ;
Grosse chevance oncques ne m'a tenté,
Mais peu de biens ont de quoi me suffire.
Amour me tint longtemps sous son empire ;
J'ai retrouvé repos et liberté ;
Mais ce bien-là, certes, je le puis dire,
Si c'en est un, je l'ai bien acheté.

— J.-B. ROUSSEAU —

LE SATIRIQUE

L'observateur écoute sans rien dire ;
Sur ce qu'il voit il s'empresse d'écrire ;
Sans les aigrir, mais sans les ménager,
Contre les sots il arme la satire ;
Et, si le vrai ne peut les corriger,
A leurs dépens, au moins, il les fait rire.

VÉNUS

Seigneur, je suis Vénus, je vous dy celle mesme
Qui la pomme emporta pour sa beauté supresme ;
Mais tant ravie suis de si haute louange,
Que viande et liqueur je ne boy, et ne menge ;
Donc ne vous estonnez, si morte semble et roide :
Sans Cérès et Bacchus toujours Vénus est froide.

— Clément Marot —

EPITAPHES

D'UN ABBÉ A LA MODE

Ici-gît l'abbé Duportail,
Qui mourut d'un coup d'éventail.

ADIEUX A LA VIE

Adieu, je vais en ce pays
D'où ne revint point feu mon père ;
Pour jamais adieu, mes amis,
Qui ne me regretterez guère.
Vous en rirez, mes ennemis ;
C'est le *Requiem* ordinaire.
Vous en tâterez quelque jour ;
Et, lorsque aux ténébreux rivages
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour.

Quand sur la scène de ce monde
Chaque homme a joué son rôlet,
En partant il est à la ronde
Reconduit à coups de sifflet.
Dans leur dernière maladie,
J'ai vu des gens de tous états,
Vieux évêques, vieux magistrats,
Vieux courtisans à l'agonie.

Vainement en cérémonie
Avec sa clochette arrivait
L'appareil de la sacristie ;
Le curé vainement oignait
Notre vieille âme à sa sortie ;
Le public malin s'en moquait ;
La satire un moment parlait
Des ridicules de sa vie ;
Puis à jamais on l'oubliait :
Ainsi la farce était finie.

Petits papillons d'un moment,
Invisibles marionnettes,
Qui volez si rapidement
De Polichinelle au néant,
Dites-moi donc ce que vous êtes !
Au terme où je suis parvenu,
Quel mortel est le moins à plaindre?
C'est celui qui sait ne rien craindre,
Qui vit et qui meurt inconnu.

— VOLTAIRE —

D'UN ANGLAIS

Ci-gît Jean Rosbif, écuyer,
Qui se pendit pour se désennuyer.

— DESTOUCHES —

D'UN ANTIQUAIRE

Ci-gît un antiquaire acariâtre et brusque :
Ah ! qu'il est bien couché dans cette cruche étrusque!

— DIDEROT —

D'UN APOTHICAIRE

Ci-gît qui, non pas sans raison,
Prenait les gens en trahison.

DE L'ARÉTIN

Le temps, par qui tout se consume,
Sous cette tombe a mis le corps
De l'Arétin, de qui la plume
Blessa les vivants et les morts.
Son encre noircit la mémoire
Des monarques de qui la gloire
Est vivante après le trépas ;
Et, s'il n'a pas contre Dieu même
Vomi quelque horrible blasphème,
C'est qu'il ne le connaissait pas.

— MAYNARD —

D'UN AUTEUR MÉDIOCRE

Ci-gît l'auteur d'un gros livre
Plus embrouillé que savant :
Après sa mort il crut vivre,
Et mourut de son vivant.

— J.-B. Rousseau —

D'UN AVARE

Ci-gît qui follement se hâta d'expirer
Pour ne pouvoir pas digérer
Les frais qu'aurait coûtés sa longue maladie.
S'il savait ce qu'il coûte à le faire enterrer,
Il aurait regret à la vie.

AUTRE

Ci-gît, dessous ce marbre blanc,
Le plus avare homme de Rennes,
Qui mourut, tout exprès, le dernier jour de l'an,
De peur de donner des étrennes.

D'UN BAVARD

Sous ce tombeau pour toujours dort
Paul, qui toujours contait merveilles.

Louange à Dieu, repos au mort,
Et paix sur terre à nos oreilles.

— La Fontaine —

D'UN BOITEUX

Ci-gît le nommé Pédrille,
Qui toujours mourant de langueur,
Et, malgré son peu de vigueur,
Clopinant avec sa béquille,
A vécu d'ans quatre-vingt-deux...
C'est bien aller pour un boiteux.

DE BOUDIER DE LA JOUSSELINIÈRE

J'étais poète, historien ;
Et maintenant je ne suis rien.

DE BOUFFLERS

Ci-gît un chevalier qui sans cesse courut,
Qui sur les grands chemins naquit... vécut... mourut,
Pour prouver ce qu'a dit le sage,
Que notre vie est un voyage.

— Boufflers —

DE BOUHOURS

Ci-gît un bel esprit qui n'eut rien de terrestre;
Il donnait un tour fin à ce qu'il écrivait.
La médisance ajoute qu'il servait
Le monde et le ciel par semestre.

D'UN CENTENAIRE

N'attends, passant, que de ma gloire
Je te fasse une longue histoire,
Pleine d'un langage indiscret :
Qui se loue irrite l'envie.
Juge de moi par le regret
Qu'eut la mort de m'ôter la vie.

— MALHERBE —

AUTRE

Ci-gît Paul, qui, docile à cet avis du sage :
« Dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement ! »
Pour gagner l'autre monde alla tout doucement,
Et mit cent ans entiers à faire le voyage.

— COLIN —

DE MADAME DU CHATELET

L'univers a perdu la sublime Émilie.
Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité :

Les dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,
N'avaient gardé pour eux que l'immortalité.

— VOLTAIRE —

AUTRE

Ci-gît qui perdit la vie
Dans le double enfantement
D'un traité de philosophie
Et d'un malheureux enfant.
Lequel des deux nous l'a ravie?
Sur ce funeste événement
Quelle opinion doit-on suivre ?
Saint-Lambert s'en prend au livre ;
Voltaire dit que c'est l'enfant.

D'UN CHIEN

Rude aux voleurs, doux à l'amant,
J'aboyais et faisais caresse ;
Ainsi, j'ai su diversement
Servir mon maître et ma maîtresse (1).

— MALLEVILLE —

(1) Imitation du distique latin de Du Bellay :

Latratu fures excepi, mutus amantem ;
Sic placui domino, sic placui dominæ.

AUTRE

Ci-gît un chien qui, par nature,
Savait discerner sagement,
Durant la nuit la plus obscure,
Le voleur d'avecque l'amant.
Sa discrète fidélité
Fit qu'avec beaucoup de tendresse,
A sa mort il fut regretté
Par son maître et par sa maîtresse.

— TRISTAN L'ERMITE —

DE CLÉMENT XIII

Ci-gît des vrais croyants le mufti téméraire,
Et de tous les Bourbons l'ennemi déclaré :
De Jésus sur la terre il s'est dit le vicaire ;
Je le crois aujourd'hui mal avec son curé.

— VOLTAIRE —

DE CLERMONT-TONNERRE

Ci-gît, qui repose humblement
(De quoi tout le monde s'étonne)
Dans un si petit monument,
L'illustre Tonnerre en personne.

On dit qu'entrant en paradis,
Il fut reçu vaille que vaille ;
Mais il en sortit par mépris,
N'y trouvant que de la canaille.

— CHAMFORT —

DE COLAS

Colas est mort de maladie ;
Tu veux que j'en plaigne le sort ?
Que diable veux-tu que j'en die ?
— Colas vivait ! — Colas est mort.

DE COLLETET

Les oracles ont cessé,
Colletet est trépassé.
Dès qu'il eut la bouche close,
Sa femme ne fit plus rien ;
Elle enterra vers et prose
Avec le pauvre chrétien.

— LA FONTAINE —

D'UN COQUIN

Ci-gît qui fut de belle taille,
Qui savait danser et chanter,
Faisait des vers vaille que vaille,
Et les savait bien réciter.

Sa race avait quelque antiquaille,
Et pouvait des héros compter ;
Même il aurait livré bataille
S'il en avait voulu tâter.

Il parlait fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe et de la terre,
Du droit civil, du droit canon,

Et connaissait assez les choses
Par leurs effets et par leurs causes.
Était-il honnête homme?... Oh ! non.

— SCARRON —

DE CROMWELL

Ci-gît l'usurpateur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,
Dont les vertus méritaient mieux
Que le trône acquis par un crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi?

— PAVILLON —

DE DORAT DE CUBIÈRES PALMEZEAUX

Ci-gît un petit homme à l'air assez commun,
Ayant porté trois noms et n'en laissant aucun.

AUTRE

De nos papillons enchanteurs
Émule trop fidèle,
Il caressa toutes les fleurs,
Excepté l'immortelle.

— La Harpe —

D'UN ÉPICURIEN

Ci-gît dans une paix profonde
L'apôtre de la volupté,
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis en ce monde.

D'UN ÉVÊQUE JOUEUR

Le bon prélat qui gît sous cette pierre
Aima le jeu plus qu'homme de la terre ;
Quand il mourut, il n'avait pas un liard ;
Et, comme perdre était chez lui coutume,
S'il a gagné paradis, on présume
Que ce doit être un grand coup de hasard.

D'UN FAUX SAGE

Austère comme un cénobite,
Il vécut toujours chastement ;

Mais il dut sa bonne conduite
A son mauvais tempérament.

— Boufflers —

D'UNE FEMME DE BIEN

Passant, arrête ici tes pas!
Autre part tu ne liras pas
Une histoire si merveilleuse
Que celle qu'à tes yeux ce marbre vient offrir.
Ci-gît de son époux une femme amoureuse,
Et que son amour fit mourir;
Aux dames elle a fait une leçon commune
De mourir en femme de bien;
Mais, comme elle a suivi l'exemple de pas une,
Pas une ne suivra le sien.

D'UNE FEMME FIDÈLE

Ici-gît le corps d'une belle
Que l'amour d'un mari réduisit au trépas.
C'est la seule mode nouvelle
Que les femmes ne suivent pas.

D'UNE FEMME PEU REGRETTÉE

Ci-gît ma femme. Ah! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien!

AUTRE

Reçois de moi, chère moitié,
Pour gage de mon amitié,
Ce tombeau qu'aucun ne t'envie ;
Je dois bien justement te rendre cet honneur,
Car le dernier jour de ta vie
Fut le premier de mon bonheur.

AUTRE

Sous ce froid monument
Ma chère femme est close ;
Je n'en suis pas la cause,
Mais... j'en suis bien content.

D'UN GRAND SEIGNEUR

Ci-dessous gît un grand seigneur
Qui de son vivant nous apprit
Qu'un homme peut vivre sans cœur
Et mourir sans rendre l'esprit.

— Comtesse de Brégy —

D'UN HOMME DE LETTRES

Ci-gît, au bord de l'Hippocrène,
Un mortel longtemps abusé.

Pour vivre pauvre et méprisé,
Il se donna bien de la peine.

— VOLTAIRE —

AUTRE

Les grands chargent leur sépulture
De cent éloges superflus.
Passant, en peu de mots, voici mon aventure :
Ma naissance fut très-obscure
Et ma mort l'est encore plus.

— GOMBERVILLE —

D'UN HOMME NUL

Ci-gît, justement regretté,
Un savant homme sans science,
Un gentilhomme sans naissance,
Un très-bon homme sans bonté.

— BOILEAU —

AUTRE

Guillaume ne fut bon à rien ;
Nul n'en sut le mal ni le bien ;
Il ne fit la paix ni la guerre,
Tantôt assis, tantôt debout,

Il fut soixante ans sur la terre
Comme s'il n'était point du tout.

— GOMBAUD —

D'UN HOMME PAISIBLE

Ci-gît Damon. Il vécut doucement ;
Onc à personne il ne fut incommode,
Et défendit, fidèle à sa méthode,
Que l'on sonnât à son enterrement.

DE JEAN

Jean, qui dans ce tombeau repose entre les morts,
Prenant de toutes mains, amassa des trésors
Plus qu'il n'en espérait de sa bonne fortune ;
Il posséda beaucoup, mais il ne donna rien ;
Et, n'était qu'il avait une femme commune,
Jamais homme vivant n'eût eu part à son bien.

— MAYNARD —

DU PÈRE JOSEPH, ENTERRÉ A COTÉ DU PÈRE ANGE

Passant, n'est-ce pas chose étrange
De voir le diable auprès d'un ange ?

AUTRE

Victime de l'ambition,
Ci-gît d'Armand le secrétaire,
Qui si bien sut toujours se taire,
Qu'il mourut sans confession.

DE LA FONTAINE

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant le fonds avec le revenu,
Croyant trésor chose peu nécessaire.
Quant à son temps bien sut le dispenser :
Deux parts en fit, dont il soûlait passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

— La Fontaine —

DE LA RIVIÈRE, ÉVÊQUE DE LANGRES

Ci-gît un très-grand personnage
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours très-sage...
Je n'en dirai pas davantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

— Lamonnoye —

DE LAURENT

Ci-gît dont le zèle feint
Passa pour un vrai mérite,
Et qui se crut presque saint
A force d'être hypocrite.

— GOMBAUD —

D'ADRIENNE LE COUVREUR

Ci-gît l'actrice inimitable,
De qui l'esprit et les talents,
Les grâces et les sentiments
La rendaient partout adorable,
Et qui n'a pas moins mérité
Le droit à l'immortalité
Qu'aucune héroïne ou déesse,
Qu'avec tant de délicatesse
Elle a souvent représenté.
L'opinion était si forte
Qu'elle devait toujours durer,
Qu'après même qu'elle fut morte,
On refusa de l'enterrer.

DE M. DE MARCA

Ci-gît monsieur de Marca
Que le roi sagement marqua

Pour le prélat de son église ;
Mais la mort, qui le remarqua
Et qui se plut à la surprise,
Tout aussitôt le démarqua.

D'UN MÉDECIN

Ci-gît Guillaume de Limcin,
En son vivant grand médecin,
Qui, tant que Dieu le laissa vivre,
Raisonna toujours comme un livre.
Il savait Galien par cœur,
Hippocrate était son idole,
Et ce fut à leur docte école
Qu'il devint un si grand docteur ;
Mais à la moindre maladie
Sa science était en défaut.
Que de défunts seraient en vie
S'il était mort un peu plus tôt !

— DESTOUCHES —

AUTRE

Il a rendu son âme à Dieu
Le médecin monsieur Mathieu,
Qui rendait la ville déserte...
La mort fait une grande perte.

DE MÉNAGE

Laissons en paix monsieur Ménage,
C'était un trop bon personnage
Pour n'être pas de ses amis ;
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui, de qui les vers et la prose
Nous ont si souvent endormis !

DE MOLIÈRE

Tu réformas et la ville et la cour ;
Mais quelle en fut la récompense ?
Les Français rougiront un jour
De leur peu de reconnaissance ;
Il leur fallut un comédien
Qui mit à les polir sa gloire et son étude ;
Mais, Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si, parmi les défauts que tu peignis si bien,
Tu les avais repris de leur ingratitude.

— Le père Bouhours —

AUTRE

En ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît ;
Il les faisait revivre en son esprit,
Par leur bel art réjouissant la France.

Ils sont partis ; et j'ai peu d'espérance
De les revoir malgré tous nos efforts.
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence et Plaute et Molière sont morts.

— La Fontaine —

D'UN OPINIATRE

Entêté jusqu'à l'agonie,
Il disputait avec la mort ;
Mais elle lui trancha la vie
Pour lui prouver qu'il avait tort.

D'UN PARVENU

Ci-gît qui sut monter, à force de finance,
Aux charges du plus haut degré :
Il n'a jamais rendu de service à la France
Que le jour qu'il fut enterré.

— Brébeuf —

DE PASSERAT

Jean Passerat ici sommeille,
Attendant que l'ange l'éveille,
Et croit qu'il se réveillera
Quand la trompette sonnera.

S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ay toujours aimé la paix et le repos,
Afin que rien ne pèse à ma cendre et mes os,
Amis, de mauvais vers ne chargez point ma tombe.

— PASSERAT —

DE PAUL

Paul qui vient de mourir faisait grosse figure ;
De mille créanciers que le bonhomme avait,
Il n'a payé ce qu'il devait
Qu'à la nature.

D'UN PHILOSOPHE

Nu j'étais quand on m'a pondu,
Et nu je suis sous cette pierre ;
Ainsi, mes amis, sur la terre
Je n'ai ni gagné ni perdu.

DE PIRON

Ami passant, qui désires connaître
Ce que je fus : je ne voulus rien être ;
Je vécus nul, et certes je fis bien ;
Car, après tout, bien fou qui se propose,
De rien venant et redevenant rien,
D'être ici-bas, en passant, quelque chose.

— PIRON —

VARIANTE

Ci-gît... qui? quoi? Ma foi, personne, rien.
Un qui, vivant, ne fut valet ni maître,
Juge, artisan, marchand, praticien,
Homme des champs, soldat, robin ni prêtre,
Marguillier, même académicien,
Ni franc-maçon. Il ne voulut rien être,
Et vécut nul : en quoi, certe, il fit bien ;
Car, après tout, bien fou qui se propose,
Venu de rien, et retournant à rien,
D'être, en passant, ici-bas quelque chose !

— PIRON —

Piron crut devoir réduire cette épitaphe à deux vers :

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

AUTRE

J'achève ici-bas ma route ;
C'était un vrai casse-cou :
J'y vis clair, je n'y vis goutte,
J'y fus sage, j'y fus fou.
A la fin j'arrive au trou
Que n'échappe fou ni sage,

Pour aller je ne sais où.
Adieu, Piron... bon voyage !

— Piron —

D'UN POËTE

Ne dis plus que la faim fasse mourir les gens,
Ce poëte a vécu jusqu'à quatre-vingts ans.

— De Cailly —

D'UN PRÉLAT

Ci-gît qui, puissant dans l'église,
Et très-redouté dans ce lieu,
Rendit enfin son âme à Dieu ;
Mais je ne sais si Dieu l'a prise.

— De Cailly —

D'UN PRÉSIDENT

Ci-gît Cléon, ce président avare,
Qui vendit la justice à chaque citoyen,
Croyant qu'une chose si rare
Ne doit pas se donner pour rien.

— François (de Neufchâteau) —

D'UN PRODIGUE

Ci-gît le prodigue Airancy,
Ce glouton qui mourut plus nu que les apôtres.
Ne mangera-t-il point la terre où le voici?
Il en a mangé beaucoup d'autres.

— De Cailly —

DE RABELAIS

Ce docte-né, Rabelais, qui piquoit
Les plus piquans, dort sous la lame icy ;
Et de ceux mesme en mourant se moquoit,
Qui de sa mort prenoient quelque soucy.

— Tahureau —

AUTRE

O Pluton, Rabelais reçoy,
Afin que toy qui es le roy
De ceux qui ne rient jamais,
Tu aies un rieur désormais !

— Baïf —

AUTRE

O toy, quiconque sois, qui passes,
Sur la fosse répans des tasses,

Répans du bril et des flacons,
Des cervelas et des jambons ;
Car, si encor dessous la lame
Quelque sentiment a son âme,
Il les aime mieux que des lys,
Tant soient-ils fraischement cueillys.

— RONSARD —

DE RÉGNIER

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle ;
Et si m'étonne fort pourquoy
La Mort daigna penser à moy,
Qui ne pensay jamais en elle.

— RÉGNIER —

DE RICHELIEU

Cy-gist, oui, gist, par la mort-bleu !
Le cardinal de Richelieu,
Et, ce qui cause mon ennui,
Ma pension avecque lui.

— BENSERADE —

DES ROIS ET DES CONQUÉRANTS

Où sont tant de superbes rois,
Ces conquérants maîtres du monde,
Qui de leurs glorieux exploits
Remplissaient et la terre et l'onde?
La mort les soumet à ses lois :
C'est là que leur grandeur se brise ;
Et de leurs titres superflus
Il reste pour toute devise :

Ils ne sont plus!

DE SANTEUIL

Quoi! faut-il que Santeuil expire
Dans le temps qu'il nous charme et que chacun l'admire!
Faut-il, par un cruel destin,
Qu'il change, en un moment, mes plaisirs en alarmes,
Et que nous lui donnions des larmes
Au lieu de lui verser du vin!

DE SCARRON

Celui qui ci maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit,

Prends garde qu'aucun ne l'éveille ;
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

— SCARRON —

D'UN SOT

Ci-gît qui toujours bredouilla
Sans avoir jamais pu rien dire,
Beaucoup de livres farfouilla
Sans avoir jamais pu s'instruire,
Et beaucoup d'écrits barbouilla
Sans avoir pu les faire lire.

DE TIRAQUEAU

Ci-gît André Tiraqueau,
Grand commentateur de coutumes,
Qui, ne buvant que de l'eau,
Fit vingt enfants, fit vingt volumes.
Si cet homme divin
N'avait bu que du vin,
De sa verve féconde
Il eût rempli le monde.

DE TRISTAN L'ERMITE

Ébloui par l'éclat d'une splendeur mondaine,
Je me flattai d'une espérance vaine.

Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur,
Je me vis toujours pauvre, et tâchai de paraître.
Je vécus dans la peine, aspirant au bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

— TRISTAN L'ERMITE —

D'UN TYRAN

Député des enfers pour propager les crimes,
Vivant, j'ai fait souffrir bien des infortunés.
Heureux ! sous ce tombeau j'ai trouvé des victimes :
Les vers qui me rongeaient sont morts empoisonnés.

— CHUPIN —

DE VOISENON

Ici gît, ou plutôt frétille,
Voisenon, frère de Chaulieu.
A sa muse vive et gentille
Je ne prétends point dire adieu ;
Car je m'en vais au même lieu
Comme cadet de la famille.

— VOLTAIRE —

AUTRE

L'académicien Voisenon
A rendu son âme légère,

Et va, dans le sacré vallon,
Composer un nouveau bréviaire
A l'usage de l'Opéra :
Près de l'Amour il obtiendra
L'emploi de premier secrétaire,
Et Vénus le pensionnera
Pour être aumônier de Cythère.

— BACHAUMONT —

AUTRE

Ci-gît un abbé libertin,
Plein d'esprit et d'humeur falote.
Il était porteur de calotte,
Mais c'était celle de Crispin.

— COLARDEAU —

AMÉNITES LITTÉRAIRES

CONTRE UN ABBÉ

Un jeune abbé me crut un sot
Pour n'avoir pas dit un seul mot ;
Ce fut une injustice extrême,
Dont tout autre aurait appelé :
Je le crus un grand sot lui-même,
Mais ce fut quand il eut parlé.

— LINIÈRES —

CONTRE L'ACADÉMIE

En France, on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur quand d'écrits il assomme :
Dans un fauteuil d'académicien,
Lui quarantième, on fait asseoir mon homme :
Lors il s'endort, et ne fait plus qu'un somme ;
Plus n'en avez prose ni madrigal.

Au bel esprit le fauteuil est en somme
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

— PIRON —

AUTRE

J'ai traité de Topinambous
Tous ces beaux messieurs, je l'avoue,
Qui, de l'antiquité si follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on loue ;
Et l'Académie, entre nous,
Souffrant chez soi de si grands fous,
Me semble un peu topinamboue.

— BOILEAU —

AUTRE

Clio vint l'autre jour se plaindre au dieu des vers
Qu'en certain lieu de l'univers
On traitait d'auteurs froids, de poëtes stériles,
Les Homères et les Virgiles.
« Cela ne saurait être ; on s'est moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux ;
Où peut-on avoir dit une telle infamie ?
Est-ce chez les Hurons, chez les Topinambous ?
— C'est à Paris. — C'est donc à l'hôpital des fous ?
— Non, c'est au Louvre, en pleine Académie. »

— BOILEAU —

A MAITRE ADAM

Ornement du siècle où nous sommes,
Je ne dis rien de vous, sinon
Que, pour les vers et pour le nom,
Vous êtes le premier des hommes.

— Le duc de Saint-Aignan —

CONTRE ALIBORON (FRÉRON)

Aliboron, de la goutte attaqué,
Se confessait, car il a peur du diable :
Il détaillait, de remords suffoqué,
De ses méfaits une liste effroyable ;
Chrétiennement chacun fut expliqué :
Stupide orgueil, mensonge, ivrognerie,
Basse impudence et noire hypocrisie ;
Il ne croyait en oublier aucun.
Le confesseur dit : « Vous en passez un.
— Un ? De par Dieu! j'en dis assez, je pense.
— Eh ! mon ami, le péché d'ignorance ! »

— Voltaire —

AUTRE

On nous écrit que maître Aliboron,
Étant requis de faire pénitence :

« Est-ce un péché, dit-il, que l'ignorance ? »
Un vieux confrère aussitôt lui dit : « Non ;
On peut très-bien, malgré l'*An littéraire*,
Sauver son âme en se faisant huer ;
En conscience il est permis de braire,
Mais c'est péché de mordre et de ruer. »

— VOLTAIRE —

SUR L'*Astrée*

Quand je lis d'Amadis les faits inimitables,
Tant de châteaux forcés, de géants pourfendus,
De chevaliers occis, d'enchanteurs confondus,
Je n'ai point de regret que ce soient là des fables.
Mais, quand je lis l'*Astrée,* où, dans un doux repos,
L'amour occupe seul de plus charmants héros,
Où l'amour seul de leurs destins décide,
Où la sagesse même a l'air si peu rigide,
Qu'on trouve de l'amour un zélé partisan,
Jusque dans Adamos le souverain druide ,
Dieux ! que je suis fâché que ce soit un roman !

— FONTENELLE —

CONTRE AURÈLE

Un gros serpent mordit Aurèle ;
Que croyez-vous qu'il arriva ?
Qu'Aurèle en mourut ? Bagatelle !
Ce fut le serpent qui creva.

— LA MARTINIÈRE —

CONTRE LES AUTEURS ANCIENS

Ils devaient, ces auteurs, demeurer dans leur grec,
Et se contenter du respect
De la gent qui porte férule.
D'un traducteur habile on a beau faire choix,
C'est les traduire en ridicule
Que de les traduire en françois.

— Ch. Perrault —

CONTRE UN BAVARD

Habiller la fable en histoire,
Et, causant toujours de mémoire,
Propos sur propos enfiler,
Vous croirez que ce caractère
Est facilité de parler :
C'est impuissance de se taire.

— J.-B. Rousseau —

CONTRE BENSERADE

Rondeau

A la fontaine où l'on puise cette eau
Qui fait rimer et Racine et Boileau,
Je ne bois point, ou bien je ne bois guère.
Dans un besoin, si j'en avais affaire,

J'en boirais moins que ne fait un moineau.
Je tirerai pourtant de mon cerveau
Plus aisément, s'il le faut, un rondeau,
Que je n'avale un verre plein d'eau claire
A la fontaine.

De ces rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire ;
Mais, quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers qu'il fallait laisser faire
A la Fontaine.

— CHAPELLE —

CONTRE BOILEAU

Menacé d'un écrit fatal à son empire,
L'Amour depuis dix ans a le cœur affligé.
Elle paraît enfin cette froide satire :
Amour, consolez-vous ; le beau sexe est vengé.

— SÉNECÉ —

AUTRE

Quand Despréaux fut sifflé sur son ode,
Ses partisans criaient par tout Paris :
« Pardon, messieurs, le pauvret s'est mépris ;
Plus ne loûra : ce n'est plus sa méthode ;

Il va draper le sexe féminin ;
A son grand nom vous verrez s'il déroge. »
Il a paru, cet ouvrage divin !
Pis ne serait, quand ce serait éloge.

— FONTENELLE —

CONTRE BOYER

A sa *Judith*, Boyer par aventure
Étoit assis près d'un riche caissier ;
Bien aise étoit ; car le bon financier
S'attendrissoit et pleuroit sans mesure.
« Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur ;
Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
A vous saisir pour une baliverne. »
Lors le richard, en larmoyant, lui dit :
« Je pleure, hélas ! pour ce pauvre Holopherne,
Si méchamment mis à mort par Judith. »

— JEAN RACINE —

CONTRE UN BRAILLARD

A son portrait certain rimeur braillard
Dans un logis se faisait reconnaître ;
Car l'ouvrier le fit avec tel art,
Qu'on bâillait rien qu'en le voyant paraître.
« Ah ! le voilà ! c'est lui ! dit un vieux reître,
Et rien ne manque à ce visage-là

Que la parole. — Ami, reprit le maître,
Il n'en est pas plus mauvais pour cela. »

— J.-B. Rousseau —

CONTRE BURLON

Le dieu du goût parlait d'avoir un suisse ;
Burlon l'apprend, et Burlon de crier :
« Est-il mortel autre que moi qui puisse
Remplir ce poste? On eût dû m'en prier. »
D'office il prend moustache, baudrier
Et hallebarde... On frappe : et qui? Le maître.
Burlon n'a pas l'honneur de le connaître,
Et, le pointant, lui défend d'approcher !...
Croyez qu'il fut traité comme il dut être,
Et chez le dieu n'allez pas le chercher.

— Piron —

CONTRE CHAPELAIN

Nous attendons de Chapelain,
Ce noble et fameux écrivain,
Une incomparable *Pucelle*.
La cabale en dit force bien ;
Depuis vingt ans, on parle d'elle ;
Dans six mois, on n'en dira rien.

— Linières —

AUTRE

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve,
Et, de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchants vers douze fois douze cents !

— Boileau —

SUR CHAPELLE

Tout bon fainéant du Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère.
Pour moi, c'est ainsi que j'en fais ;
Et, si je les voulais mieux faire,
Je les ferais bien plus mauvais.

— Chapelle —

CONTRE LES CHRYSOGONS

Entre Racine et l'aîné des Corneilles
Les Chrysogons se font modérateurs.
L'un à leur gré passe les sept merveilles,
L'autre ne plaît qu'aux versificateurs.
Or, maintenant, veillez, graves auteurs,
Mordez vos doigts, ramez comme corsaires,
Pour mériter de pareils protecteurs,
Et pour trouver de pareils adversaires.

— J.-B. Rousseau —

SUR CODRUS

Aux poisons Mithridate accoutumant son corps
Fit tant, qu'impénétrable à leurs mortels efforts,
Il vivait sans inquiétude.
Et Codrus, célèbre écrivain,
A de ne point manger si bien pris l'habitude,
Qu'il ne peut plus mourir de faim.

— La Martinière —

CONTRE LES COMMENTATEURS

Là, j'aperçus les Dacier, les Saumaises,
Gens hérissés de savantes fadaises,
Le teint jauni, les yeux rouges et secs,
Le dos courbé sous un tas d'auteurs grecs,
Tout noircis d'encre, et coiffés de poussière.
Je leur criai de loin par la portière :
« N'allez-vous pas dans le temple du Goût
Vous décrasser?—Nous, messieurs? Point du tout;
Ce n'est pas là, grâce au ciel, notre étude :
Le goût n'est rien; nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on pensa ; mais nous ne pensons point. »

— Voltaire —

CONTRE CORAS ET LE CLERC

Entre Le Clerc et son ami Coras,
Tous deux auteurs rimant de compagnie,

N'a pas longtemps s'ourdirent grands débats
Sur le propos de leur *Iphigénie*.
Coras lui dit : « La pièce est de mon cru ; »
Le Clerc répond : « Elle est mienne et non vôtre. »
Mais, aussitôt que l'ouvrage eut paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

— JEAN RACINE —

CONTRE CORNEILLE

J'ai vu l'*Agésilas*,
Hélas !

— BOILEAU —

AUTRE

Après l'*Agésilas*
Hélas !
Mais après l'*Attila*,
Holà !

— BOILEAU —

CONTRE COTIN

En vain, par mille et mille outrages,
Mes ennemis, dans leurs ouvrages,
Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers.
Cotin, pour décrier mon style,

A pris un chemin plus facile :
C'est de m'attribuer ses vers.

— Boileau —

AUTRE

A quoi bon tant d'efforts, de larmes et de cris,
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes ouvrages?
Si tu veux du public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

— Boileau —

A L'ABBÉ COUET

Vous m'envoyez un mandement,
Recevez une tragédie,
Afin que mutuellement
Nous nous donnions la comédie.

— Voltaire —

CONTRE COYPEL

On dit que notre ami Coypel
Imite Horace et Raphaël :
A les surpasser il s'efforce ;
Et nous n'avons pour aujourd'hui
De rimeur peignant de sa force,
Ni peintre rimant comme lui.

— Voltaire —

CONTRE CRITON

De par le roi, Criton a fait défendre
Qu'autre que lui n'expose son écrit :
Il peut lui seul le débiter, le vendre ;
En quoi, sans doute, il montre son crédit.
Or, savez-vous ce qu'il faudrait que fît
Le vieux rimeur? En voici la recette :
Criton devrait, par un nouvel édit,
Faire ordonner qu'un chacun en achète.

SUR M. ET Mme DACIER

Quand Dacier et sa femme engendrent de leur corps,
Et qu'il paraît des fruits de ce beau couple, alors
Madame Dacier est la mère.
Mais, quand ils engendrent d'esprit,
Et qu'ils mettent au jour des enfants par écrit,
Madame Dacier est le père.

CONTRE DAMON

Enfin Damon s'est fait connaître,
Et, dans son dernier opéra,
Il vient de faire un coup de maître,
Que n'eût jamais tenté Campra.

C'est plus qu'il n'osait se promettre,
Quoiqu'il soit tant soit peu Gascon ;
Car il a trouvé l'art de mettre
Tous les sifflets à l'unisson.

CONTRE DANCHET

Danchet, si méprisé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'Académie
Comme on gagne le paradis.

— VOLTAIRE —

AUTRE

Pour disculper ses œuvres insipides,
Danchet accuse et le froid et le chaud.
« Le froid, dit-il, fit choir mes *Héraclides,*
Et la chaleur fit tomber mon *Lourdaud.* »
Mais le public, qui n'est point en défaut,
Et dont le sens s'accorde avec le nôtre,
Dit à cela : « Taisez-vous, grand nigaud,
C'est le froid seul qui fit choir l'un et l'autre. »

— J.-B. ROUSSEAU —

CONTRE D'ARNAUD-BACULARD

D'Arnaud va toujours mendiant,
Et de ses vers nous ennuyant ;

D'Arnaud pouvait, sur ma parole,
Bien s'enrichir à rimailler,
Dût-il ne prendre qu'une obole
A tous ceux qu'il a fait bâiller.

— ÉCOUCHARD LEBRUN —

CONTRE Mme DE ***

Pauvre Sapho, quel aveugle délire
De l'Hélicon vous fit courir les bois?
Certes s'il n'eût onc été d'autre lyre
Que celle-là qui jura sous vos doigts,
Autour de lui, des lions peu courtois
Orphée eût vu se dresser les crinières;
Arion eût sous l'eau péri cent fois,
Et Thèbe encor serait dans les carrières.

— PIRON —

CONTRE DESFONTAINES

« J'ouvre le temple de Mémoire,
Oui, messieurs, et, sans vanité,
J'ai la clef dans mon écritoire;
Je mène à l'immortalité.
— Vous ne dites pas vérité,
Monsieur l'homme... ou le rat d'église;
Ou vous êtes comme Moïse,
Qui, par des chemins peu frayés,

Menait à la terre promise,
Et qui n'y mit jamais les pieds.

— PIRON —

AUTRE

« Eh ! supprime tes sots écrits
Et les libelles par centaines,
Dont ta plume infecte Paris, »
Disait un sage à Desfontaines.
« Oui bien, qui pourrait. C'est mon pain !
Si faut-il que je vive enfin,
Répond l'effronté personnage.
— Que tu vives? En vérité,
Ni moi ni d'autres, dit le sage,
N'en voyons la nécessité. »

— PIRON —

AUTRE

Qu'il est sombre, livide et pâle !
Ah ! quel horrible accablement !
Un pauvre agonisant qui râle
Paraît moins près du monument.
Un bel esprit assurément
Vient d'entrer à l'Académie :
Ou le roi vient apparemment
De nommer à quelque abbaye.

— PIRON —

AUTRE

L'éclat des quarante le blesse ;
C'est à ces glorieux moutons
Que notre loup revient sans cesse...
Ah ! qu'il leur dirait bien : « Traitons !
Messieurs, je changerai de tons
Pour peu que vous m'en vouliez croire ;
Faites-moi part de vos jetons,
Je vous laisserai votre gloire. »

— PIRON —

AUTRE

Alerte, rimeurs assoupis !
Debout, à cheval, à la chasse !
Je vois quelque chose de pis
Que le serpent Python qui passe.
Sus ! que chaque enfant du Parnasse
Accoure et me suive en ce lieu !
Ma fourche ! une lance ! un épieu !
D'Apollon purgeons les domaines.
Venez ! entendez-vous le dieu
Qui crie : « Haro sur Desfontaines ? »

— PIRON —

AUTRE

Dans le bassin des fontaines du Pinde
Veille un serpent boursouflé de venin.

Géant ne suis, ni le dompteur de l'Inde,
Et moins encor le vainqueur de Menin :
Mais les neuf sœurs m'ont vu d'un œil bénin ;
J'ai gain de cause, et, sans gants ni mitaines,
J'arracherai, moi qui ne suis qu'un nain,
Et dents et langue au serpent Desfontaines.

— PIRON —

AUTRE

Qu'en tout nature a bien veillé pour nous !
Qu'aurait-ce été si le serpent habile
Et venimeux, je le demande à tous,
N'était pas né peureux, faible et reptile ?
Où fuirions-nous, si de la volatile
Il eût eu l'aile ? Et le même soit dit
Du venimeux et nuisible Zoïle ;
Qu'aurait-ce été s'il eût eu de l'esprit ?

— PIRNO —

AUTRE

Pour juger la littérature,
L'Impudence en original,
La Faim, l'Envie et l'Imposture
Se sont construit un tribunal.
De ce petit trône infernal,
Où siégent ces quatre vilaines,

Partent les arrêts du journal
De monsieur l'abbé Desfontaines.

— PIRON —

AUTRE

Je ferai peindre un satyre bien gras,
Nez aplati, front sans pudeur aucune,
Queue au derrière, oreilles de Midas,
De Cerberus les trois gueules en une,
Mordant partout, aboyant à la lune.
Bref, en quarré deux morceaux de linon
Je ferai pendre au col du compagnon,
L'ourlet bien blanc et la toile bien bleue :
De prime abord à ce portrait mignon,
Je gage, abbé ! que ton chien battra queue.

— PIRON —

AUTRE

Nymphes des bois, s'il vous rencontre un jour,
Ce beau sylvain que je veux faire peindre,
Ne fuyez point. Contre vous son amour
N'entreprend rien ; vous n'avez rien à craindre.
Par courtoisie, il pourrait pourtant feindre
Une algarade : alors doublez le pas
Pour feindre aussi; mais laissez-vous atteindre,
Vous le verrez dans un bel embarras !

— PIRON —

AUTRE

Thémis, un jour, du moins sa ressemblance,
Se présenta dans le sacré vallon :
Grave maintien, robe, glaive et balance,
Tout l'annonçait, quand voici qu'Apollon,
La fixant bien de la tête au talon,
Sous robe et coiffe entrevit, non sans rire,
Beaux pieds de bouc et cornes de satyre.
Autour du masque, adonc, au son du cor,
On se rassemble ; on vous trousse le syre,
On le fustige, il fuit et court encor.

— Piron —

AUTRE

Pour l'amour antiphysique
Desfontaines flagellé,
A, dit-on, fort mal parlé
Du système newtonique.
Il a pris tout au rebours
La vérité la plus pure ;
Et ses erreurs sont toujours
Des péchés contre nature.

— Voltaire —

CONTRE DESMARETS

Racine, plains ma destinée :
C'est demain la triste journée

Où le prophète Desmarets,
Armé de cette même foudre
Qui mit le Port-Royal en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en est fait, mon heure est venue.
Non que ma muse, soutenue
De tes judicieux avis,
N'ait assez de quoi le confondre ;
Mais, cher ami, pour lui répondre,
Hélas ! il faut lire *Clovis !*

— Boileau —

CONTRE DESTOUCHES

Néricault, dans sa comédie,
Croit qu'il a peint *le glorieux ;*
Pour moi, je crois, quoi qu'il en die,
Que sa préface le peint mieux.

— Voltaire —

CONTRE DEUX MÉDIOCRITÉS

Un mince auteur disait à son mince confrère :
« Tes écrits, franchement, n'ont point de caractère,
Ils ressemblent à tout... » L'autre dit : « J'en convien ;
Mais les tiens, à leur tour, ne ressemblent à rien. »

CONTRE DORAT

Phosphore passager, Dorat brille et s'efface :
C'est le ver luisant du Parnasse.

— LEBRUN —

AUTRE

Dorat qui veut tout essayer, tout feindre,
Trompe à la fois et la gloire et l'amour :
Il est si bien le poëte du jour,
Qu'au lendemain il ne saurait atteindre.

— ÉCOUCHARD LEBRUN —

CONTRE DORILAS ET DAMON

Dorilas et Damon, ces deux fameux poëtes,
Sur leurs vers ne sont pas d'accord.
« On ne peut, sans bâiller, lire ce que vous faites,
Dit l'un.—En vous lisant, répond l'autre, on s'endort. »
L'un a raison, et l'autre n'a pas tort.

— L'abbé BÉTOULAUD —

SUR L'ENVIE

. . . . . .

Le Parnasse a bien fait de n'avoir qu'un cheval,
Si nous en avions deux, ils se mordraient sans doute.

. . . . . .

— VOLTAIRE —

A PROPOS D'UNE FALSIFICATION

Voici donc mes lettres secrètes,
Si secrètes, que, pour lecteur,
Elles n'ont que leur imprimeur
Et ces messieurs qui les ont faites.

— VOLTAIRE —

A UNE FONTAINE MINÉRALE

Oui, vous pouvez chasser l'humeur apoplectique,
Rendre le mouvement au corps paralytique,
Et guérir tous les maux les plus invétérés.
Mais, quand je lis ces vers par votre onde inspirés,
Il me paraît, admirable fontaine,
Que vous n'eûtes jamais la vertu d'Hippocrène.

— BOILEAU —

SUR FONTENELLE

D'un nouvel univers il ouvrit la barrière ;
Des mondes infinis autour de lui naissants,
Mesurés par ses mains, à son ordre croissants,
A nos yeux étonnés il traça la carrière ;
L'ignorant l'entendit, le savant l'admira.
Que voulez-vous de plus? Il fit un opéra.

— VOLTAIRE —

CONTRE UN FOU

Je confesse bien comme vous
Que tous les poëtes sont fous ;
Mais, puisque poëte vous n'êtes,
Tous les fous ne sont pas poëtes.

— Scévole de Sainte-Marthe —

CONTRE FRÉRON

La Coste est mort ! Il vaque dans Toulon,
Par ce trépas, un emploi d'importance :
Ce bénéfice exige résidence,
Et tout Paris y nomme Jean Fréron.

— Voltaire —

AUTRE

A L'ABBÉ DE LA PORTE

Tu pousses trop loin l'amitié,
Abbé, quand tu prends ma défense.
Le vil objet de ta vengeance
Sous ta verge me fait pitié.
Il ne faut point tant de courage
Pour se battre contre un poltron,
Ni pour écraser un Fréron,
Dont le nom seul est un outrage.
Un passant donne au polisson
Un coup de fouet sur le visage ;

Ce n'est que de cette façon
Qu'on corrige un tel personnage,
S'il pouvait être corrigé.
Mais on le hue, on le bafoue,
On l'a mille fois fustigé :
Il se carre encor dans la boue ;
Dans le mépris il est plongé ;
Sur chaque théâtre on le joue :
Ne suis-je pas assez vengé ?

— VOLTAIRE —

CONTRE GACON, AUTEUR D'UNE ODE A CATINAT

O Catinat ! quelle voix enrhumée
De te chanter ose usurper l'emploi ?
Mieux te vaudrait perdre ta renommée,
Que los cueillir de si chétif aloi.
Honni seras, ainsi que je prévoi,
Par cet écrit. Et n'y sais, à vrai dire,
Remède aucun, sinon que, contre toi,
Le même auteur compose une satire.

— J.-B. ROUSSEAU —

AUTRE

Vil imposteur, je vois ce qui te flatte :
Tu crois peut-être aigrir mon Apollon

Par tes discours ; et, nouvel Érostrate,
A prix d'honneur tu veux te faire un nom.
Dans ce dessein, tu sèmes, ce dit-on,
D'un faux récit la maligne imposture ;
Mais dans mes vers, malgré ta conjecture,
Jamais ton nom ne sera proféré ;
Et j'aime mieux endurer une injure
Que d'illustrer un faquin ignoré.

— J.-B. Rousseau —

CONTRE UN GASCON

Ce petit fanfaron à l'œillade échappée,
Qui fait le grand auteur et n'est qu'un animal,
Dit qu'il tranche sa plume avecque son épée :
Je ne m'étonne pas s'il en écrit si mal.

— Saint-Amand —

AU POËTE GRENOUILLE

Bien ressembles à la grenouille,
Non pas que tu sois aquatique ;
Mais, comme en l'eau elle barbouille,
Si fais-tu en l'art poétique.

— Clément Marot —

CONTRE GODENOT

Tout plein de soi, de tout le reste vide,
Le petit homme étale son savoir,
Jase de tout, glose, interrompt, décide,
Et, sans esprit, veut toujours en avoir ;
Car son babil, qu'on ne peut concevoir,
Tient toujours prêts contes bleus à vous dire,
Ou froids dictons que pourtant il admire.
Et de là vient que l'*Archigodenot,*
Depuis trente ans que seul il se fait rire,
N'a jamais su faire rire qu'un sot.

— J.-B. Rousseau —

CONTRE HOUDART DE LA MOTTE

Le traducteur qui rima l'*Iliade*
De douze chants prétendit l'abréger ;
Mais par son style aussi triste que fade
De douze en sus il a su l'allonger.
Or, le lecteur, qui se sent affliger,
Le donne au diable, et dit, perdant haleine :
« Eh ! finissez, rimeur à la douzaine,
Vos abrégés sont longs au dernier point. »
Amis lecteurs, vous voilà bien en peine ;
Rendez-les courts... en ne les lisant point !

— J.-B. Rousseau —

AUTRE

Ces odes-là frisent bien le Perrault...
Lors Apollon, bâillant à bouche close :
« Messieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut,
C'est que l'auteur devait les faire en prose. »

— J.-B. Rousseau —

AUTRE

Léger de queue et de ruses chargé,
Maître renard se proposait pour règle ;
Léger d'étude et d'orgueil engorgé,
Maître Houdart se croit un petit aigle.
Oyez-le bien ; vous toucherez au doigt
Que l'*Iliade* est un conte plus froid
Que *Cendrillon*, *Peau-d'Ane* ou *Barbe-Bleue*.
Maître Houdart, peut-être on vous croirait ;
Mais, par malheur, vous n'avez point de queue.

— J.-B. Rousseau —

CONTRE HOUDART ET VOLTAIRE

Houdart n'en veut qu'à la raison sublime
Qui dans Homère enchante les lecteurs ;
Mais Arouet veut encor de la rime
Désabuser le peuple des auteurs.

Ces deux rivaux, érigés en docteurs,
De poésie ont fait un nouveau code ;
Et, bannissant toute règle incommode,
Vont prodiguant ouvrages à foison,
Où nous voyons que, pour être à la mode,
Il faut n'avoir ni rime ni raison.

— J.-B. Rousseau —

CONTRE UN JÉSUITE

Certain cafard, jadis jésuite,
Plat écrivain depuis deux jours,
Ose gloser sur ma conduite,
Sur mes vers et sur mes amours.
En bon chrétien, je lui fais grâce :
Chaque pédant peut critiquer mes vers ;
Mais sur l'amour jamais un fils d'Ignace
Ne glosera que de travers.

— Voltaire —

CONTRE LE *Journal de Trévoux*

Petits auteurs d'un fort mauvais journal,
Qui d'Apollon vous croyez les apôtres,
Pour Dieu ! tâchez d'écrire un peu moins mal,
Ou taisez-vous sur les écrits des autres.
Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
De quoi blâmer, et l'y trouvez très-bien ;

Nous, au rebours, nous cherchons dans les vôtres
De quoi louer, et nous n'y trouvons rien.

— J.-B. Rousseau —

AUTRE

Mes révérends pères en Dieu,
Et mes confrères en satire,
Dans vos écrits, en plus d'un lieu,
Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire.
Mais ne craignez-vous pas que, pour rire de vous,
Relisant Juvénal, refeuilletant Horace,
Je ne ranime encor ma satirique audace ?
Grands aristarques de Trévoux,
N'allez point de nouveau faire courir aux armes
Un athlète tout prêt à prendre son congé,
Qui, par vos traits malins au combat rengagé,
Peut encore aux rieurs faire verser des larmes.
Apprenez un mot de Régnier,
Notre célèbre devancier :
« Corsaires attaquant corsaires
Ne font pas, dit-il, leurs affaires. »

— Boileau —

AUTRE

Non, pour montrer que Dieu veut être aimé de nous,
Je n'ai rien emprunté de Perse ni d'Horace,

Et je n'ai point suivi Juvénal à la trace ;
Car, bien qu'en leurs écrits ces auteurs, mieux que vous,
Attaquent les erreurs dont nos âmes sont ivres,
La nécessité d'aimer Dieu
Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,
Mes pères, non plus qu'en vos livres.

— BOILEAU —

CONTRE LA BRUYÈRE

Quand La Bruyère se présente,
Pourquoi faut-il crier haro ?
Pour faire un nombre de quarante,
Ne fallait-il pas un zéro ?

CONTRE LACHAUSSÉE

Connaissez-vous sur l'Hélicon
L'une et l'autre Thalie ?
L'une est chaussée et l'autre non,
Mais c'est la plus jolie :
Elle a le rire de Vénus ;
L'autre est froide et pincée :
Honneur à la belle aux pieds nus,
Nargue de *la chaussée*.

— PIRON —

AUTRE

Chaleur subite
Faisait trop vite
Pousser le blé :
Monsieur Nivelle
A dit : « Qu'il gèle ! »
Il a gelé !

— PIRON —

CONTRE LA CONDAMINE

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle ;
Il est bien sourd, — tant mieux pour lui !
Mais non muet, — tant pis pour elle !

— PIRON —

CONTRE LE FRANC DE POMPIGNAN

Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver Le Franc de Pompignan,
Ainsi que moi natif de Montauban... :

. . . . . .

« Mon cher papa, secourez-moi, lui dis-je ;
Fréron me vole, et pauvreté m'afflige.

— De ce bourbier vos pas seront tirés,
Dit Pompignan ; votre dur cas me touche ;
Tenez, prenez mes cantiques sacrés ;
Sacrés ils sont, car personne n'y touche ! »

— VOLTAIRE —

AUTRE

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Le Franc le traduirait.

— VOLTAIRE —

CONTRE LA HARPE

Non, La Harpe au serpent n'a jamais ressemblé :
Le serpent siffle, et La Harpe est sifflé.

— LEBRUN —

CONTRE L'ABBÉ DE LA PORTE

De feu La Porte en ce livret
L'esprit, oui, l'esprit se révèle ;
C'en est la première nouvelle,
Tant le bon abbé fut discret.

— LEBRUN —

AUTRE

De La Porte admirez le sort :
L'esprit lui vint après sa mort !

— LEBRUN —

A UN LAURÉAT

Quand, par cette pièce éloquente,
A la couronne tu parvins,
Fut-ce au jugement des quarante ?
Fut-ce à celui des Quinze-Vingts ?

— PIRON —

CONTRE LEMIERRE

— Peste d'homme ! disait une dame en courroux ;
Eh ! Lemierre, pourquoi, toujours, vous vantez-vous ?
Franchement, mon ami, cela ne convient guère.
— Eh ! madame, voyez le moindre des auteurs;
Il a constamment ses prôneurs.
N'en ayant point, je fais moi-même mes affaires.

CONTRE LICIDAS

De Licidas on traduit le poëme
En allemand, en latin, en anglais :
Ce n'est le tout ; on assure de même
Qu'on va bientôt le traduire en français.

CONTRE LONGEPIERRE, AUTEUR DE *Sésostris*

Ce fameux conquérant, ce fameux Sésostris,
Qui jadis en Égypte, au gré des destinées,
Vécut de si longues années,
N'a vécu qu'un jour à Paris.

— RACINE —

A MALHERBE

Un rare écrivain comme toy
Devroit enrichir sa famille
D'autant d'argent que le feu roy
En avoit mis à la Bastille.
Mais les vers ont perdu leur prix,
Et pour les excellens esprits
La faveur des princes est morte.
Malherbe, en cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

— MAYNARD

CONTRE MARMONTEL

Lubin dit à Chloris un jour :
« Qu'on souffre quand on aime !
Je crains, dès qu'on vous fait la cour,
Votre inconstance extrême.

— Je sais, lui dit-elle, à tes maux
Un remède suprême.
Veux-tu n'avoir plus de rivaux ?
Il faut t'aimer toi-même. »

AUTRE

Lubin, pour se faire encenser,
Dit qu'il n'a jamais eu le don de bien écrire.
Mais il le dit sans le penser :
Moi, je le pense sans le dire.

AUTRE

En prose, en vers, Lubin compose,
Et je ne sais par quel travers,
Il met trop de vers dans sa prose,
Et trop de prose dans ses vers !

— ÉCOUCHARD LEBRUN —

AUTRE

Ce Marmontel si gros, si long, si lent, si lourd,
Qui ne déclame pas, mais beugle,
Juge de peinture en aveugle
Et de musique comme un sourd,
Ce pédant à fâcheuse mine,
De ridicules tout bardé,

Dit qu'il a pour les vers le secret de Racine :
Jamais secret ne fut, à coup sûr, mieux gardé !

— L'abbé Arnaud —

CONTRE UN MAUVAIS AUTEUR

S'il est chrétien, Dieu le conserve !
Il n'en paraît rien à mes yeux,
Sinon qu'il choque les faux dieux,
Car il écrit malgré Minerve !

AUTRE

Au bas du céleste vallon
Où règne le docte Apollon,
Certain rimailleur de village
Fait le procès au badinage
D'un des successeurs de Villon.
Fait-il bien ou mal ? C'est selon ;
Mais ses vers, dignes du billon,
Sont pires qu'un vin de lignage
Au bas.

Si l'on connaissait ce brouillon,
On pourrait lui mettre un bâillon,
Et corriger son bredouillage ;
Mais pour un sot il est fort sage
De n'avoir pas écrit son nom
Au bas.

— J.-B. Rousseau —

CONTRE UN MAUVAIS POËTE

Certain Pradon, bâtard de Melpomène,
Rimant toujours et rimant toujours mal,
Voulut encore exposer sur la scène
De son génie un avorton fatal.
L'affiche annonce, et tout Paris y vole :
Chacun, avant, eut soin de se munir
D'un gros sifflet. Vain projet, soin frivole :
On bâilla tant, qu'on ne put s'en servir.

CONTRE LES MAUVAIS POËTES

Au duc de Bourgogne

Rejeton de cent rois, espoir fragile et tendre
D'un héros adoré de nous,
Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre
Les mauvais vers qu'on fait pour vous !

— VOLTAIRE —

CONTRE UN MAUVAIS RIMEUR

Il est vrai qu'au gré de tes vœux,
Tu fais, comme Cotin, tous les vers que tu veux ;
Mais il est juste que j'ajoute,
Et ce n'est pas à contre-coup,
Que, ne te coûtant pas beaucoup,
Chaque vers vaut ce qu'il te coûte.

— GASPARD DE PAGÈS —

CONTRE UN MÉCHANT LIVRE

Léandre, j'ai bien acheté
Le livre que tu m'as prêté,
Et pourtant je te le renvoie ;
Je l'ai lu bien exactement,
Il ne m'a donné que la joie
De te le rendre promptement.

— L'abbé de Saint-Pavin —

CONTRE UN MÉCHANT POËTE

Les vers dont tu grossis ton énorme volume,
Tu les veux, me dis-tu, remettre sur l'enclume.
Oui, reforge-les, c'est le jeu ;
Mais, pour les reforger, il faut les mettre au feu.

— La Martinière —

CONTRE UN MÉCHANT RIMEUR

Certain rimeur, qui jamais ne repose,
Me dit hier arrogamment
Que jamais il n'écrit en prose.
Lisez ses vers ; vous verrez comme il ment.

CONTRE LES MÉCHANTS AUTEURS

— Eh quoi ! s'écriait Apollon
(Voyant le froid dans son empire),

Pour échauffer notre vallon,
Le bois ne saurait donc suffire?
— Bon, bon, dit une des neuf sœurs,
Condamnez vite à la brûlure
Tous les vers des méchants auteurs;
Par là, nous ferons feu qui dure.

CONTRE UN MÉDISANT

Je dis toujours du bien de toi,
Tu dis toujours du mal de moi;
Mais je ne sais quel malheur est le nôtre :
On ne nous croit ni l'un ni l'autre.

SUR *Mérope*

Chez l'histrion *Mérope* usée
Vers le pont Neuf a pris l'essor,
Et là, par un sot, la rusée
S'est fait donner cent louis d'or :
Serre-la bien dans ton trésor
Troupe ignorante et mercenaire;
Car elle fait pleurer encor,
Non le lecteur, mais le libraire.

— PIRON —

CONTRE MONTFORT

Dans une troupe avec choix ramassée
On produisit certains vers languissants ;
Chacun les lut, on en dit sa pensée ;
Mais sur l'auteur on était en suspens,
Lorsque Montfort présenta son visage...
Et l'embarras fut terminé d'abord ;
Car par Montfort on reconnut l'ouvrage,
Et par l'ouvrage on reconnut Montfort.

— J.-B. Rousseau —

CONTRE MONTMAUR

On a fait des vers contre lui
Pour le bannir des bonnes tables,
Et voilà, ces vers aujourd'hui
Lui sont devenus profitables.

Par cœur il les a tous appris,
Et, devant les plus beaux esprits,
Il les débite avec audace.

De la malice il vient à bout :
Ce qu'elle a fait pour qu'on le chasse,
Fait qu'il est bien reçu partout.

CONTRE PAUL

Paul, de qui la vraie épithète
Est celle d'ennuyeux parfait,
Veut encor devenir poëte
Pour être plus sûr de son fait.
Sire Paul, je crois en effet
Que cette voie est la plus sûre ;
Mais vous eussiez encor mieux fait
De laisser agir la nature.

— J.-B. Rousseau —

CONTRE PELLEGRIN, TRADUCTEUR D'HORACE

Il faudrait, soit dit entre nous,
A deux divinités consacrer ces Horaces :
Le latin à Vénus, souveraine des grâces,
Et le français à son époux.

— La Monnoie —

CONTRE LES FRÈRES PERRAULT

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile ;
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
Perrault ; ma muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

— Boileau —

AUTRE

Pour quelque vain discours, sottement avancé,
Contre Homère, Platon, Cicéron ou Virgile,
Caligula partout fut traité d'insensé,
Néron de furieux, Adrien d'imbécile.
Vous donc, qui dans la même erreur,
Avec plus d'ignorance et non moins de fureur,
Attaquez ces héros de la Grèce et de Rome,
Perrault, fussiez vous empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

— Boileau —

AUTRE

D'où vient que Cicéron, Platon, Virgile, Homère,
Et tous ces grands auteurs que l'univers révère,
Traduits dans vos écrits, nous paraissent si sots?
Perrault, c'est qu'en prêtant à ces esprits sublimes,
Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.

— Boileau —

AUTRE

Ton oncle, dis-tu, l'assassin,
M'a guéri d'une maladie :
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
C'est que je suis encore en vie.

— Boileau —

AUTRE

Le bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter, Mars,
Apollon, le dieu des beaux-arts,
Les Ris mêmes, les Jeux, les Grâces et leur mère,
Et tous les dieux, enfants d'Homère,
Résolus de venger leur père,
Jettent déjà sur vous de dangereux regards.
Perrault, craignez enfin quelque triste aventure.
Comment soutiendrez-vous un choc si violent?
Il est vrai, Visé vous assure
Que vous avez pour vous Mercure,
Mais c'est le *Mercure galant*.

SUR PHILON

Veut-on savoir pourquoi, dans ses premiers écrits,
Philon charmait tous les esprits,
Et que, depuis trois ans, il ne fait plus de livre
Qui ne nous excite à bâiller?
C'est que jadis Philon vivait pour travailler,
Et que, depuis trois ans, il travaille pour vivre.

— COQUARD —

A UN POËTE

Si tu crains, cher Tircis, de porter la besace,
Crains le métier des vers comme un métier fatal;

Qui prend le chemin du Parnasse
Prend le chemin de l'hôpital.

— URBAIN CHEVREAU —

CONTRE PRADON

Tout le trouble poétique
A Paris s'en va cesser ;
Perrault, l'antipindarique,
Et Despréaux, l'homérique,
Consentent de s'embrasser.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand, malgré l'emportement,
Comme eux, l'un l'autre on s'estime,
L'accord se fait aisément.
Mon embarras est comment
On pourra finir la guerre
De Pradon et du parterre.

— BOILEAU —

CONTRE PRADON, AUTEUR DE *Germanicus*

Que je plains le destin du grand Germanicus !
Quel fut le prix de ses rares vertus ?
Persécuté par le cruel Tibère,
Empoisonné par le traître Pison ;
Il ne lui restait plus, pour dernière misère,
Que d'être chanté par Pradon.

— JEAN RACINE —

CONTRE PRADON, AUTEUR DE *la Troade*

Quand j'ai vu de Pradon la pièce détestable,
Admirant du destin le caprice fatal :
« Pour te perdre, ai-je dit, Ilion déplorable,
Pallas a toujours un cheval ! »

— JEAN RACINE —

SUR LA QUERELLE DES ANCIENS ET DES MODERNES

L'agréable dispute où nous nous amusons,
Passera sans finir jusqu'aux races futures.
Nous dirons toujours des raisons,
Ils diront toujours des injures.

— PERRAULT —

CONTRE UN QUIDAM

Veux-tu sçavoir à quelle fin
Je t'ai mis hors des œuvres miennes ?
Je l'ai fait tout exprès, affin
Que tu me mettes hors des tiennes.

— CLÉMENT MAROT —

SUR QUINAULT

Tes vers sont beaux quand tu les dis,
Et ce n'est rien quand je les lis.

Tu ne les peux pas toujours dire ;
Fais-en donc que je puisse lire.

— SAINT-ÉVREMOND —

A UN RICHE

Riche ne suis, certes je le confesse !
Bien né pourtant, et nourri noblement :
Mais je suis leu du peuple et gentillesse
Par tout le monde, et, dict-on, c'est Clément.
Maints vivront peu, moy éternellement :
Et toy tu as prez, fontaines, et puits,
Bois, champs, chasteaux, rentes et gros appuis.
C'est de nous deux la différence et l'estre.
Mais tu ne peux estre ce que je suis :
Ce que tu es un chacun le peut estre.

— CLÉMENT MAROT —

CONTRE UN RIMEUR, QUI SE FAISAIT IMPRIMER

Petit rimeur, qui, rampant dans la fange,
Crois tes portraits moulés sur ceux de Michel-Ange,
Tu veux donc être mis en veau ?
Attends que pour toujours ta paupière soit close ;
On te reliera de ta peau :
Ce sera bien la même chose.

— ROBBÉ DE BEAUVESET —

Universitas

CONTRE LE POËTE ROI

Connaissez-vous certain rimeur obscur,
Sec et guindé, souvent froid, toujours dur,
Qui ne peut plaire, et peut encor moins nuire,
Ayant l'usage et non l'art de médire,
Pour ses méfaits dans la geôle encagé,
A Saint-Lazare, après ce, fustigé,
Honni, moqué, bafoué pour ses rimes,
Chassé, battu, conspué pour ses crimes,
C..., content, parlant toujours de soi ?
Chacun répond : « C'est le poëte Roi. »

— PIRON —

CONTRE L'ABBÉ ROQUETTE

On dit que l'abbé Roquette
Prêche les sermons d'autrui :
Moi qui sais qu'il les achète,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

— BOILEAU —

CONTRE JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

Rousseau, sujet au camouflet,
Fut autrefois chassé, dit-on,
Du théâtre à coups de sifflet,
De Paris à coups de bâton ;

Chez les Germains chacun sait comme
Il s'est garanti du fagot ;
Il a fait enfin le dévot,
Ne pouvant faire l'honnête homme.

— VOLTAIRE —

CONTRE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Cet ennemi du genre humain,
Singe manqué de l'Arétin,
Qui se croit celui de Socrate ;
Ce charlatan trompeur et vain,
Changeant vingt fois de mithridate ;
Ce basset rageur et mutin,
Bâtard du chien de Diogène ;
Mordant également la main
Ou qui le fesse, ou qui l'enchaîne,
Ou qui lui présente du pain.

— VOLTAIRE —

CONTRE L'ABBÉ SABATHIER

Mons Sabathier, ta sotte paperasse
Pour quelques mois te donnera du pain ;
L'ami, je vois, à ta burlesque audace,
Que tu crains moins le bâton que la faim.

— D'AQUIN —

CONTRE SAINT-SORLIN

Dans le palais, hier, Bilain
Voulait gager contre Ménage
Qu'il était faux que Saint-Sorlin
Contre Arnault eût fait un ouvrage.
« Il en a fait..., j'en sais le temps ;
Dit un des plus fameux libraires ;
Attendez... C'est depuis vingt ans ;
On en tira cent exemplaires.
— C'est beaucoup, dis-je en m'approchant,
La pièce n'est pas si publique.
— Il faut compter, dit le marchand ;
Tout est encor dans ma boutique. »

— Boileau —

CONTRE SANTEUIL

Quand j'aperçois sous ce portique
Ce moine au regard fanatique,
Lisant ses vers audacieux,
Faits pour les habitants des cieux,
Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, se tordre les mains,
Il me semble en lui voir le diable
Que Dieu force à louer les saints.

— Boileau —

CONTRE SAURIN

Lorsque je vois ce moderne Sisyphe
Nous aboyer, je trouve qu'il fait bien ;
Mieux vaut encor porter l'hiéroglyphe
D'impertinent que celui de vaurien.
Il est sauvé s'il peut trouver moyen
Qu'au rang des sots Phœbus l'immatricule ;
Et semble dire : « Auteurs, à qui Catulle
De badiner transmit l'invention,
Par charité, rendez-moi ridicule
Pour rétablir ma réputation ! »

— J.-B. Rousseau —

CONTRE SCOPAS

— On a fait contre vous un livre. — Qui ? — Scopas.
— Lui ? De bon cœur je lui pardonne.
Ce qu'il fait n'est lu de personne,
C'est comme s'il n'écrivait pas. »

— La Martinière —

A UN SOT

Homme chétif, la vanité te point.
Tu te fais *centre* : encor si c'était *ligne !*
Mais dans l'espace à grand'peine es-tu *point*.
Va, sois *zéro :* ta sottise en est digne.

— Voltaire —

SUR UN SOT DE QUALITÉ

Un certain sot de qualité
Lisait à Saumaise un ouvrage,
Et répétait à chaque page :
« Ami, dis-moi la vérité. »
Ennuyé de cette fadaise,
« Ah ! monsieur, répondit Saumaise,
J'ai de bons auteurs pour garants
Qu'il ne faut jamais dire aux grands
De vérité qui leur déplaise. »

CONTRE TIMON

Admirateur, non des anciens,
Ni des auteurs des derniers âges,
Mais seulement de ses ouvrages,
Timon parle fort mal des miens.
C'est un ingrat. Quand il m'offense,
Il reconnaît mal le silence
Que j'ai su garder sur les siens.

— Regnier-Desmarais —

CONTRE TIRCIS

Tircis fait cent vers en une heure ;
Je vais moins vite et n'ai pas tort :
Les siens mourront avant qu'il meure ;
Les miens vivront après ma mort.

— Gombaud —

CONTRE VOLTAIRE

Jadis en Grèce, aux yeux d'un parterre éploré,
De ses vives douleurs Œdipe déchiré
Pleura sa fatale ignorance,
Et, détestant le jour, se l'interdit.
Pour la seconde fois, longtemps après, en France,
Il revit la lumière, et bientôt la perdit.
Arouet, dans ses chants funèbres,
Lui fait revoir encor ce jour persécuteur :
Et pour jamais enfin, grâce au nouvel auteur,
Le revoilà dans les ténèbres.

— PIRON —

AUTRE

De Corneille et de Crébillon
Le réformateur téméraire,
Que prône à triple carillon
Viriot le thuriféraire,
Le prince des badauds, Voltaire,
Du haut de son trône bourgeois
Va sur moi vider son carquois.
Du mien ne tirons qu'une flèche,
Dont la douce pointe n'ébrèche
L'honneur ni l'intérêt d'autrui.
Malheur à lui seul s'il en sèche !
Louons quelque autre auteur que lui !

— PIRON —

AUTRE

Soyons-en sûrs : oui, si le premier homme
Eût eu le tic de ce faiseur de vers,
Il eût fait pis que de mordre à la pomme,
Et c'eût été bien un autre travers ;
Portant envie aux miracles divers
Du grand auteur de la nature humaine,
Il eût voulu refaire l'univers,
Et le refaire en moins d'une semaine.

— PIRON —

AUTRE

O ma chère patrie ! ô malheureux Dijon !
Romps commerce avec l'Hélicon :
Plus tu produis pour lui, plus ton sort est funeste;
On y voit tes enfants, ou frappés de la peste,
Ou livrés en troupe au larron.
De *Rameau*, *Cahuzac* a flétri le beau reste,
Et *Voltaire*, à la fois, détrousse, dans *Oreste*,
Crébillon, *Longepierre* et ton pauvre *Piron !*

— PIRON —

AUTRE

En deux mots voulez-vous distinguer et connaître
Le rimeur dijonnais et le parisien ?

Le premier ne fut rien ni ne voulut rien être;
L'autre voulut tout être et ne fut presque rien.

— PIRON —

AUTRE

Son enseigne est : *A l'Encyclopédie.*
Que vous plaît-il? de l'anglais, du toscan,
Vers, prose, algèbre, opéra, comédie,
Poëme épique, histoire, ode ou roman?
Parlez. C'est fait. Vous lui donnez un an?
Vous l'insultez. En dix ou douze veilles,
Sujets manqués par l'aîné des Corneilles,
Sujets remplis par le fier Crébillon,
Il refond tout. — Peste! voici merveilles!
Et la besogne est-elle bonne? — Oh! non.

— PIRON —

CONTRE VOLTAIRE ET L'ATTAIGNANT

Voltaire et L'Attaignant, par avis de famille,
Au confesseur Gautier ont fait le même vœu.
En tel cas il importe peu
Que ce soit à Gautier, que ce soit à Garguille;
Mais Gautier cependant me semble mieux trouvé :
L'honneur de deux cures semblables
A bon droit était réservé
Au chapelain des Incurables.

AMÉNITÉS DIVERSES

SUR ALEXANDRE

Le fameux vainqueur de l'Asie
N'était qu'un voyageur armé,
Qui, pour passer sa fantaisie,
Voulut voir, en courant, l'univers alarmé :
De bonne heure Aristote aurait dû le convaincre
Que le grand art des rois est celui de régner.
Il perdit tout son temps à vaincre ;
Il n'en eut pas pour gouverner.

— LAMOTTE —

SUR ALEXANDRE ET CÉSAR

Les champs de Pharsale et d'Arbelle
Ont vu triompher deux vainqueurs,
L'un et l'autre digne modèle
Que se proposent les grands cœurs ;

Mais le succès a fait leur gloire,
Et, si le sceau de la victoire
N'eût consacré ces demi-dieux,
Alexandre, aux yeux du vulgaire,
N'aurait été qu'un téméraire,
Et César qu'un séditieux.

— LAMOTTE —

SUR UN AMATEUR D'HORLOGES

Sans cesse autour de six pendules,
De deux montres, de trois cadrans,
Lubin, depuis trente et quatre ans,
Occupe ses soins ridicules.
Mais à ce métier, s'il vous plaît,
A-t-il acquis quelque science?
Sans doute, et c'est l'homme de France
Qui sait le mieux l'heure qu'il est.

— BOILEAU —

LES AMIS

Mille fois ils m'ont tout promis,
Mais le siècle en fourbes abonde,
Et je ne hais rien tant au monde
Que la plupart de mes amis.

— GOMBAUD —

AUTRE

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon :
Il faut en essayer cinquante
Avant que d'en trouver un bon.

SUR ANACHARSIS

Un fat athénien disait avec mépris
Au philosophe Anacharsis,
Qu'il était un barbare et né dans la Scythie.
« Oui, dit Anacharsis, il est vrai : c'est pour moi
Un chagrin d'être né parmi la barbarie,
Et j'ai honte de ma patrie ;
Mais la tienne a honte de toi. »

— Barraton —

ANATHÈME

Chacun veut emplir sa besace :
Qui fait bien n'a ni gré ni grâce :
Adieu l'État ; les lois, adieu !
Les asnes s'affublent de chapes :
Dieu sçait comment se font les papes !
Rois naissent tels qu'il plaist à Dieu.

— Jean-Antoine de Baïf —

CONTRE ANDRÉ

Le premier jour qu'André voulut m'entretenir,
Il me dit tout au long l'histoire de sa vie,
Et, sans s'être informé si j'en avais envie,
Me conta le passé, le présent, l'avenir,
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il se promet d'être,
Sa maison, ses parents, ses affaires, son maître,
Sans me donner le temps de repartir un mot.
Mais, comme il me dit plus qu'il n'est aisé d'entendre,
Il m'apprit plus aussi qu'il ne voulut m'apprendre ;
Car, dès le premier jour, je sçus que c'est un sot.

— Brébeuf —

SUR ANTOINE DE NAVARRE

Marc-Antoine, qui pouvait être
Le plus grand seigneur et le maître
De son pays, s'oublia tant,
Qu'il se contenta d'être Antoine.
Servant lâchement une coine.
Le Navarrais en fait autant.

— Le président de Mesme —

LES ARTS

Tous les arts sont amis, ainsi qu'ils sont divins :
Qui veut les séparer est loin de les connaître.

L'histoire nous apprend ce que sont les humains,
La fable ce qu'ils doivent être.

— VOLTAIRE —

CONTRE D'AUBE

« Qui frappe là ? » dit Lucifer.
— Ouvrez, c'est d'Aube. » Tout l'enfer
A ce nom fuit et l'abandonne.
« Oh ! oh ! dit d'Aube, en ce pays
On me reçoit comme à Paris ;
Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais personne. »

— VOLTAIRE —

SUR UN AVOCAT

— Quoi de nouveau ? — Le petit père Argant
Dans un brelan a perdu les pistoles
Qu'au tribunal il gagnait en plaidant.
— Cet homme-là n'a pas perdu d'argent ;
Il n'a perdu que des paroles.

AUTRE

Eh ! c'est l'avocat Emouet !
Rendons hommage à la peinture :
En le représentant muet,
Elle a mieux fait que la nature.

BASSOMPIERRE

Bassompierre disait au roi
Que, dans sa première ambassade
A Madrid, il fit cavalcade
Sur une mule en désarroi.
« Oh ! la chose ridicule !
Répond alors Sa Majesté.
Qu'il faisait beau voir monté
Un âne sur une mule !
— Tout beau, reprit le fin matois,
Sire, je vous représentois. »

A BELLEAU

Sonnet

Tu t'abuses, Belleau, si, pour être savant,
Savant et vertueux, tu penses qu'on te prise ;
Il faut, comme l'on dit, être homme d'entreprise,
Si tu veux qu'à la cour on te pousse en avant.

Ces beaux noms de vertus, ce n'est rien que du vent.
Doncques, si tu es sage, embrasse la feintise,
L'ignorance, l'envie, avec la convoitise ;
Par ces arts jusqu'au ciel on monte bien souvent.

La science, à la table, est des seigneurs prisée,
Mais en chambre, Belleau, elle sert de risée.
Garde, si tu m'en crois, d'en acquérir le bruit.

L'homme trop vertueux déplaît au populaire ;
Et n'est-il pas bien fol qui (s'efforçant de plaire)
Se mèle d'un métier que tout le monde fuit?

— JOACHIM DU BELLAY —

LE MARÉCHAL DE BELLE-ISLE

Je suis ce fameux maréchal,
Négociateur à la guerre,
A Versailles, grand général,
A nos intendants commissaire,
Faisant tout, hors ce qu'il faudrait :
En un mot voilà mon portrait.

D'Argenson était mon ami,
J'eus quelque part à sa disgrâce ;
C'était mon enfant que Paulmy,
Et pourtant j'occupe sa place ;
Mais j'ai gardé pour confident
Leur bon ami le président (*Hénault*).

J'ai perdu ma femme et mon fils,
Après avoir perdu mon frère.
Je suis sans parents, sans amis ;
Reste l'État, dont je suis père.
Hélas ! je vais le perdre encor.
Dirai-je mon *Confiteor?*

A UN BIENFAITEUR

Qui que soyez, homme, ange, diable ou dieu
(De celui-ci tenez plus que du reste),
Quand voulez-vous que gratitude ait lieu?
Quand plaira-t-il à la bonté céleste
Que son ministre à moi se manifeste?
Jà par trois fois au poëte indigent
Avez, sous main, coulé son contingent;
En attendant que fassions connaissance,
Je garderai mon doute et votre argent;
Et je prendrai le tout en patience.

— PIRON —

CONTRE LES BIGOTS

Puisque à Paris on dénie
La terre après le trépas
A ceux qui durant leur vie
Ont joué la comédie,
Pourquoi ne jette-t-on pas
Les bigots à la voirie?
Ils sont dans le même cas.

— CHAPELLE —

CONTRE L'ABBÉ BISOIN

C'est en vain que l'abbé Bisoin
Arrange avec tant de soin

Ses paroles dans la chaire ;
L'Évangile en sa bouche a perdu son crédit :
Après ce qu'on lui voit faire,
Peut-on croire ce qu'il dit?

— BOURSAULT —

SUR LE BONHEUR

Vous savez, mon cher Cideville,
Que ce fantôme ailé qu'on nomme le bonheur
N'habite ni les champs, ni la cour, ni la ville.
Il faudrait, nous dit-on, le trouver dans son cœur.
C'est un fort beau secret qu'on cherche d'âge en âge.
Le sage fuit des grands le dangereux appui,
Il court à la campagne, il y sèche d'ennui :
J'en suis bien fâché pour le sage.

— VOLTAIRE —

SUR LE BONHEUR DES CHAMPS

C'est un heureux dégagement
Que de quitter les sots qu'on trouve dans les villes,
Pour aller jouir doucement
De l'aimable entretien des campagnes fertiles ;
On y trouve, il est vrai, des sots, petits et grands ;
Mais le monde est plus rare aux champs.

— DE CAILLY —

A M. DE BONREPEAU

QUI AVAIT CONCLU A LA CONDAMNATION DE CALAS

Faut-il donc que l'arrêt nouveau
Te fasse tomber en syncope ?
Console-toi, cher Bonrepeau :
Les Calas ont pour eux et Louis et l'Europe ?
Mais n'as-tu pas pour toi David et le bourreau ?

CONTRE UN CARDINAL

Par passe-temps, un cardinal oyait
Lire les vers de *Psyché,* comédie ;
Et les oyant, pleurait et larmoyait,
Tant qu'eussiez dit que c'était maladie.
« Quoi ! monseigneur, à cette rapsodie,
Lui dit quelqu'un, tant vous semblez touché ?
Et, l'autre jour, au martyre prêché
De saint Laurent, parûtes si paisible !
— Ho ! ho ! dit-il, tudieu ! cette Psyché
Est de l'histoire, et l'autre est de la Bible. »

— J.-B. Rousseau —

CARNÉADES

— Que fais-tu sur la terre, ô sage Carnéades ?
— Dans ce vaste hôpital qui nous renferme tous,
Je pleure avec d'autres malades,
Ou je ris avec d'autres fous.

— François (de Neufchâteau) —

SUR UN CHARLATAN

Un charlatan disoit, en plein marché,
Qu'il montreroit le diable à tout le monde :
Si n'y en eut, tant fût-il empêché,
Qui ne courût pour voir l'esprit immonde ;
Lors une bourse assez large et profonde
Il leur déploye, et leur dit : « Gens de bien,
Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien ?
— Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
— Eh ! c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien :
Ouvrir sa bourse et ne voir rien dedans. »

— SAINT-GELAIS —

CONTRE LES CHEVALIERS D'INDUSTRIE

Je vois d'illustres cavaliers,
Avec laquais, carrosse et pages ;
Mais ils doivent leurs équipages,
Et je ne dois pas mes souliers.

A COLBERT

Quand je vous donne vers ou prose,
Grand ministre, je le sçai bien,
Je ne vous donne pas grand'chose,
Mais je ne vous demande rien.

— DACCILY —

AUTRE

A ce ministre délicat,
Dont chacun les vertus étale,
De mes vers je fais sans éclat
Une dédicace... mentale.

— DACCILY —

SUR CONDÉ

Ce petit homme tant joli,
Qui toujours cause et toujours rit,
Et toujours baise sa mignonne ;
Dieu gard' de mal ce petit homme !

SUR LE GRAND CONDÉ

Cet homme gros et court,
Si fameux dans l'histoire,
Ce grand comte d'Harcourt,
Tout rayonnant de gloire,
Qui secourut Casal et qui reprit Turin,
Est maintenant recors de Jules Mazarin.

AU CONTROLEUR GÉNÉRAL

Au temps de la grandeur romaine,
Horace disait à Mécène :

« Quand cesserez-vous de donner ? »
Ce discours peut vous étonner ;
Chez le Welche, on n'est pas si tendre.
Je dois dire, mais sans douleur,
A monseigneur le contrôleur :
« Quand cesserez-vous de me prendre? »

— VOLTAIRE —

SUR LES CONVULSIONNAIRES

Un décrotteur à la royale,
Du talon gauche estropié,
Obtint, pour grâce spéciale,
D'être boiteux de l'autre pied.

— VOLTAIRE —

AUTRE

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

— VOLTAIRE —

AUTRE

Un grand tombeau, sans ornement, sans art,
Est élevé non loin de Saint-Médard.
L'esprit divin, pour éclairer la France,
Sous cette tombe enferme sa puissance ;

L'aveugle y court, et, d'un pas chancelant,
Aux Quinze-Vingts retourne en tâtonnant.
Le boiteux vient clopinant sur la tombe,
Crie *hosanna,* saute, gigotte et tombe.
Le sourd approche, écoute et n'entend rien.
Tout aussitôt de pauvres gens de bien
D'aise pâmés, vrais témoins de miracle,
Du bon Pâris baisent le tabernacle.
Frère Lourdis, fixant ses deux gros yeux,
Voit ce saint œuvre, en rend grâces aux cieux,
Joint les deux mains, et, riant d'un gros rire,
Ne comprend rien et toute chose admire.

— VOLTAIRE —

CONTRE LES COQUETTES

Au dedans ce n'est qu'artifice,
Et ce n'est que fard au dehors :
Otez-leur le fard et le vice,
Vous leur ôtez l'âme et le corps.

— CHARLEVAL —

CONTRE LES COURTISANS

Les courtisans sont des jetons ;
Leur valeur dépend de leur place :
Dans la faveur, des millions,
Et des zéros dans la disgrâce.

— BRÉBEUF —

AUTRE

Lorsque Auguste buvait, la Pologne était ivre ;
Lorsque le grand Louis brûlait d'un tendre amour,
Paris devint Cythère, et tout suivit la cour :
Quand il se fit dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtisan marmotta son bréviaire.

— FRÉDÉRIC LE GRAND —

CURÉ ET MÉDECIN

Certain curé, grand enterreur de morts,
Au chœur assis, récitait le service ;
Certain frater, grand disséqueur de corps,
Tout vis-à-vis, chantait aussi l'office.
Pour un procès tous deux étant émus
De *maudissons* lardaient leurs *oremus*.
« Hum ! disait l'un, jamais n'entonnerai-je
Un *Requiem* sur cet opérateur ?
— Dieu paternel ! dit l'autre, quand pourrai-je
A mon plaisir disséquer ce pasteur ? »

— J.-B. ROUSSEAU —

CONTRE DAMON

Un coquin, à qui l'on fit grâce,
Était au carcan sur la place ;
« Il a de l'esprit, » disait-on.
Mais un quidam répondit : « Non ;

Vous voyez sa sottise insigne ;
S'il en avait, serait-il là ? »
Comme il parlait, Damon passa :
« Tenez, dit-il en faisant signe,
Un homme d'esprit, le voilà. »

SUR UN DÉBITEUR SCRUPULEUX

Un courtisan, près de sa dernière heure,
A son chevet écoutait père Émon,
Qui lui faisait un excellent sermon
Sur son départ pour la sainte demeure.
« Mon père, hélas ! reprit le moribond,
Oui, j'aime Dieu, car je sais qu'il est bon ;
Mais je voudrais qu'il me fît une grâce :
Tant seulement qu'il m'accordât le temps
Qu'il me faudrait pour que je satisfasse
Mes créanciers, qui sont fort mécontents. »

— De Saint-Just —

SUR MADAME DENIS

A Ferney, certain soir, la nièce d'Arouet
Jouait *Zaïre* et fut fort applaudie;
De toutes parts on la complimentait.
« Il faudrait, pour ce rôle, être jeune et jolie, »
Répondait aux flatteurs
L'aimable nièce de Voltaire.
« Ah ! madame, réplique un des complimenteurs,
Vous êtes bien la preuve du contraire. »

SUR LA DESTINÉE FUTURE

Nous naissons, nous vivons, bergère,
Nous mourons sans savoir comment ;
Chacun est parti du néant :
Où va-t-il ?... Dieu le sait, ma chère.

— VOLTAIRE —

CONTRE LES DÉVOTS

L'Évangile au chrétien ne dit en aucun lieu :
« Sois dévot ! » il lui dit : « Sois doux, simple, équitable ; »
Car d'un dévot souvent au chrétien véritable
La distance est deux fois plus longue, à mon avis,
Que du pôle antarctique au détroit de Davis.

— BOILEAU —

CONTRE L'ÉVÊQUE DOYER

En vain la fortune s'apprête
A t'orner d'un lustre nouveau ;
Plus ton destin deviendra beau,
Et plus tu nous paraîtras bête.
Benoît (*le pape*) donne bien un chapeau,
Mais il ne donne point la tête.

— VOLTAIRE —

SUR L'ÉGALITÉ

Un cheval ne dit point au cheval son confrère :
«Qu'on peigne mes beaux crins, qu'on m'étrille et me ferre;
Toi, cours, et va porter mes ordres souverains
Aux mulets de ces bords, aux ânes mes voisins ;
Toi, prépare les grains dont je fais des largesses
A mes fiers favoris, à mes douces maîtresses ;
Qu'on châtre les chevaux destinés pour servir.
Les coquettes juments dont seul je dois jouir ;
Que tout soit dans la crainte et dans la dépendance ;
Et, si quelqu'un de vous hennit en ma présence,
Pour punir cet impie et ce séditieux
Qui foule aux pieds les lois des chevaux et des dieux,
Pour venger dignement le ciel et la patrie,
Qu'il soit pendu sur l'heure auprès de l'écurie. »

— VOLTAIRE —

SUR L'ÉGOISME

Enfin chacun déteste
Les guerres, et proteste
Ne vouloir que le bien ;
Chacun au bien aspire,
Chacun ce bien désire,
Et le désire sien.

— TH.-AGRIPPA D'AUBIGNÉ —

A UN EMPRUNTEUR

Sais-tu bien pourquoi j'aime mieux
Te donner un louis que de t'en prêter deux ?
C'est, mon cher, qu'en une parole,
J'aime mieux perdre une pistole.

— BUSSI-RABUTIN —

CONTRE LES EMPRUNTEURS

Tu veux te défaire d'un homme,
Et jusqu'ici tes vœux ont été superflus !
Hasarde une petite somme,
Prête-lui trois louis, tu ne le verras plus !

— GOMBAUD —

AUTRE

En fait de prêt, le sort me traite
Avec grande inhumanité :
Je perds l'affection de ceux à qui je prête,
Si je ne perds l'argent que je leur ai prêté.

— DE CAILLY —

SUR L'ENVIE

« Cache ta vie ; au lieu de voler, rampe, »
A dit un Grec. Je tiens qu'il eut raison.

Du cœur humain il connaissait la trempe.
Bonheur d'autrui n'est pour lui qu'un poison.
L'homme est injuste, envieux sans relâche ;
Il souffre à voir son semblable estimé.
Mérite un nom; mais, pour être heureux, tâche,
Avant ta mort, de n'être point nommé.

— De la Faye —

SUR L'ENVIE

Paul, cet envieux maraud,
Sur l'échelle même, enrage
Qu'un autre ait eu pour partage
Des deux gibets le plus haut.

— Pellisson —

SUR L'ÉVÊQUE DE NIMES

Pour éviter des Juifs la fureur et la rage,
Paul, dans la ville de Damas,
Descend de la fenêtre en bas.
La Parisière, en homme sage,
Pour éviter ses créanciers,
En fit autant ces jours derniers.
Dans un siècle tel que le nôtre,
On doit être surpris, je crois,
Qu'un de nos prélats, une fois,
Ait su prendre sur lui d'imiter un apôtre.

— J.-B. Rousseau —

SUR LES ÉVÊQUES

Au temps passé, dans l'âge d'or,
Crosse de bois, évêque d'or ;
En ce temps, sont autres les lois :
Crosse d'or, évêques de bois.

— JOACHIM DU CHALARD —

CONTRE UN FAUX SAGE

« La fortune en vain m'est cruelle,
Disait avec orgueil un sage prétendu ;
Je sais, pour m'affermir contre elle,
M'envelopper de ma vertu.
— Voilà, dit un plaisant, voilà ce qui s'appelle
Être légèrement vêtu. »

A M. DE FORCALQUIER

Des boulets allemands la pesante tempête
A, dit-on, coupé vos cheveux :
Les gens d'esprit sont fort heureux
Qu'elle ait respecté votre tête.
On prétend que César, le phénix des guerriers,
N'ayant plus de cheveux, se coiffa de lauriers.
Cet ornement est beau, mais n'est plus de ce monde.
Si César nous était rendu,

Et qu'en servant Louis il eût été tondu,
Il n'y gagnerait rien qu'une perruque blonde.

— VOLTAIRE —

AU GRAND FRÉDÉRIC

Billet de congé

Non, malgré vos vertus ; non, malgré vos appas,
Mon âme n'est point satisfaite :
Non, vous n'êtes qu'une coquette
Qui subjuguez les cœurs et ne vous donnez pas.

— VOLTAIRE —

Réponse

Mon âme sent le prix de vos divins appas,
Mais ne présumez point qu'elle soit satisfaite :
Traître, vous me quittez pour suivre une coquette ;
Moi, je ne vous quitterais pas.

— FRÉDÉRIC —

AU GRAND FRÉDÉRIC

En renvoyant les insignes de chambellan

Je les reçus avec tendresse,
Je vous les rends avec douleur,
Comme un amant jaloux, dans sa mauvaise humeur,
Rend le portrait de sa maîtresse.

— VOLTAIRE —

AU MÊME

Vous êtes pis qu'un hérétique ;
Car ces gens qu'un bon catholique
Doit pieusement détester,
Pensent qu'on peut ressusciter,
Et que la Bible est véridique.
Mais le héros de Sans-Souci,
En qui tant de lumière abonde,
Fait peu de cas de l'autre monde,
Et se moque de celui-ci.

— VOLTAIRE —

SUR LA FRONDE

Lysis ne sait quel parti prendre,
Tant il a peur de se méprendre.
Madame la Fronde et la Cour
Attirent son cœur tour à tour.
Aujourd'hui, l'une le possède ;
Une heure après, l'autre l'obsède...
A l'une il dit : « Je suis à vous ! »
A l'autre il dit : « Unissons-nous ! »
On lui fait harangue : il écoute,
Il conteste, il balance, il doute...
Comment se démêlera-t-il
D'un labyrinthe si subtil,
Et que faudra-t-il qu'il réponde ?
Sera-t-il *Cour ?* sera-t-il *Fronde ?*

Je n'en sais rien, foi de Normand !
Et, si je disais autrement,
Mon audace serait extrême ;
Car il ne le sait pas lui-même.

— LORET —

SUR LES GALONS A LA CHANCELIÈRE

On fait certains galons de nouvelle matière,
Fort peu chers, mais fort bons pour habits de galas ;
On les nomme *à la chancelière.*
Pourquoi ? C'est qu'ils sont faux et ne rougissent pas.

SUR UN GASCON

Certain Gascon, sortant du cabaret,
Voulut avoir l'état de sa dépense ;
Il le voulait seulement par décence,
Car le payer n'était pas son projet.
L'hôte aussitôt, pour finir cette affaire,
Fit son mémoire en franc apothicaire.
Le bon Gascon le lit et le relit,
Le trouve gros et son argent petit,
Mais ne dit rien. L'hôte, dans l'intervalle,
Parlait des rats qui minaient sa maison,
Et s'informait s'il était un poison
Propre à chasser cette race infernale.

Le Gascon dit, en prenant un air doux :
« De vous servir, monsieur, j'aurai la gloire.
Lorsque les rats arriveront chez vous,
Pour les chasser, donnez-leur ce mémoire ! »

— BOUFFLERS —

CONTRE LES GENS D'ÉGLISE

« Est-il, disait Lubin, gens qui soient plus heureux
Que sont les prêtres et les moines,
Ces gros abbés, ces gras chanoines ?
Les peines sont pour nous, et les plaisirs pour eux.
Le sort malin me tyrannise,
Je suis toujours infortuné ;
Quand je devrais être damné,
Je m'en vais me faire d'Église. »

— BARRATON —

CONTRE LES GENS DE GUERRE

Je ne connais qui que ce soit
De ceux qui maintenant suivent Mars et Bellone,
Qui (s'il ne violoit, voloit, tuoit, brûloit)
Ne fût assez bonne personne.

— DE CAILLY —

CONTRE LES GENS DU MONDE

Le vice est tout leur entretien,
Le luxe est leur souverain bien,

Leur table en délices abonde,
Leurs pieds au mal sont diligents,
Et les plus grands marauds du monde
Se nomment les honnêtes gens.

SUR LES GRANDS

Tous ces discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat ;
Ce seraient paroles exquises,
Si c'était un grand qui parlât.

— MOLIÈRE. —

SUR GRÉGOIRE

— Vingt fois le jour, le bon Grégoire
A soin de fermer son armoire.
De quoi pensez-vous qu'il a peur ?
— Belle demande ! qu'un voleur,
Trouvant une facile proie,
Ne lui ravisse tout son bien.
— Non ; Grégoire a peur qu'on ne croie
Que dans son armoire il n'a rien.

— LA MARTINIÈRE —

CONTRE LES GUISES

François premier prédit ce point
Que ceux de la maison de Guise

Mettroient ses enfants en pourpoint
Et son pauvre peuple en chemise.

— CHARLES IX —

SUR L'HABIT

Ici, l'habit fait valoir l'homme ;
Là, l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous, peuple aimable, où la grâce, l'esprit
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs et son fruit ;
On le juge sur son écorce.

— SEDAINE —

A HELVÉTIUS

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon :
Vous n'en aurez pour fruit que ma reconnaissance.
Votre livre est dicté par la saine raison :
Partez vite et quittez la France.

— VOLTAIRE —

CONTRE HENRI III

Après avoir pillé la France
Et tout son peuple dépouillé,
N'est-ce pas belle pénitence
De se couvrir d'un sac mouillé ?

SUR HERCULE

Un peu de miel, un peu de lait
Rendent Mercure favorable ;
Hercule est bien plus cher, il est bien moins traitable ;
Sans deux agneaux par jour il n'est pas satisfait.
On dit qu'à mes moutons ce dieu sera propice ;
Qu'il soit béni ! mais, entre nous,
C'est un peu trop en sacrifice :
Qu'importe qui les mange, ou d'Hercule ou des loups?

— VOLTAIRE —

SUR L'HONNEUR

Ramper avec bassesse en affectant l'audace,
S'engraisser de rapine en attestant les lois,
Étouffer en secret son ami qu'on embrasse,
Voilà l'honneur qui règne à la suite des rois.

— VOLTAIRE —

AUTRE

Entendons discourir, sur les bancs des galères,
Ce forçat abhorré même de ses confrères ;
Il plaint, par un arrêt injustement donné,
L'honneur, en sa personne, à ramer condamné.

— BOILEAU —

SUR UN HYPOCRITE

Un libertin, vieilli dans le métier,
Modèle, organe et ministre du vice,
A sa fortune ouvre un nouveau sentier.
Plus haut qu'un chantre il récite l'office,
Depuis le chœur jusques au bénitier.
Il est un jour, on le voit tout entier
S'évertuant à ce saint exercice ;
Satan lui dit : « Quittes-tu mon service?
O mon féal ! quel changement falot !
Les tristes soins que ceux dont tu t'occupes ! »
L'homme sourit : « Le diable n'est pas sot,
Dit-il à part ; s'il me prend pour dévot,
J'aurai beau jeu pour faire d'autres dupes. »

— Roi —

SUR L'INCONSTANCE

Nos inconstances continues
Nous font errer par l'univers,
Et, sous mille climats divers,
Voir mille terres inconnues.
Mais nous voyageons vainement ;
Notre esprit inquiet nous fait toujours la guerre.
Il ne faut pas changer de terre,
Il faut changer de sentiment.

— Le Roy de Gomberville —

SUR UNE INCRÉDULE

Près de sa mort, une vieille incrédule
Rendait un moine interdit et perclus.
« Ma chère fille, une simple formule
D'acte de foi ! quatre mots, rien de plus.
— Je ne saurais. — Mon Dieu, dit le reclus,
Inspirez-moi ! Çà ! voudriez-vous être
Persuadée ? — Oui, je voudrais connaître,
Toucher au doigt, sentir la vérité.
— Eh bien, courage ! allons, reprit le prêtre,
Offrez à Dieu votre incrédulité. »

— J.-B. Rousseau —

CONTRE LES JÉSUITES

Admirez l'artifice extrême
De ces moines ingénieux ;
Ils vous ont habillé comme eux,
Mon Dieu, de peur qu'on ne vous aime.

— Un janséniste —

AUTRE

Deux jésuites, en ce lieu,
Ouvriers de l'Évangile,
Viennent, de la part de Dieu,
Faire un voyage inutile.

Ils veulent nous prêcher demain ;
Mais, pour nous défaire soudain
De ce couple de chattemites,
Il ne faudra sur leur chemin
Que mettre un gros saint Augustin :
C'est du poison pour les jésuites.

— VOLTAIRE —

SUR L'EXPULSION DES JÉSUITES

Les renards et les loups furent longtemps en guerre ;
Nos moutons respiraient : nos bergers diligents
Ont chassé par arrêt les renards de nos champs ;
Les loups vont désoler la terre.
Nos bergers semblent, entre nous,
Un peu d'accord avec les loups.

— VOLTAIRE —

SUR JOB

Sonnet

Job, de mille tourments atteint,
Vous rendra sa douleur connue ;
Mais, raisonnablement, il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue ;
Il s'est lui-même ici dépeint ;
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

Car, s'il eut des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla :
J'en connais de plus misérables.

— BENSERADE —

SUR LE JUBILÉ

J'aimais depuis longtemps Ismène,
Je haïssais Zoïle au suprême degré :
Le jubilé venu, l'on veut, bon gré, mal gré,
Que j'étouffe en mon cœur et l'amour et la haine.
Il ne faut rien faire à demi ;
Puisque je l'ai promis, je tiendrai ma promesse :
Mais qu'on quitte aisément une ancienne maîtresse !
Qu'on embrasse avec peine un ancien ennemi !

— RÉGNIER-DESMARETS —

SUR LA JUSTICE, A PROPOS DE L'INCENDIE DU PALAIS

Certes, ce fut un triste jeu,
Quand, à Paris, dame Justice,

Pour avoir trop mangé d'*épice*,
Se mit le palais tout en feu.

SUR LA JUSTICE, A PROPOS D'UNE STATUE

— D'où vient qu'on a tant approché
Cette *Justice* du marché?
— Rien n'est plus facile à comprendre :
C'est pour montrer qu'elle est à vendre.

— Le P. Santec. —

SUR LA JUSTICE

Cliton plaidait pour une somme
Qu'on lui devait, selon les lois;
Il a perdu, tout d'une voix,
Ou, pour mieux dire, tout d'un somme.

— François (de Neufchâteau) —

AUTRE

« Huissiers, qu'on fasse silence,
Dit, en tenant audience,
Un président de Baugé;
C'est un bruit à tête fendre;
Nous avons déjà jugé
Dix causes sans les entendre! »

— Barraton —

AUTRE

Un vieil abbé sur certains droits de fief
Fut consulter un juge de Garonne,
Lequel lui dit : « Portez votre grief
Chez quelque sage et discrète personne ;
Conseillez-vous, au Palais, en Sorbonne ;
Puis, quand vos cas seront bien décidés,
Accordez-vous, si votre affaire est bonne ;
Si votre cause est mauvaise, plaidez. »

— J.-B. Rousseau —

SUR LA LIGUE

— Mais, dites-moi, que signifie
Que les ligueurs ont double croix ?
— C'est qu'en la Ligue on crucifie
Jésus-Christ encore une fois.

— Jean Passerat —

AUTRE

A propos de l'élection du duc de Guise

La Ligue se trouvant camuse,
Et les ligueurs, bien étonnés,
Se sont avisés d'une ruse :
C'est de faire un roi sans nez.

— Jean Passerat —

CONTRE LOUIS XIV

Le conseil à ses yeux a beau se présenter,
Sitôt qu'il voit sa chienne, il quitte tout pour elle :
Rien ne peut l'arrêter
Quand la chasse l'appelle.

CONTRE MADAME DE MAINTENON

La Maintenon dit un jour à son frère :
« Le croirais-tu ? le trône, la grandeur,
Dont j'ai jadis tant brigué la chimère,
Ne laissent plus que vide dans mon cœur ;
La mort peut seule, en ma triste misère,
Me rendre heureuse. — Ah ! dit l'autre en fureur,
Vous comptez donc épouser Dieu le Père ?... »

SUR UN MALADE

Anthoine feint d'être malade
Pour montrer comme il est chez soi,
Couché sur un lit de parade
Plus riche que celui du roi,
Et que sa chambre est embellie
De tableaux venus d'Italie
Et de chandeliers de cristal.
Si l'on veut trouver le remède
De la fièvre qui le possède,
Qu'on le couche dans l'hôpital.

— MAYNARD —

SUR DEUX MALADES

Un pauvre hère, enfant de l'Hélicon,
Gisait mourant à peu près sur la paille,
Et, pour payer casse et catholicon,
Dans son coffret n'avait denier ni maille :
Un gros banquier, regorgeant de mitraille,
Au même temps était malade aussi.
« Guérissez-moi ! s'écriait celui-ci,
Voilà de l'or. — Chers enfants d'Esculape,
S'écriait l'autre, en cas que j'en réchappe,
Je vous destine au Pinde un beau loyer. »
La Faculté vers ce lieu ne galope ;
En l'autre part elle aime à giboyer,
Si que bientôt, de Vernage à Procope,
Ce dit l'histoire, et d'Astruc à Boyer,
Depuis le cèdre enfin jusqu'à l'hysope,
Auprès de lui notre veau d'or eut tout.
Au pauvre diable il resta la nature.
Conclusion. Le pauvret est debout,
Et le richard est dans la sépulture.

— Grécourt —

SUR MARC-AURÈLE

Marc-Aurèle autrefois disait
Des choses dignes de mémoire ;
Tous les jours même il en faisait,
Et sans jamais s'en faire accroire.

Certain amateur de sa gloire,
Un jour à souper lui parlait
D'un des beaux traits de son histoire.

Mais qu'arriva-t-il? Le héros
N'écouta qu'avec répugnance.
Il se tut, et ce beau silence
Fut encore un de ses bons mots.

— VOLTAIRE —

CONTRE MAUPOU

Louis voulait être Titus;
Mais Maupou voulait le contraire,
Car il comptait pour jours perdus
Tous ceux qu'il passait sans mal faire;
Mais le coquin n'en passait guère!

SUR UN MAUVAIS PAYEUR

L'abbé a un procès à Rome
Et la goutte aux pieds, le povre homme!
Mais l'avocat s'est plaint à maints
Que rien au poing il ne luy boutte.
Cela n'est pas aux pieds la goutte:
C'est bien plustost la goutte aux mains.

— CLÉMENT MAROT —

AUTRE

« Marquis, ce drap d'Espagne est beau ;
Que vous l'a vendu Batonneau ?
— Quinze écus l'aune. — Comment, diable !
C'est bien cher. — Mais c'est à crédit.
— Oh ! oh ! l'emplette est admirable ;
Vous avez pour rien votre habit. »

— LAMONNOIE —

SUR UN MÉDECIN

« Mes malades jamais ne se plaignent de moi, »
Disait un médecin d'ignorance profonde.
— Ah ! repartit un plaisant, je le crois ;
Vous les envoyez tous se plaindre en l'autre monde.

— FRANÇOIS (de Neufchâteau) —

AUTRE

Un de ces médecins qui font tant de visites,
Au malade gisant disait toujours : « Tant mieux. »
Et le malade, fait à ce style ennuyeux,
Disait : « Mes héritiers pensent comme vous dites. »

— BENSERADE —

SUR LES MÉDECINS

— Renault semblait toujours avoir la mort au sein ·
J'avais compassion de voir sa triste mine ;

Et le voilà qui boit, qui rit et qui chemine !
Par quel médicament est-il devenu sain ?
— Gilot, sa seule médecine
Fut de quitter son médecin.

— De Cailly —

AUTRE

Vous voulez vous en défaire ?
Ne cherchez point d'assassins ;
Donnez-lui deux médecins,
Et qu'ils soient d'avis contraire.

— Paul de Pellisson —

AUTRE

En présence d'un médecin,
On parlait, un jour, du Lazare
Ressuscité par un pouvoir divin.
« Parbleu ! dit le docteur, le fait n'a rien de rare ;
Mais, s'il était mort de ma main !... »

CONTRE UN MÉDISANT

Bien que Paul soit dans l'indigence,
Son envie et sa médisance

M'empêchent de le soulager.
Sa fortune est en grand désordre ;
Il ne trouve plus à manger ;
Mais il trouve toujours à mordre.

— FAUCON DE CHARLEVAL —

SUR LE MESSIE

A M. DUCHÉ

Dans tes vers, Duché, je te prie,
Ne compare point au Messie
Un pauvre diable comme moi :
Je n'ai de lui que sa misère,
Et suis bien éloigné, ma foi !
D'avoir une vierge pour mère.

— VOLTAIRE —

CONTRE MICHEL, CONTRÔLEUR GÉNÉRAL

Michel, au nom de l'Éternel,
Mit jadis le diable en déroute ;
Mais, après cette banqueroute,
Que le diable emporte Michel !

— VOLTAIRE —

SUR LES MOLINISTES

En posture de pénitent,
Un grivois devant un jésuite
Était près d'avouer sa gaillarde conduite.
Le père lui dit : « Mon enfant,
Si le Seigneur vous a fait moliniste,
Il m'est permis d'entendre votre cas ;
Mais, si vous êtes janséniste...
Point de confession... — Non, je ne le suis pas...
— Venez, monsieur, vous êtes donc des nôtres ?...
— Non ; je suis du parti qui se rit des deux autres. »

— PIRON —

SUR LE MONDE

Si tout était bien assorti
Sur ce ridicule hémisphère,
L'ouvrier, quittant son outil,
Serait amiral ou corsaire ;
Le roi, peut-être charbonnier ;
Le général, un maltôtier ;
Le berger, maître de la terre ;
L'auteur, un grand foudre de guerre ;
Mais rassurons-nous là-dessus,
Chacun conservera sa place ;
Le monde va par ses vieux us ;
Et, jusqu'à la dernière race,
On y verra mêmes abus.

— FRÉDÉRIC LE GRAND —

SUR LE MUR D'OCTROI

Le mur murant Paris rend Paris murmurant.

SUR LA NOBLESSE

Un vieux druide entiché de sa race,
Pour s'attirer les respects d'un quidam,
Dit qu'à sa terre il n'était habitant
Qui jamais s'arrogeât l'audace
De se couvrir ou s'asseoir lui présent.
Le quidam, qui n'était pas bête :
« Monsieur, dit-il, se couvrant, s'asseyant,
Ces gens n'ont donc ni cul ni tête? »

— BRET —

AUTRE

Pour les nobles, toutes les grâces;
Pour toi, peuple, tous les travaux;
L'homme est estimé par les races,
Comme les chiens et les chevaux.

SUR L'ORGUEIL

On ne pense qu'à soi, l'amour-propre est sans bornes :
Dieu même, à leur image, est fait par les humains.
Si les bœufs avaient eu des mains,
Ils le peindraient avec des cornes.

— VOLTAIRE —

SUR UN NORMAND

De six procès intentés par moi-même,
J'en ai par mes témoins gagné cinq depuis peu ;
Et c'est de mon serment que dépend le sixième :
Juge, mon cher, si j'ai beau jeu !

CONTRE ORRY

Dolet, enquis sur les poincts de la foy,
Dist à Orry, qui faisoit son enqueste :
« Ce que tu crois, certes ! je ne le croy ;
Ce que je crois ne fust oncq en ta teste. »
Orry, pensant l'avoir prins, en feit feste ;
Lui demanda : « Qu'est-ce que tu crois donc ?
— Je croy, dist-il, que tu n'es qu'une beste,
Et suys certain que tu ne le creus oncq. »

CONTRE PACÔME

Bon Dieu ! que dans le monde on se déguise bien !
Dans quelle comédie a-t-on mieux fait son rôle
Que Pacôme, qui la contrôle,
Pendant toute sa vie a su faire le sien ?
Si les fictions et les fables
Parmi les chrétiens sont blâmables,

Et trahissent la vérité,
Est-il fiction plus criante
Que de prêcher la pauvreté
Avec vingt mille écus de rente?

— BOURSAULT —

SUR LA PAIX D'AIX-LA-CHAPELLE

Celui qui ne voulut rien prendre
(*le roi*)
Prit deux étrangers pour tout prendre
(*Saxe et Lowendhal*)
Prit un étranger pour le rendre
(*le comte de Saint-Séverin*)
Prit le prétendant pour le vendre
(*le prince Édouard*).

CONTRE LE PAPE

AU ROI DE PRUSSE

Quand un cordelier incendie
Les ouvrages d'un capucin,
On sent bien que c'est jalousie,
Et l'effet de l'esprit malin.
Mais, lorsque d'un grand souverain
Les beaux écrits il associe
Aux farces de saint Cucufin,
C'est une énorme étourderie.

Le saint-père est un pauvre saint ;
C'est un sot moine qui s'oublie :
Au hasard il excommunie.
Qui trop embrasse mal étreint.

— VOLTAIRE —

AUTRE

A VOLTAIRE

Que le saint-père ait fait brûler
Un gros tas de mes rapsodies,
Je saurai, pour m'en consoler,
Me chauffer à leurs incendies,
Et mettre aux pieds de Jésus-Christ.
En bon enfant de saint Ignace,
Tout ce que j'ai jamais écrit
Sans l'assistance de la grâce,
Suffisante comme efficace.

Mais ce suisse du paradis
Était ivre, ou du moins bien gris,
Lorsqu'il osa traiter de même
Les ouvrages de mon bon saint,
Nouveau patron de Cucufin.
J'appelle de cet anathème
Au corps du concile prochain.
Il paraît même très-plausible,
Et, malgré Loyola, je crois

Que le saint-père, en tels exploits,
Ne fut jamais moins infaillible.

— Frédéric le Grand —

AUTRE

J'aime les clefs du paradis ;
Mais c'est peu de chose à notre âge.
Un vieux pape est, à mon avis,
Fort au-dessous d'un jeune page.

— Voltaire —

CONTRE UN PARVENU

Toi qu'éblouit un bonheur éphémère,
Sois plus modeste, impérieux Arcas :
Penses-tu conserver les terres, les contrats
Qu'à tes faibles voisins tu sus prendre naguère ?
A ces songes flatteurs ne t'abandonne pas ;
Il est temps que tu te réveilles.
Tu crois avoir les trésors de Midas ;
Eh ! mon ami, tu n'as que ses oreilles.

AUTRE

Certain faquin, enfant de l'ignorance,
Jadis laquais, qui, grâce à la beauté

De son épouse, entra dans la finance,
Vantoit un jour sa générosité,
Ses biens, ses mœurs, son esprit, son mérite ;
Et se piquoit de n'avoir rien à lui :
« Je le crois bien, lui répond Héraclite,
Car votre bien n'est que celui d'autrui. »

CONTRE PAUL

Paul, ce grand médecin, l'effroi de son quartier,
Qui causa plus de maux que la peste et la guerre,
Est curé maintenant, et met les gens en terre :
Il n'a point changé de métier.

— BOILEAU —

SUR LE PAUVRE ET RICHE

Le pauvre est en plus grand servage,
Car devenir riche il ne peut ;
Mais le riche a cet avantage
De devenir pauvre s'il veut.

— CLAUDE MERMET —

SUR LA PAUVRETÉ

« Je suis pauvre, et pour moi l'on n'a que du mépris, »
S'écriait l'autre jour le malheureux Fabrice.

Quelqu'un lui dit : « Mon cher, pauvreté n'est pas vice.
— Ah ! répondit-il, c'est bien pis ! »

SUR LES PHILOSOPHES

On brûlait autrefois les gens
Pour un peu de philosophie ;
Aujourd'hui, les gens de bon sens
Ne sont brûlés qu'en l'autre vie.

— VOLTAIRE —

PHILOSOPHIE

A D'ALEMBERT

Vous m'apprenez que je suis mort,
Je le crois et j'en suis bien aise ;
Dans mon tombeau fort à mon aise,
De vos vivants je plains le sort.
Loin du séjour de la folie,
Des rois sagement séquestré,
J'apprends à jouir de la vie,
Du jour où je fus enterré.

— VOLTAIRE —

SUR DEUX PLAIDEURS

— Je serai donc payé ! — Qu'il est crédule !
— Sais-tu ?...—Je sais qu'on nous juge demain.

— Peux-tu nier? N'ai-je pas ta cédule?...
— Nier? Non pas; le titre est de ma main.
— Contre un fripon le ciel est mon refuge.
— L'or est le mien, je réponds du succès.
— J'aurai pour moi le bon droit. — Moi, le juge.
— Ah! jour de Dieu! j'ai perdu mon procès! »

— MASSON DE MORVILLIERS —

SUR LA PLURALITÉ DES MONDES DE FONTENELLE

Selon ce qu'écrit cet auteur,
Le firmament cache dans sa grandeur
Cent mondes inconnus à ses yeux comme aux nôtres;
Si celui-ci de tous est encor le meilleur,
Grand Dieu! que sera-ce des autres?

SUR UN VIEUX POËTE

Ne dis plus que la faim fasse mourir les gens:
Un poëte a vécu jusqu'à quatre-vingts ans.

SUR UN PRÉLAT

Il est civil, accostable,
Doux, benin, courtois, affable;
Et le bon prélat, en somme,
Mérite d'être honnête homme.

— MÉNAGE —

SUR LES PROPHÈTES

Les dieux à leur interprète
Ont fait un étrange don ;
Ne peut-on être prophète
Sans qu'on perde la raison ?

— VOLTAIRE —

SUR LA PUISSANCE DE L'OR

Du genre humain connais quelle est la trempe !
Avec de l'or je te fais président,
Fermier du roi, conseiller, intendant :
Tu n'as point d'aile, et tu veux voler ! Rampe.

— VOLTAIRE —

SUR LES QUARTIERS DE RENTE RETRANCHÉS

De nos rentes, pour nos péchés,
Si les quartiers sont retranchés,
Pourquoi s'en émouvoir la bile ?
Nous n'aurons qu'à changer de lieu :
Nous allions à l'hôtel de ville,
Et nous irons à l'*Hôtel-Dieu*.

— DE CAILLY —

SUR LA RAISON

Lorsque le ciel, prodigue en ses présents,
Combla de biens tant d'êtres différents,

Ouvrages merveilleux de son pouvoir suprême,
De Jupiter l'homme reçut, dit-on,
Un livre écrit par Minerve elle-même,
Ayant pour titre *la Raison*.
Ce livre, ouvert aux yeux de tous les âges,
Les devroit tous conduire à la vertu :
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,
Quoiqu'il contînt les leçons les plus sages.
L'enfance y vit des mots, et rien de plus ;
La jeunesse, beaucoup d'abus ;
L'âge suivant, des regrets superflus ;
Et la vieillesse en déchira les pages.

— L'abbé Aubert —

AUTRE

On peut longtemps, chez notre espèce,
Fermer la porte à la raison ;
Mais, dès qu'elle entre avec adresse,
Elle reste dans la maison,
Et bientôt elle en est maîtresse.

— Voltaire —

SUR LA RECONNAISSANCE

Je l'assistai dans l'indigence,
Il ne me rendit jamais rien ;
Mais, quoiqu'il me dût tout son bien,

Sans peine il souffrait ma presence.
Oh! la rare reconnaissance!

— BOILEAU —

SUR UN RELIQUAIRE

Ami, la Superstition
Fit ce présent à la Sottise :
Ne le dis pas à la Raison ;
Ménageons l'honneur de l'Église.

— VOLTAIRE —

CONTRE RICHELIEU

Enfin, dans l'arrière-saison,
La fortune d'*Armand* s'accorde avec la mienne.
France, je sors de ma prison
Quand son âme sort de la sienne.

— BASSOMPIERRE —

SUR RICHELIEU

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

— CORNEILLE —

SUR LA RICHESSE ET L'AVARICE

Quand l'Éternel, aussi juste que grand,
Eut fait au riche un devoir nécessaire

De soulager, dans le pauvre souffrant,
Un serviteur, un compagnon, un frère ;
Pour renverser cette loi salutaire,
Des vains trésors le gardien infernal,
Satan, donna, par un ordre contraire,
Tout à l'avare, et rien au libéral.

— GUYOT DE MERVILLE —

A L'ABBÉ DE SADE

Ainsi donc, vous vous figurez,
Alors que vous posséderez
Le juste nom de grand vicaire,
Qu'aussitôt vous renoncerez
A l'amour, au talent de plaire.
Ah ! tout prêtre que vous serez,
Mon cher ami, vous aimerez.
Fussiez-vous évêque ou saint-père,
Vous aimerez et vous plairez,
Voilà votre vrai ministère,
Et toujours vous réussirez,
Et dans l'Église et dans Cythère.

— VOLTAIRE —

SUR LES SAGES ET LES FOUS

La Grèce, si féconde en fameux personnages
Que l'on vante tant parmi nous,

Ne put jamais trouver chez elle que sept sages :
Jugez du nombre de ses fous !

— Grécourt —

CONTRE SAINT-AMANT

FILS D'UN VERRIER

Votre noblesse est mince,
Car ce n'est pas d'un prince,
Daphnis, que vous sortez :
Gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualités !

— Maynard —

SUR SAINT MICHEL

C'est la fête aujourd'hui de Michel l'indomptable,
Qui chassa le diable du ciel ;
Et, si le diable avait chassé Michel,
Ce serait la fête du diable.

— Guyétand —

SUR M. DE SARTINE

J'ai balayé Paris avec un soin extrême,
Et, voulant sur la mer balayer les Anglais,
J'ai vendu si cher mes balais,
Que l'on m'a balayé moi-même.

SUR LA SCÈNE DU MONDE

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique
Où chacun fait ses rôles différents.
Là, sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérants.
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile et des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce est écoutée.
Mais nous payons, utiles spectateurs ;
Et, quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

— J.-B. Rousseau —

SUR SEMBLANÇAY

Lorsque Maillart, juge d'enfer, menoit
A Monfaucon Semblançay l'âme rendre,
A vostre advis lequel des deux tenoit
Meilleur maintien ? — Pour vous le faire entendre,
Maillart sembloit homme qui mort va prendre :
Et Semblançay fut si ferme vieillart,
Que l'on cuydoit, pour vrai, qu'il menast pendre
A Monfaucon le lieutenant Maillart.

— Clément Marot —

CONTRE LES SONNEURS

Persécuteurs du genre humain,
Qui sonnez sans miséricorde,

Que n'avez-vous au cou la corde
Que vous tenez dans votre main !

— VOLTAIRE (à dix ans) —

CONTRE LA SORBONNE

Vénérables sorboniqueurs,
De l'enfer savants chroniqueurs,
Vous prétendez que Marc-Aurèle
Doit cuire à jamais en ce lieu :
Pour récompenser votre zèle,
Puisse incessamment le bon Dieu
Vous donner la vie éternelle !

— VOLTAIRE —

SUR UN SOT

Parmi les courtisans qui lui rendaient hommage,
Un jour, Henri le Grand, dans la foule, aperçut
Un homme assez mal mis et fort laid de visage.
Ne le connaissant pas, ce monarque conçut
Le désir de savoir le rang du personnage.
Il l'appelle et lui dit : « Quel est donc votre emploi ?
Qui servez-vous ?... » Le rustre, amoureux de son être,
Répondit d'un ton fier : « Je n'appartiens qu'à moi !
— Je vous plains, mon ami ! lui répliqua le roi ;
Vous ne pouviez jamais avoir un plus sot maître. »

— F*** —

SUR LES SOTS

Le monde est plein de sots, et qui n'en veut pas voir
Doit se tenir tout seul et casser son miroir.

CONTRE LES SOTS

On pourrait dire aux malins molinistes,
A leurs rivaux, les rudes jansénistes,
Aux gens du greffe, aux universités,
Aux faux dévots, d'honnêtes vérités.
Je les dirai, n'en soyez pas en peine ;
Chacun de vous obtiendra son étrenne.
Messieurs les sots, je dois en bon chrétien,
Vous fesser tous, car c'est pour votre bien.

— VOLTAIRE —

A M. DE SOUCY

TRÉSORIER DE L'ÉPARGNE

Mes vers, monsieur, sont peu de chose,
Et, Dieu merci, je le sçais bien :
Mais vous ferez beaucoup de rien,
Si les changez en votre prose.

— PASSERAT —

SUR LA STATUE D'HENRI IV

Superbes monuments, que votre vanité
Est inutile pour la gloire

Des grands héros dont la mémoire
Mérite l'immortalité !
Que sert-il que Paris, au bord de son canal,
Expose de nos rois ce grand original,
Qui sut si bien régner, qui sut si bien combattre...
On ne parle point d'Henri Quatre ;
On ne parle que du cheval.

— HENRI DE MONMORT —

SUR LE TEMPLE DE L'AMITIÉ

En vieux langage, on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste et de Pylade,
Le médaillon du bon Pirithoüs,
Du sage Achate, et du tendre Nisus,
Tous grands héros, tous amis véritables...
Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.

— VOLTAIRE —

SUR LE TEMPS

Sonnet

Superbes monuments de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la vaste structure
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains
Et l'assidu travail, peut vaincre la nature ;

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture,
Colisée où souvent ces peuples inhumains
De s'entr'assassiner se donnaient tablature,

Par l'injure des temps vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis.
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude.

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude?

— SCARRON —

TESTAMENT

Je donne et lègue à Clopin, mon valet,
Quoiqu'il ne m'ait de tout point décrotté,
Mon vieux mouchoir et mon large collet,
Chemise non, ce n'est ma volonté.
Or, si Clopin dit que c'est chicheté,
Je lui réponds que bien fort il s'abuse,
Qu'oncques au dos chemise n'ai porté.
A votre avis, n'est-ce pas bonne excuse?

— SARRAZIN —

CONTRE LES THÉOLOGIENS

Il est beau de savoir railler
Ces arlequins faiseurs de bulles.

J'aime à les rendre ridicules ;
J'aimerais mieux les dépouiller.

— VOLTAIRE —

AUTRE

— Monsieur, je n'ai pas dit un mot de tout cela...
— Oh ! quoique vous ayez déguisé ce sens-là,
En vous interprétant la chose devient claire...
— Mais, en termes précis, j'ai dit tout le contraire.
— Mon cher monsieur, ceci cache toujours deux sens ;
Je distingue... — Monsieur, distinguez, j'y consens.
J'ai dit mon sentiment, je vous laisse les vôtres,
En demandant pour moi ce que j'accorde aux autres.
— Mon fils, nous vous avons défendu de penser ;
Et, pour vous convertir, je cours vous dénoncer.

— RULHIÈRES —

A THIRIOT

Je t'écris d'une main par la fièvre affaiblie,
D'un esprit toujours ferme et dédaignant la mort,
Libre de préjugés, sans liens, sans patrie,
Sans respect pour les grands et sans crainte du sort,
Patient dans mes maux et gai dans mes boutades,
Me moquant de tout sot orgueil,
Toujours un pied dans le cercueil,
De l'autre faisant des gambades.

— VOLTAIRE —

SUR TIMON

— D'où vient cette mortelle haine
Que vous avez toujours contre la race humaine?
Dit un jour à Timon certain Athénien.
— N'en ai-je pas sujet? dit Timon en colère :
Des hommes aujourd'hui la moitié ne vaut rien,
Et l'autre moitié ne vaut guère.

— BARRATON —

SUR UN TRAITANT

— D'un ordre militaire on décore un traitant.
A quel titre obtient-il ce ruban éclatant?
Quels sont donc les exploits de sa valeur insigne?
De la croix par quel sang versé
Aujourd'hui s'est-il rendu digne?
— Ah! comptez-vous pour rien celui qu'il a sucé?

— BACHAUMONT —

LE TREIZIÈME

Chez un évèque, on était douze à table...
Entre un curé qu'on laisse là debout,
Confus, piqué, donnant tout bas au diable
Les conviés et le prélat surtout,
Quand celui-ci, pour le pousser à bout;
Lui dit : « Curé, que dit-on pour nouvelles?

En savez-vous? — Oui, monseigneur. — Et quelles?
— Ma truie hier mit bas treize petits.
— Oh! c'est trop d'un, dirent nos gens assis,
La mère en tout n'a que douze mamelles;
Qui nourrira le treizième? — Ma foi,
Répond le drôle aux douze heureux apôtres,
Qu'il s'accommode! Il fera comme moi:
Il verra, seul, à jeun, dîner les autres! »

— PIRON —

SUR TRISTAN L'ERMITE

Élie, ainsi qu'il est écrit,
De son manteau comme de son esprit,
Récompensa son serviteur fidèle.
Tristan eût suivi ce modèle;
Mais Tristan, qu'on mit au tombeau
Plus pauvre que n'est un prophète,
En laissant à Quinaut son esprit de poëte,
Ne put lui laisser un manteau.

— DE MONMORT —

TURCS ET CHRÉTIENS

Un maquignon de la ville du Mans
Chez son évêque était venu conclure
Certain marché de chevaux bas normands,
Que l'homme saint louait outre mesure.

« Vois-tu ces crins? vois-tu cette encolure?
Pour chevaux turcs on les vendit au roi.
— Turcs, monseigneur? A d'autres! Je vous jure
Qu'ils sont chrétiens ainsi que vous et moi. »

J.-B. Rousseau —

SUR TURGOT

Grâce au bon roi qui règne en France,
Nous allons voir la poule au pot!
Cette poule, c'est la finance
Que plumera le bon Turgot.
Pour cuire cette chair maudite
Il faut la Grève pour marmite
Et l'abbé Terray pour fagot.

AUTRE

Je crois en Turgot fermement :
Je ne sais pas ce qu'il veut faire ;
Mais je sais que c'est le contraire
De ce qu'on fit jusqu'à présent.

— Voltaire —

UTOPIE

Gouvernement commode et beau,
A qui suffit pour toute garde

Un Suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château.
— BACHAUMONT et CHAPELLE —

VAUDEVILLE

du *mariage de Figaro*

Qu'un mari sa foi trahisse,
Il s'en vante et chacun rit;
Que sa femme ait un caprice,
S'il l'accuse, on la punit.
De cette absurde injustice
Faut-il dire le pourquoi?
— Les plus forts ont fait la loi.

Jean-Jeannot, jaloux risible,
Veut unir femme et repos;
Il achète un chien terrible,
Et le lâche en son enclos.
La nuit, quel vacarme horrible!
Le chien court, tout est mordu,
— Hors l'amant qui l'a vendu.

Telle est fière et répond d'elle,
Qui n'aime plus son mari;
Telle autre, presque infidèle,
Jure de n'aimer que lui.
La moins folle, hélas! est celle
Qui se veille en son lien,
— Sans oser jurer de rien.

D'une femme de province,
A qui ses devoirs sont chers,
Le succès est assez mince.
Vive la femme aux grands airs !
Semblable à l'écu du prince,
Sous le coin d'un seul époux,
— Elle sert au bien de tous.

Chacun sait la tendre mère
Dont il a reçu le jour ;
Tout le reste est un mystère,
C'est le secret de l'amour.
Ce secret met en lumière
Comment le fils d'un butor
— Vaut souvent son pesant d'or.

Par le sort de la naissance,
L'un est roi, l'autre est berger :
Le hasard fit leur distance,
L'esprit seul peut tout changer.
De vingt rois que l'on encense,
Le trépas brise l'autel ;
— Et Voltaire est immortel.

Or, messieurs, la comédie,
Que l'on juge en cet instant,
Sauf erreur, nous peint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, il peste, il crie.

Il s'agite en cent façons :
— Tout finit par des chansons !

— BEAUMARCHAIS —

SUR LA VERTU

« Si la vertu, disait Platon,
Pouvait se montrer tout nue,
On serait charmé de sa vue. »
Rien n'est plus beau que ce dicton ;
Mais il est faux, et c'est dommage.
La vertu pauvre et sans crédit
N'a souvent pas le moindre habit.
L'en estime-t-on davantage ?

— LA MARTINIÈRE —

AUTRE

Le dieu des dieux assez mal raisonna
Lorsque à Vénus le bonhomme ordonna
D'être à jamais de grâces entourée.
C'est à Minerve, et pedante et sucrée,
Que ces conseils doivent être adressés.
Écoutez bien, gens à morale austère :
Sans nos avis la beauté songe à plaire,
Et la vertu n'y songe pas assez.

— VOLTAIRE —

UN VÉTÉRINAIRE A UN MÉDECIN

— Non, docteur, je ne prétends pas
Que mon art obtienne le pas
Sur Hippocrate et sa brigade.
Votre succès, mon camarade,
Est d'un succès plus général ;
Car, s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

— BEAUMARCHAIS —

VINAIGRE DES QUATRE MINISTRES

Amis, connaissez-vous l'enseigne ridicule
Qu'un peintre d'aujourd'hui fait pour des parfumeurs ?
Il met en un flacon, sous forme de pilule,
Boynes, Maupou, Terray, sous leurs propres couleurs ;
Il y joint d'Aiguillon, et puis il l'intitule :
Vinaigre des quatre voleurs.

VOEU NAIF

Au mois de mai, se baignant dans la Seine,
Certain badaud y tomba dans un creux.
Quelques nageurs se donnèrent la peine
De l'en tirer. C'en était fait ; sans eux
Il était mort. Dès qu'il vit le rivage,
Il rappela ses esprits doucement,

Tant qu'à la fin, ayant repris courage,
« Beau sire Dieu ! cria-t-il hautement,
De me baigner si désormais l'envie
Me revenait, daignez me la changer :
Oncques dans l'eau n'entrerai de ma vie
Qu'auparavant je ne sache nager. »

— BARRATON —

SUR UN VOLEUR

Certain matois ayant été
Pour divers larcins arrêté,
Son voisin l'alla voir, et lui dit : « Mon compère,
J'ai beaucoup de chagrin de te voir en prison ;
Mais, n'ayant point de bien, tu devais par raison
Choisir un bon métier, comme on fait d'ordinaire.
— Celui que j'ai chosi, dit l'autre, est assez bon,
Si l'on m'eût voulu laisser faire. »

— BARRATON —

A VOLTAIRE

Jadis les chevaliers errants,
Sur terre après avoir longtemps cherché fortune,
Allaient chercher dans la lune
Un petit flacon de bon sens.
Mais je vous en demande une bouteille entière ;
Car Dieu mit en dépôt chez vous

L'esprit dont il priva tous les sots de la terre,
Et toute la raison qui manque à tous les fous.

— BOUFFLERS —

AUTRE

Quoi ! vous avez l'esprit crédule
A l'égard de vos médecins,
Qui, pour vous dorer la pilule,
N'en sont pas moins vos assassins !
Vous n'avez plus qu'un pas à faire ;
Et je vois mon dévot Voltaire
Nasiller chez les capucins.

— FRÉDÉRIC LE GRAND —

SUR ZISCA

AU ROI DE PRUSSE

Est-il vrai que dans votre cour
Vous avez placé, cet automne,
Dans les meubles de la couronne,
La peau de ce fameux tambour
Que Zisca fit de sa personne ?

La peau d'un grand homme enterré
D'ordinaire est bien peu de chose ;
Et, malgré son apothéose,
Par les vers il est dévoré.

Le seul Zisca fut préservé
Du destin de la tombe noire.
Grâce à son tambour conservé,
Sa peau dure autant que sa gloire.

C'est un sort assez singulier.
Ah ! chétifs mortels que nous sommes !
Pour sauver la peau des grands hommes,
Il faut la faire corroyer.

O mon roi ! conservez la vôtre ;
Car le bon Dieu, qui vous la fit,
Ne saurait vous en faire une autre
Dans laquelle il mît tant d'esprit.

— VOLTAIRE —

BOUQUETS A CHLORIS

SUR L'ABSENCE

Qu'on puisse oublier ce qu'on aime,
Et qu'un fatal éloignement
Ébranle le cœur d'un amant,
Non, cela ne se peut, j'en juge par moi-même.
Je songe à mon Iris et la nuit et le jour,
Je soupire après son retour,
Et je connais bien que l'absence
Est un prétexte à l'inconstance
Plutôt qu'un remède à l'amour.

— La Fare —

SUR ALCESTE

Alceste encor parle assez bien d'aimer :
Chloé se plaît à l'entendre ; et, du reste,
Près d'elle on dit qu'un marquis jeune et leste
Sait, sans parler, encor mieux s'exprimer.

Or, savez-vous à qui ressemble Alceste?
A ces acteurs qu'on faisait déclamer,
Tandis qu'un autre était chargé du geste.

— SAURIN —

SUR ALISON

L'autre jour, Alison partit si follement
Pour un long et fâcheux voyage,
Que, sortant de chez elle avec empressement,
Elle oublia ses gants, ses dents et son visage.

— BRÉBEUF —

SUR LES AMANTS REBUTÉS

Quand un objet fait résistance,
L'Anglais fier et vain s'en offense ;
L'Italien est désolé ;
L'Espagnol est inconsolable ;
L'Allemand se console à table ;
Le Français est tout consolé.

SUR AMARANTE

Sur le prochain si quelqu'un touche,
Vous diriez qu'Amarante, avec sa froide humeur,
Ne rit pas comme une autre et qu'elle est une souche.
Pour déguiser sa grande bouche,
Elle en rit en son petit cœur.

— DE CAILLY —

SUR L'AMOUR

Vous caressez ce chien parce qu'il est petit ;
S'il devenait trop grand, il n'aurait rien d'aimable.
Un petit amour divertit ;
S'il devient très-grand, il accable.

— FONTENELLE —

AUTRE

On met l'Amour au rang des dieux;
J'avais cru longtemps cette fable.
Églé m'a fait sentir ses feux :
Ce n'est pas un dieu, c'est un diable.

— BORDE —

SUR L'AMOUR ET LA GUERRE

Faisons l'amour, faisons la guerre,
Ces deux métiers sont pleins d'attraits :
La guerre au monde est un peu chère,
L'amour en rembourse les frais.
Que l'ennemi, que la bergère
Soient tour à tour serrés de près.
Eh ! mes amis, peut-on mieux faire,
Quand on a dépeuplé la terre,
Que de la repeupler après?

— BOUFFLERS —

SUR AMYNTHE ET CYDALISE

Deux coquettes, qu'on nomme Amynthe et Cydalise,
Voulaient entrer dans une église.
Voyant d'un rouge épais leur visage farci :
« Allez, que le ciel vous bénisse,
Retirez-vous, leur dit le suisse ;
Les masques n'entrent point ici ! »

SUR UNE BEAUTÉ INCOMPLÈTE

Elle a, dit-on, cette bouche et ces yeux
Par qui d'Amour Psyché devint maîtresse ;
Elle a d'Hébé le souris gracieux,
La taille libre et l'air d'une déesse.
Que dirai plus? On vante sa sagesse ;
Elle est polie et de doux entretien,
Connaît le monde, écrit et parle bien,
Et de la cour sait tout le formulaire ;
Finalement, il ne lui manque rien,
Fors un seul point. — Et quoi? — Le don de plaire.

— J.-B. Rousseau —

A BÉLISE

Bélise, mon rival est laid,
Petit, de méchant air, mal fait,

De plus, fort content de lui-même ;
Avec plaisir pourtant vous souffrez qu'il vous aime.
D'un autre je serais jaloux ;
Mais de lui ? c'est tant pis pour vous !

— La Sablière —

BERGÈRE DANS L'EMBARRAS

Que je souffre un cruel martyre,
Quand, jusqu'au fond des bois, Tircis vient me chercher !
Il a cent choses à me dire,
Et j'en ai mille à lui cacher.

SUR UNE BONNE MÉNAGÈRE

Qu'il fait bon de vivre en ménage,
Et que c'est un grand héritage
D'avoir un peu d'entendement !
J'en prends à témoin ta parente :
Un lit de cent francs seulement
Lui vaut six cents écus de rente.

— Brébeuf —

LA BRUNE ET LA BLONDE

Deux moines, chemin faisant,
Se demandaient : « Dans le monde
Lequel est le plus plaisant
D'avoir femme brune ou blonde ?

— Frère, dit l'un,
Blonde ou brune, c'est tout un ;
Le poil ne fait point la femme.
Mais, pour résoudre le cas,
La meilleure, sur mon âme,
Est celle que l'on n'a pas. »

SUR LA CADIÈRE

Cette belle voit Dieu ; Girard voit cette belle.
Ah ! Girard est plus heureux qu'elle !

— VOLTAIRE —

CONTRE CALISTE

Pour peu qu'à vos raisons, aujourd'hui, l'on résiste,
Vous mordez bien serré les gens ;
Où diable, outrageuse Caliste,
Depuis deux ou trois jours avez-vous pris des dents ?

— DE CAILLY —

SUR CALISTE

Caliste, comme le miroir
Qui reçoit toutes les images,
Reçoit les amoureux hommages
Des premiers qui la veulent voir.

Mais, quoique à tous les vœux cette belle réponde,
Le miroir et son cœur ont ceci de commun,
Qu'ils peuvent recevoir tous les objets du monde
Et qu'ils n'en conservent pas un.

— URBAIN CHEVREAU —

SUR LES CHAMPS

Prince, venez ici passer des jours sereins ;
Ne dédaignez point un asile
Que l'amitié para de ses modestes mains.
L'intrigue de la cour, le fracas de la ville,
Font pour vous enchaîner des efforts superflus ;
Des goûts plus innocents, un bonheur plus tranquille,
Conviennent mieux à vos vertus.
Les fleurs et les moutons qu'on trouve en nos retraites
Valent vos dames, vos seigneurs :
Bien de ces messieurs sont des bêtes,
Peu de ces dames sont des fleurs.

— BOUFFLERS —

LE CHEMIN DU COEUR

Tircis vous apprend des chansons
Où le cœur s'intéresse ;
On dit qu'il y joint des leçons
Qu'inspire la tendresse.
Craignez ce charme suborneur,
C'est un appât funeste :

L'oreille est le chemin du cœur,
Et le cœur l'est du reste.

— MADEMOISELLE DE SCUDÉRY —

A CHIMÈNE

Tout me fait peine,
Et, depuis un jour,
Je crois, Chimène,
Que j'ai de l'amour.
Cette nouvelle
Vous met en courroux.
Tout beau, cruelle,
Ce n'est pas pour vous.

— BOILEAU —

CONTRE CHLOÉ

Chloé, pourquoi tant de vacarmes?
Écoute deux mots pour ton bien :
Tu dis qu'on te dispute et tes vers et tes charmes;
Apprends que, tous les jours, on dispute pour rien.

— LEBRUN —

AUTRE

Chloé, belle et poëte, a deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

— LEBRUN —

SUR CLÉIS

Cléis, bien laide, avec peine se mire ;
Car des miroirs sa laideur elle apprit.
Cléis, bien sotte, en babillant s'admire.
Oh ! que n'est-il des miroirs pour l'esprit !

— LEBRUN —

A CLIMÈNE

Vous avez de l'esprit, c'est chose très-certaine ;
Mais vous en faites trop de cas,
Et vous courez après, Climène,
Comme si vous n'en aviez pas.

COLETTE

— Fille qui prend fascheux mary,
Ce disoit Alix à Colette,
Aura toujours le cueur marry,
Et mieux vaudroit dormir seulette.
— Il est vrai, dit sa sœur doucette ;
Mais, contre un fascheux endormy
La vraye et certaine recette,
Ce seroit de faire un amy.

— CLÉMENT MAROT —

SUR UN COUPLE FARDÉ

Couvert d'or, chargé de frisure,
Un petit-maître à son curé
Menait, pour ses noces conclure,
Une caillette au teint plâtré.
Le pasteur voyant l'encolure
De ce couple défiguré,
Dit : « Or ça, race déguisée,
Avant d'avoir un *conjungo,*
Que je sache, sans *quiproquo*,
Qui de vous deux est l'épousée?

SUR UNE CRUELLE

Qui, vous aimant, ô fantasque beauté !
Veut obtenir amitié réciproque,
Y parviendra par mépris affecté
Mieux que par soin ni gracieux colloque ;
Car je connais votre cœur équivoque :
Respect le cabre, amour ne l'adoucit ;
Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque :
Plus on l'échauffe, et plus il se durcit.

— J.-B. Rousseau —

SUR DAPHNÉ

Sonnet

« Je suis (crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il couroit après elle,

Et lui contoit pourtant la longue kyrielle
Des rares qualités dont il étoit orné),

« Je suis le dieu des vers, je suis bel esprit-né... »
Mais les vers n'étoient point le charme de la belle.
« Je sais jouer du luth, arrêtez ! » Bagatelle !
Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

« Je connois la vertu de la moindre racine :
Je suis, par mon savoir, dieu de la médecine. »
Daphné couroit encor plus vite que jamais.

Mais, s'il eût dit : « Voyez quelle est votre conquête ;
Je suis un jeune dieu, toujours beau, toujours frais ! »
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

— FONTENELLE —

SUR DIDON

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes amants le triste sort !
L'un, en mourant, causa ta fuite ;
L'autre, en fuyant, cause ta mort.

— CHARPENTIER —

SUR LA DISCRÉTION

Être discrète et femme tout ensemble,
Ce sont deux points que jamais on n'assemble ;

Et la moins femme, en ce sexe indiscret,
Garderait mieux son honneur qu'un secret.

— La Chaussée —

A MADEMOISELLE DUCLOS

Belle Duclos,
Vous charmez la nature !
Belle Duclos,
Vous avez les dieux pour rivaux ;
Et Mars tenterait l'aventure,
S'il ne craignait le dieu Mercure,
Belle Duclos !

— Voltaire —

SUR MADAME DU TORD

C'est ici madame du Tord ;
Qui la voit sans l'aimer a tort ;
Qui l'entend, et qui ne l'adore,
A mille fois plus tort encore.
Pour celui qui fit ces vers-ci,
Il n'eut aucun tort, Dieu merci.

— Fontenelle —

SUR ÉGLÉ

Eglé tremble que dans ce jour
L'Hymen, plus puissant que l'Amour,

N'enlève ses trésors sans qu'elle ose s'en plaindre.
Elle a négligé mes avis ;
Si la belle les eût suivis,
Elle n'aurait plus rien à craindre.

— De la Sablière —

AUTRE

Ah ! surtout il ne faut jamais
Suivre l'exemple de ces belles
Que l'on voit donner leurs portraits
Aussi souvent que les modèles.
Églé, pour pareille faveur
Doit subir un pareil reproche :
Nul amant ne l'a dans son cœur,
Et vingt amants l'ont dans leur poche.

— Chazet —

AUTRE

— Je vous proteste sur mon âme,
Disait Églé, que je hais les procès.
— Je le crois bien, répond Damis ; madame
Accorde tout sans disputer jamais. »

SUR L'ESPRIT

Vous dont le cœur est facile à séduire,
Craignez l'amour quand il a trop d'esprit ;

Quand un amant pense à ce qu'il veut dire,
Bien rarement il pense ce qu'il dit.

SUR UNE ÉTOILE

— Ah ! que cette étoile m'enchante !
Qu'elle est belle ! qu'elle est brillante !
Disait, avec ravissement,
Zélis, un soir, à son amant.

— Ne m'en parlez plus, belle amie,
Ou vous allez me chagriner.
— Pourquoi donc, milord, je vous prie ?
— Je ne saurais vous la donner. »

SUR L'ÉVENTAIL

Fait-on un conte un peu joyeux
Qu'Aglaé n'ose entendre,
L'éventail s'ouvre et sur ses yeux
Il est prompt à s'étendre.

Voile aimable, chaste ou trompeur,
Mais toujours plein de grâce,
Un éventail sert de pudeur,
Ou du moins la remplace.

LES FEMMES BONNES

Nulle femme n'est bonne, et, s'il s'en rencontre une
Qui soit faite d'autre façon,
Je ne sais vraiment pas par quel coup de fortune
Ce qui ne valait rien a pu devenir bon.

SUR LES FEMMES DE BIEN

Savez-vous ce que fait une femme de bien ?
En deux mots je vais vous l'apprendre :
Elle ne donne jamais rien,
Mais elle se laisse tout prendre.

SUR UNE FEMME FARDÉE

Quand de votre beauté je parle
Chez le droguiste maître Charle,
Il me répond, d'une fierté
Dont mon âme est tout effrayée :
« Ce sera, dit-il, sa beauté,
Lorsqu'elle me l'aura payée ! »

— Brébeuf —

AUTRE

Je ne dis rien de vos appas,
Quoi qu'on en pense ou qu'on en die,

Car les yeux ne discernent pas
Si c'est l'original ou si c'est la copie.

— Brébeuf —

AUTRE

Autrefois, vos attraits charmants
Blessèrent tous les cœurs d'une atteinte assez forte ;
Et, sur le déclin de vos ans,
Vous les blessez encor, mais c'est d'une autre sorte.
Beaucoup ont horreur d'approcher
Ce vieux teint rajeuni qui vous coûte si cher,
Et qu'à toute heure il faut repeindre ;
Mais je ne puis vous en blâmer :
Quand on ne peut se faire aimer,
Il faut au moins se faire craindre.

— Brébeuf —

AUTRE

S'il faut croire, Philis, à votre doux langage,
A moi seul, en tout temps, vous faites bon visage ;
Mais, puisque à découvert on ne le voit jamais,
Comment peut-on savoir s'il est bon ou mauvais ?

— Brébeuf —

AUTRE

Gloser au milieu de Paris
Sur les doux appas de Chloris,

Certes, c'est lui faire une injure.
Moi qui chéris la vérité,
Je dis qu'elle a tant de beauté,
Que l'art y passe la nature.

— Brébeuf —

SUR LA FEMME JUSTE

— L'homme juste, selon le sage,
Pèche sept fois et davantage.
— Et la femme juste, combien ?
— Ma foi, le sage n'en sait rien !

SUR LES FILLES A MARIER

Ce n'est point l'opéra que je fais pour le roi
Qui m'empêche d'être tranquille ;
Tout ce qu'on fait pour lui paroît toujours facile.
La grande peine où je me voi,
C'est d'avoir cinq filles chez moi,
Dont la moins âgée est nubile.
Je dois les établir, et voudrois le pouvoir ;
Mais, à suivre Apollon, on ne s'enrichit guère ;
C'est, avec peu de bien, un terrible devoir
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.
Quoi ! cinq actes devant notaire,
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir :
O ciel ! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire ?

— Quinault —

SUR LA FONTAINE D'OUBLI

D'amour et de mélancolie
Jadis Célamnus consumé,
En fontaine fut transformé,
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Égérie,
J'y courus hier vainement;
A force de changer d'amant,
L'infidèle l'avait tarie.

— FERRAND —

SUR LE FRUIT DÉFENDU

Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes:
Un penchant décidé fait naître, dans leurs âmes,
Pour ce qu'on leur permet un dédain triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on leur défend.

— LA CHAUSSÉE —

SUR L'HONNEUR

L'honneur dont le sexe se pique
Est semblable au nectar bachique
Que le coteau de Reims produit.
Quelque soin, quelque vigilance
Dont use l'humaine puissance

Pour l'enfermer dans son réduit,
Souvent ce pétillant breuvage,
Qu'irrite un trop long esclavage,
Fait sauter la corde et s'enfuit.

— PANARD —

SUR HORTENSE

On blâme dans la jeune Hortense
Ses goûts légers, son inconstance ;
C'est se montrer bien rigoureux !
Elle a pris Titus pour modèle,
Et, tout comme lui, cette belle
Veut tous les soirs faire un heureux.

— MARSOLLIER. —

L'HYMEN CALOMNIÉ

Iris se plaignoit du tourment
Qu'elle avoit enduré dans son accouchement ;
Et contre l'hymen disoit rage :
L'hymen n'avoit pas tort pourtant ;
Cette belle sait bien qu'avant son mariage,
Elle avoit bien souffert autant.

— LE CHEVALIER D'ACCILLY —

SUR UNE INFIDÈLE

Tu disais que l'amour même
Ne pourrait m'ôter ton cœur ;

Tu trouvais le bien suprême
Dans l'excès de mon ardeur ;
Tu me peignais ta tendresse,
Hélas ! c'est moi qui la sens ;
Tu jurais d'aimer sans cesse,
Et je tiens tous tes serments.

— BOUFFLERS —

A IRIS

Je ne saurais vous pardonner
Le régal qu'à Saint-Cloud Paul vient de vous donner ;
C'est le plus ennuyeux de tous les esprits fades.
Vous aimez trop les promenades,
Iris, allez vous promener.

— FAUCON DE CHARLEVAL —

AUTRE

Cessez de vous mettre en courroux,
Iris, pardonnez mon silence :
Si je n'ai point parlé de vous,
C'est que je hais la médisance.

AUTRE

Iris, vous connaîtrez un jour
Le tort que vous vous faites :
Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les coquettes.

Cherchez à vous faire estimer
Plus qu'à vous rendre aimable.
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.

CONTRE IRIS

J'avais dit qu'Iris était belle.
« Je sais récompenser, dit-elle,
Ceux qui le savent mériter. »
Sa libéralité m'offense,
Et je n'ose la visiter,
Tant j'ai peur de la récompense.

— GOMBAUD —

SUR IRIS

— Quel âge a cette Iris dont on fait tant de bruit?
Me demandait Cliton naguère.
— Il faut, dis-je, vous satisfaire :
Elle a vingt ans le jour et cinquante la nuit.

— BRÉBEUF —

A ISABELLE

Votre amour, charmante Isabelle,
Doit être une amour éternelle,

Vous me l'avez bien protesté.
Mais, obligez-moi que j'apprenne
A quel jour de cette semaine
Finira cette éternité.

— De Cailly —

SUR ISABELLE

— Tu vas donc t'éloigner de moi !
Disait à son amant la sensible Isabelle.
Lindor, je tremble, hélas ! que l'absence cruelle
Ne te fasse oublier une amante fidèle
Qui ne pourrait survivre à ton manque de foi.
— Calme tes frayeurs indiscrètes,
Lui répond aussitôt le galant officier ;
Car, pour ne jamais t'oublier,
J'ai mis ton nom sur mes tablettes.

A JEAN-JEAN

Tu as tout seul, Jean-Jean, vignes et prez ;
Tu as tout seul ton cœur et ta pécune ;
Tu as tout seul deux logis diaprez,
Là où vivant ne prétend chose aucune ;
Tu as tout seul le fruit de ta fortune ;
Tu as tout seul ton boire et ton repas ;
Tu as tout seul toutes choses, fors une,
C'est que tout seul ta femme tu n'as pas.

— Clément Marot —

SUR JEANNE ET JEANNETON

Jeanne, aucun époux, ce dit-on,
N'est heureux au point qu'est le vôtre :
En vous seule, l'une après l'autre,
Il trouve Jeanne et Jeanneton.
Par une assez rare méthode,
En vous seule il a tour à tour
Femme de nuit, femme de jour.
Ce jeu n'est-il pas bien commode?
Mais ce qui fait tout son ennui,
C'est, par un désordre incurable,
Que Jeanneton mange à sa table,
Et que Jeanne couche avec lui.

— Brébeuf —

LÀ

Sexe charmant, dans votre chaîne
Votre puissance nous entraîne ;
Vous nous blessez là.
Pous satisfaire vos envies,
Combien faisons-nous de folies !
Vous nous timbrez là.
Votre dépense non bornée
Fait que vingt fois dans la journée
Il faut fouiller là.
Mais, malgré ce qu'il nous en coûte,

Il vient un rival qu'on écoute :
Vous nous plantez là.

— PANARD —

SUR LISE

Lise veut un amant élégant et dispos,
Agissant, libéral, en un mot un héros ;
Mais, comme il n'en est point pour cette bonne dame
En qui tant de talents se trouvent à propos,
Elle prend en détail, pour contenter sa flamme,
Ce qu'elle ne pourrait jamais trouver en gros.

— GRÉCOURT —

AUTRE

Sous ombre qu'autrefois Lise eut quelque beauté,
Elle craint que, par vanité,
Je n'aille publier les faveurs que j'eus d'elle :
Elle s'y connaît mal, la pauvre demoiselle,
Car moi qui m'y connais fort bien,
Par vanité, je n'en dis rien.

— BRÉBEUF —

LE MOMENT

Quand un vain respect nous arrête,
Avouez-le, sexe charmant,
C'est bien moins l'amour que l'amant

Qui retarde votre défaite...
C'est qu'on manque le moment.

— Collé —

SUR LE MYSTÈRE

Beau sexe, où tant de grâce abonde,
Qui charmez la moitié du monde,
Aimez, mais d'un amour couvert
Qui ne soit jamais sans mystère.
Ce n'est pas l'amour qui vous perd,
C'est la manière de le faire.

— Bussy-Rabutin —

NOISETTES ET FILLETTES

Ces maudites filles sont faites
A peu près comme les noisettes :
Sans que rien soit à découvert,
Au cœur plus d'une est entachée ;
Et l'on ne s'aperçoit du ver
Que quand la coquille est cassée.

SUR ORGON

Orgon, poëte marital,
A Vénus compare sa femme.
C'est pour la belle un madrigal ;
Mais pour Vénus quelle épigramme !

CONTRE ORPHISE

Orphise, depuis plus d'un jour,
Coquette décrépite, et partout recrépie,
Sur ses ans toujours assoupie,
Veut qu'on la croie encor la mère de l'Amour.
Orphise, j'y consens, oui, vous êtes la mère
De tous ces jolis petits dieux
Que l'on voit régner à Cythère ;
Mais votre fils aîné doit être déjà vieux.

— PESSELIER —

SUR LA PAIX

Chanson

— Foin de la paix ! s'écriait en courroux
Une fillette de Nanterre :
Nos amants devenaient époux
De crainte d'aller à la guerre.
— Vive la paix ! dit une autre à son tour :
Pour un amant j'en aurai douze.
C'est avec eux qu'on fait l'amour ;
Mais il est fait quand on épouse.

— AUTREAU —

A PHILIS

De vos rigueurs et de mes peines
Je me plains la nuit et le jour ;

Je les chante au bord des fontaines,
Et l'écho les dit à son tour.
Ah ! Philis ! commençons à faire
Quelque chose qu'il faille taire !

— De la Sablière —

SUR PHILIS

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Lisandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, nouvelle affaire,
Pour le berger le troc fut bon ;
Il exigea de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Un autre jour, Philis plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Tous les moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis, peu sage,
Aurait donné moutons et chien
Pour un baiser, que le volage
A Lisette donnait pour rien.

— Dufresny —

PRÉSENTS AU CHOIX

Je vous donne avec grand plaisir,
De trois présents, un à choisir,
La belle ; c'est à vous de prendre
Celui des trois qui plus vous duit.
Les voici sans vous faire attendre :
Bonjour, bonsoir, ou bonne nuit.

— SARRAZIN —

LA PRUDE

La jeune Églé, quoique très-peu cruelle,
D'honnêteté veut avoir le renom.
Prudes, pédants vont travailler chez elle
A réparer sa réputation :
Là, tout le jour le cercle misanthrope
Avec Églé médit, fronde l'amour.
Hélas ! Églé, semblable à Pénélope,
Défait la nuit tout l'ouvrage du jour.

— SAINT-LAMBERT —

LE QUADRUPLE

Un jeune Français, en Espagne,
D'un objet qui lui plut voulant vaincre l'orgueil,

Au lieu de s'amuser à battre la campagne,
Se mit un quadruple sur l'œil :
« Si j'obtiens ce que je demande,
Voilà, ma belle enfant, lui dit-il, mon offrande ;
Je sais mieux agir que parler. »
A cette vision se montrant moins cruelle :
« L'amour est aveugle, dit-elle,
Il faut couvrir l'autre œil pour lui bien ressembler. »

— BOURSAULT —

QUINAULT ET SA MAITRESSE

On disait à Quinault : « Votre maîtresse est belle.
Pourtant l'esprit n'est pas ce qui séduit en elle.
Comment, à cet égard, vous peut-elle aveugler ?
Quel charme à l'écouter chaque jour vous arrête ?
— Je ne l'écoute point, répondit le poëte ;
Mais je la regarde parler. »

SUR LA RAISON

Le philosophe.

Pour la raison,
C'est un poison
Que d'avoir l'âme tendre.

La femme.

De ce poison,
N'a pas raison
Qui cherche à se défendre.

Le philosophe.

Douce raison,
Triste poison.

La femme.

Charmant poison,
Triste raison !

Le philosophe.

Point de poison ;
A la raison
Il faut bien qu'on se rende.

La femme.

Point de raison ;
C'est du poison,
Monsieur, qu'on vous demande !

— BOUFFLERS —

REGRETS

J'ai perdu, dans ce jour fatal,
Mon cocher, mon cheval, ma belle.

Le cocher me servait fort mal,
Ma maîtresse était infidèle...
J'ai grand regret à mon cheval.

DEUX RIVAUX

Dans le sein des faveurs de la beauté que j'aime,
Je déteste les traits dont l'amour m'a frappé.
Mon rival, plus heureux, goûte un bonheur suprême :
On nous trompe tous deux, mais il est mieux trompé.

— SAINT-LAMBERT —

SUR *la Rosière*

DE M. DE PEZAI

Aide-maréchal des logis
Et de Cythère et du Parnasse,
Je vois que vous avez appris,
Sous le grand général Horace,
Ce métier qu'avec tant de grâce
On vous voit faire dans Paris.
J'ai lu votre aimable *Rosière :*
Malheur au dur atrabilaire
Qui lui reproche un doux baiser !
Quel mortel ne doit excuser
Une personne si discrète ?
Un seul baiser, un seul amant,
Chez les bergères d'à présent,
Est la vertu la plus parfaite.

— VOLTAIRE —

SUR UN SECRET À GARDER

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames,
Et je sais même sur ce point
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

— La Fontaine —

SUR SILVANIRE

Ce grand peintre, dont l'art surpasse la nature,
A fait pour Silvanire un portrait si charmant,
Qu'il faut souhaiter seulement
Qu'elle ressemble à sa peinture.

— L'abbé Cotin —

LES DEUX SOEURS

Sur le choix de deux sœurs si ma peine est extrême,
Ce n'est pas pour savoir à laquelle des deux
Mon cœur doit adresser ses vœux :
Elles sont toutes deux très-dignes qu'on les aime ;
Mais ce qui fait mon embarras,
C'est quand je consulte en moi-même
Qui des deux je n'aimerai pas.

— De la Sablière —

AUTRE

Oui, monsieur, ma façon de vivre
Est de voir peu d'honnêtes gens
Et prier Dieu qu'il me délivre
Surtout de messieurs mes parents.

Ce que j'ai souffert avec eux
Surpasse même la souffrance
De celui qui, pour sa constance,
Dans l'Écriture est si fameux.

Hélas ! ce sage misérable
N'eut jamais affaire qu'au diable,
Qui le mit nu sur un fumier ;

Pour voir sa patience entière,
Il fallait que Job eût affaire
Aux deux sœurs de monsieur Louillier.

— CHAPELLE —

A SYLVANDRE

Pourquoi me reprocher, Sylvandre,
Que je vous promets tout pour ne vous rien servir ?
Hélas ! c'est moins à moi qu'à vous qu'il faut s'en prendre.
Pour remplir vos désirs j'attends un moment tendre,
Que ne le faites-vous venir ?

— MADAME DÉSHOULIÈRES —

SUR SYLVIE

— Sachez respecter mon honneur,
Ou bien tremblez pour votre vie !
Disait la farouche Sylvie,
Un jour, à certain suborneur
Qui, craignant devant cette belle
D'avoir quelque amoureux transport,
S'enfuyait... Fi ! s'écria-t-elle,
Fi du poltron qui craint la mort !

SUR LE TEMPS PASSÉ

Au temps heureux où régnait l'innocence,
On goûtait en aimant mille et mille douceurs ;
Et les amants ne faisaient de dépense
Qu'en soins et qu'en tendres ardeurs.
Mais aujourd'hui, sans l'opulence,
Il faut renoncer aux plaisirs :
Un amant qui ne peut dépenser qu'en soupirs
N'est plus payé qu'en espérance.

— De Méré —

SUR THÉLÉSIA

Thélésia, cette femme de bien,
Qui de laideur fut richement dotée,
Dit qu'en amour je ne respecte rien.
Elle a grand tort ; je l'ai tant respectée !

— Lebrun —

SUR TIRCIS

Tircis pressait Iris, qui résista ;
Cet amant neuf saisit une écritoire,
Et fit des vers où sa muse chanta
De ce refus la glorieuse histoire,
Et la vertu d'Iris égale à ses appas.
« Ces vers, dit la belle tout bas,
Ne m'en feront jamais accroire ;
Car, si Tircis eût fait encore un pas,
Il eût pu chanter sa victoire. »

— SEDAINE —

A URANIE

O dieux ! Uranie, est-ce vous ?
Maigre, défaite, inanimée ;
Le ciel, qui vous a tant aimée,
A-t-il sitôt changé ses grâces en courroux ?
Vous étiez, autrefois, des belles, des mieux faites ;
Ah ! que n'en êtes-vous toujours !
Ou, pour le repos de mes jours,
Que n'avez-vous été toujours ce que vous êtes !

— BRÉBEUF —

VENGEANCE FÉMININE

« Vous répondrez, ô corrupteurs de fille,
Disait en chaire un docteur véhément,

Vous répondrez de chaque peccadille
Qu'elles feront avant le sacrement ;
Punis serez au jour du jugement
D'avoir femelle au péché façonnée. »
La jeune Alix, qu'un amant peu constant,
Depuis huit jours, avait abandonnée,
S'écria : «Bon, j'en ferai tant et tant,
Que du fripon l'âme sera damnée. »

— Grécourt —

VESTALE ET COQUETTE

C'est trop peu que d'une amourette
Pour satisfaire à tous mes vœux :
A la vestale, à la coquette,
Tour à tour je fais les doux yeux ;
Et c'est le sort le plus heureux
Où l'homme, à mon gré, puisse atteindre.
La vestale allume les feux,
Et l'autre sert à les éteindre.

— Piron —

SUR ZOÉ

Je ne sais à quoi Zoé songe
D'avoir un chien près d'elle en prenant son repos ;
Elle doit, n'ayant que les os,
Appréhender qu'il ne la ronge.

PROPOS DE BUVEURS

A BOILEAU

Qu'avec plaisir de ton haut style
Je te vois descendre au quatrain ;
Et que je t'épargnai de bile,
Et d'injures au genre humain,
Quand, renversant ta cruche à l'huile,
Je te mis le verre à la main !

— CHAPELLE —

SUR BOIVIN

Quand l'ivrogne Boivin fut vieux,
Il avait l'œil humide et bordé d'écarlate.
Un médecin lui dit, de la part d'Hippocrate :
« Ou renoncez à boire, ou vous perdrez les yeux. »
Lors Boivin, fermant le paupière :
« Adieu, dit-il, adieu, lumière !

Jusqu'ici Boivin a trop vu,
Il n'a pas encore assez bu.
Aveugle, je ferai connaître
Que j'obéis à la raison :
Il faut condamner la fenêtre
Afin de sauver la maison. »

BOUTONS

Il mange tout, le gros glouton,
Il boit tout ce qu'il a de rente ;
Son pourpoint n'a plus qu'un bouton,
Et son nez en a plus de trente.

— GOMBAUD —

SUR CATON

La vertu du vieux Caton,
Chez les Romains tant prônée,
Était souvent, dit-on,
De falerne enluminée.

— J.-B Rousseau —

CHANSON

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,

Qu'ils sont doux
Vos jolis glougloux !
Mon sort ferait bien des jaloux
Si vous étiez toujours remplie.
Ah ! bouteille, ma mie,
Pourquoi vous videz-vous ?

— MOLIÈRE —

AUTRE

En vain je bois pour cacher mes alarmes,
Et pour chasser l'amour qui m'a surpris ;
Ce sont des armes
Pour mon Iris :
Le vin me fait oublier ses mépris,
Et m'entretient seulement de ses charmes.

AUTRE

Vive le vin ! vive l'amour !
Amant et buveur tour à tour,
Je nargue la mélancolie.
Jamais les peines de la vie
Ne me coûteront de soupirs :
Avec l'amour je les change en plaisirs ;
Avec le vin je les oublie.

— SEDAINE. —

A UN ERMITE

Pauvre ermite ! je veux t'en croire :
C'est un grand bien
De n'avoir rien, de ne désirer rien ;
Mais désirer du vin, d'en avoir et d'en boire,
C'est, ce me semble, un plus grand bien.

— DUFRESNY —

LA FIÈVRE ET LA SOIF

Certain ivrogne, après maint long repas,
Tomba malade. Un docteur galénique
Fut appelé. « Je trouve ici deux cas :
Fièvre adurante et soif plus que cynique.
Or, Hippocras tient pour méthode unique
Qu'il faut guérir la soif premièrement. »
Lors le fiévreux lui dit : « Maître Clément,
Ce premier point n'est le plus nécessaire ;
Guérissez-moi ma fièvre seulement,
Et pour ma soif, ce sera mon affaire. »

— J.-B. ROUSSEAU —

SUR GALLET

« Est-ce tout, n'oubliez-vous rien ? »
Disait le père Cyprien
A Gallet qu'il allait absoudre.
« Songez qu'un seul péché mortel

Peut sur vous attirer la foudre
Et le courroux de l'Éternel ! »
Gallet fouille dans sa mémoire.
Pour rendre sa confession
Plus entière et plus méritoire,
Il dit avec contrition :
« Je m'accuse, et la faute est grande,
D'avoir bu, ne sais en quel lieu,
Du mauvais vin, dont je demande
Sincèrement pardon à Dieu. »

— MONCRIF —

SUR GRÉGOIRE

Sur le midi, sortant de la taverne,
Certain ivrogne allait je ne sais où ;
Mon homme tombe, et soudain on le berne,
Bien qu'il jouât à se casser le cou.
Quelqu'un pourtant lui dit : « Monsieur Grégoire,
Puisque le vin vous fait ainsi broncher
A chaque pas, vous avez tort de boire...
— Non, mon ami ; mais j'ai tort de marcher. »

SUR GROSMANCHE

Un bon curé, nommé Grosmanche,
Et les fêtes et le dimanche,
Récitait sa messe au château.
Soit à dessein ou d'aventure,

Un jour, à ce que l'on assure,
On lui donna du vin nouveau,
Aigre et suret, plate rinçure!
Huit jours après : « Monsieur Matthieu,
Dit-il au sommelier du lieu,
Voyons le vin de la burette;
Car vous m'avez fait manger Dieu,
L'autre jour, à la vinaigrette. »

SUR GUI

Un bon curé, soigneux de son troupeau,
Disait à Gui, malade de trop boire :
« Fuyez le vin, ou gare le tombeau!
— Moi, fuir le vin? répond Gui. Vraiment voire!
Si de ma mort il est cause, tant pis!
Mais de ma mort fût-il cause, je l'aime :
Vous nous avez cent fois prêché vous-même
Que nous devions aimer nos ennemis. »

SUR L'IVRESSE

Hélas! que faist ung povre yvrongne?
Il se couche et n'occit personne;
Ou bien il dict propos joyeulx.
Il ne songe point en uzure,
Et ne faist à personne injure ..
Buveur d'eau peut-il faire mieulx?

— Olivier Basselin —

SUR UN IVROGNE ENTERRÉ

Ne pleure dessus ce tombeau,
Passant, car le corps qu'il enserre
Fut ennemy mortel de l'eau
Tant qu'il vesquit dessus la terre :
Ce serait troubler son sommeil
Et augmenter son purgatoire,
Que de lui donner au cercueil,
Au lieu de vin, de l'eau pour boire.

— GUY DE TOURS —

L'IVROGNE ET LA BORNE

Un maître ivrogne, dans la rue,
Contre une borne se heurta ;
Dans l'instant sa colère émue
A la vengeance le porta.
Le voilà d'estoc et de taille
A ferrailler contre le mur :
« Il porte une cotte de maille,
Disoit-il, je crois qu'il est dur. »
En s'escrimant tout de plus belle,
Et pan, et pan, il avançoit,
Lorsqu'il sortit une étincelle
De la pierre qu'il agaçoit ;
Sa valeur en fut constipée :
« Oh ! oh ! ceci passe le jeu ;

Rengainons vite notre épée,
Le vilain porte une arme à feu. »

— La Faye —

L'IVROGNE MALADE

Tomba malade un ivrogne pommé,
Et ce martyr de la liqueur bachique
Par ses excès se voyoit consumé,
Lorsque à son lit arrive un empyrique.
« Faut commencer à renoncer au vin,
Dit le docteur, et sabler ma ptisane ;
La voyez-vous ? — On me l'ordonne en vain :
J'aimerois mieux mourir, ou Dieu me damne...
— Eh bien, mourez ! — Mais du vin par moitié
Avec de l'eau me seroit-il contraire ?...
— Mortel, mon cher; ah ! de bonne amitié,
Avalez-moi ce julep salutaire...
— Le cruel homme, et sa ptisane aussi !
Que je la sente. Ah ! fi ! c'est de l'absynthe.
Pour adoucir ma peine et mon souci,
Que je la voye au moins dans une pinte ! »

— La Faye —

A UN JALOUX

Écoute, amant triste et jaloux,
Ce que je te conseille.
Ne chéris pas plus les yeux doux
Que j'aime ma bouteille.

Ainsi que je la traite, apprends
A traiter ta bergère :
Je la quitte dès que je sens
Qu'elle devient légère.

MAITRE ET VALET

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire :
L'un est grand fol, l'autre petit follet ;
L'un veut railler, l'autre gaudir et rire ;
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire.
Mais un débat, au soir, entre eux s'émeut,
Car maître abbé toute la nuit ne veut
Être sans vin, que sans secours ne meure,
Et son valet jamais dormir ne peut
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

— CLÉMENT MAROT —

MAXIME

Le mal temps passe, et retourne bon,
Pendant qu'on trinque autour de gros jambon.

— RABELAIS —

AUTRE

Furieux est, de bon sens ne jouit,
Quiconque boit, et ne s'en réjouit.

— RABELAIS —

SUR MÉCACIDE

Passant, ci-gît la vieille Mécacide,
Au rouge nez, au teint toujours livide,
Et qui buvait du soir jusqu'au matin.
Sans aucune douleur elle quitta sa fille,
Son fils, son gendre et toute sa famille :
Son seul regret fut de quitter le vin.

— Des Forges-Maillard —

SUR MONTMAUR

On disait à Montmaur, le voyant hydropique,
Qu'il était aussi gros qu'un muid :
A quoi ce bon buveur réplique :
« Que ne suis-je plein comme lui ! »

PRIÈRE

Verse-moi donc du vin nouveau
Pour m'arracher hors du cerveau
Le soin par qui le cœur me tombe ;
Verse donc pour me l'arracher :
Il vaut mieux, ivre, se coucher
Dans le lit que, mort, dans la tombe.

— Ronsard —

RUBIS

Est-il rien d'égal aux bouteilles ?
Est-il rien de si beau que nos trognes vermeilles ?
Toujours, comme au printemps, on nous voit boutonnés.
Que peut la pauvreté nous faire entre les brindes ?
Ces rubis que Bacchus allait chercher aux Indes
Nous viennent jusque sur le nez.

— De Cailly —

DOUCEURS DU MÉNAGE

AVANT ET APRÈS

A quoi sert l'examen avant le mariage ?
A rien. Ce n'est qu'après qu'on se connaît à fond.
Las de se composer avec un soin extrême,
Le naturel caché prend alors le dessus ;
Le masque tombe de lui-même,
Et, malheureusement, on ne le reprend plus.

— La Chaussée —

LE BONNET

— De ce bonnet façonné de ma main,
Je te fais don, me dit un jour ma belle ;
Sache qu'il n'est roi ni prince romain
Qui n'enviât faveur si solennelle.

— Malheur ! plutôt, dis-je, à toute cervelle
Que vous coiffez ; le grand diable s'y met.
— Va, va, j'en coiffe assez d'autres, dit-elle,
Sans leur donner ni toque ni bonnet.

— J.-B. Rousseau —

CONFIDENCE INCOMPLÈTE

« Pourquoi vous tourmenter d'une vaine poursuite ?
Vous avez beau, d'un œil jaloux,
Observer toute ma conduite,
Disait Climène à son époux.
Dès que je voudrai l'entreprendre,
J'ai huit moyens de vous duper ;
En avertir, ce n'est pas vous tromper.
— Je serais, dit l'époux, charmé de les apprendre.
— Volontiers, dit Climène ; écoutez. » En effet,
Le mari, sur ses doigts, en compte jusqu'à sept.
« Il en manque un, dit-il. — Ceux-là doivent suffire,
Reprit-elle ; à vous seul je les ai découverts.
Pour l'autre, ajouta-t-elle avec un fin sourire,
Dispensez-moi de vous le dire,
Car c'est celui dont je me sers. »

CONSULTATION EMBARRASSANTE

Sur leurs santés un bourgeois et sa femme
Interrogeaient l'opérateur Barri,

Lequel leur dit : « Pour vous guérir, madame,
Baume plus sûr n'est que votre mari. »
Puis, se tournant vers l'époux amaigri :
« Pour vous, dit-il, femme vous est mortelle.
— Las ! dit alors l'époux à sa femelle,
Puisque autrement ne pouvons nous guérir,
Que ferons-nous ? — Je n'en sais rien, dit-elle,
Mais, par saint Jean, je ne veux pas mourir ! »

— J.-B. Rousseau —

SUR LA COQUETTERIE

Sonnet

— Lorsque Adam vit cette jeune beauté,
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle, de son côté
(Dont bien nous prend), ne lui fut pas cruelle.

Mes chers amis, alors, en vérité,
Je crois qu'il fut une femme fidèle...
— Hélas ! comment ne l'aurait-elle été ?
Elle n'avait qu'un seul homme avec elle.

— Or, en cela nous nous trompons tous deux ;
Car, bien qu'Adam fût jeune et vigoureux,
Bien fait de corps et d'esprit agréable,

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du diable,
Que d'être femme et ne pas coquetter.

— Sarrazin —

DÉGUISEMENT

La jeune Églé, des galants bien venue,
Voulait, un soir de carnaval,
Incognito courir le bal.
« Pour ne pas être reconnue,
Lui dit son cher époux, il est un sûr moyen :
Déguisez-vous en personne de bien. »

— Boufflers —

DÉMON MUET

Un jour, dans la sainte Écriture
Certain dévot lisait
Qu'un homme fut, par tragique aventure,
Possédé d'un démon muet.
Lors le dévot, dans l'ardeur de son âme,
S'écria de bon cœur :
« Ah ! si pareil démon s'emparait de ma femme,
Ne l'en délivrez pas, Seigneur ! »

LE DIABLE ET LA FEMME

Pour triompher de l'humaine nature,
Le vieux serpent, cauteleux et madré,
Tenta la femme, et la femme, parjure,
Fit parjurer l'homme inconsidéré ;
Mais que nous a Moïse figuré
Par ce récit ? Le sens en est palpable :

De tout temps l'homme à la femme est livré,
Et de tout temps la femme l'est au diable.

— J.-B. Rousseau —

ENNUIS DU MÉNAGE

Chez les amis, tout s'excuse, tout passe ;
Chez les amants, tout plaît, tout est parfait ;
Chez les époux, tout ennuie et tout lasse.
Le devoir nuit ; chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage ? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

— La Fontaine —

SUR LES ÉPITHALAMES

Lorsque l'hymen est fait, c'est en vain qu'on réclame
Le dieu d'amour et les neuf doctes Sœurs ;
C'est le sort des amants et celui des auteurs
D'échouer à l'épithalame.

— Madame de Murat —

LES DEUX FACES

Ne vous y trompez pas, toute chose a deux faces,
Moitié défauts et moitié grâces.
Que cet objet est beau ! vous en êtes tenté :
Qu'il sera laid s'il devient vôtre !

Ce qu'on souhaite est vu du bon côté,
Ce qu'on possède est vu de l'autre.

— La Fontaine —

SUR UNE FURIE

J'ai depuis peu vu ta femme nouvelle,
Qui m'a paru si modeste en son air,
Si bien en point, si discrète et si belle,
L'esprit si doux, le ton de voix si clair,
Que, si le ciel m'en donnait trois de même,
J'en rendrais deux au grand diable d'enfer
Pour l'engager à prendre la troisième.

— J.-B. Rousseau —

SUR L'HYMEN

L'hymen est un dieu délicat
Dont l'injustice est manifeste.
Il prétend le premier mettre la main au plat ;
Et, quand il est soûl, cet ingrat
Ne veut pas seulement qu'on tâte de son reste.

— Étienne Pavillon —

IRIS

En pleurant l'époux qu'elle perd,
Iris vous fait pitié ; quelle erreur est la vôtre !
C'est comme un bâton de bois vert,
Qui brûle par un bout quand il pleure par l'autre.

MARI ET FEMME

Quand un mari, quand une femme
Vivent de telle sorte entre eux,
Que ce n'est qu'un cœur et qu'une âme,
Il n'est point d'état plus heureux.
Mais, si l'on s'en rapporte à ceux
Qui sont sous la loi conjugale,
C'est la pierre philosophale
Que n'être qu'un quand on est deux.

SUR LE MARIAGE

Parmi les sacrements dont l'élégant Poussin
Sur la toile exprima le divin caractère,
Au mariage seul ni son docte dessin,
Ni son art n'ont forcé la critique à se taire.
Tiens-toi, lecteur, pour avisé,
Considérant cette aventure,
Qu'un mariage est mal aisé
A faire bon, même en peinture.

— PANARD —

AUTRE

Homme qui femme prend se met en un état
Que de tous, à bon droit, on doit nommer le pire.
Fol était le second qui fit un tel contrat;
A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire.

— LA FONTAINE —

AUTRE

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose ;
Mais, toutefois, ne pressons rien;
Prendre femme est étrange chose,
Il faut y penser mûrement :
Gens sages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y penser toute sa vie.

— MAUCROIX —

LA MEUNIÈRE

Un meunier moribond, voyant sa femme en pleurs,
Lui dit : « Ma femme, je me meurs ;
Comme en notre métier un homme est nécessaire,
Jacques, notre garçon, ferait bien ton affaire ;
C'est un fort bon enfant, sage, et que tu connais ;
Épouse-le, crois-moi, tu ne saurais mieux faire.
— Hélas ! dit-elle, j'y songeais. »

UNE MOITIÉ

Quand Jean, si rempli d'amitié,
Nomme sa femme sa moitié,
Je trouve qu'il a bonne grâce :
Car si, dès qu'il est endormi,

Un autre succède en sa place,
Elle n'est à lui qu'à demi

— CLAUDE DE MALLEVILLE —

LES DEUX MOITIÉS

L'homme créé par le fils de Japet
N'eut qu'un seul corps, mâle ensemble et femelle ;
Mais Jupiter de ce tout si parfait
Fit deux moitiés, et rompit le modèle.
Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle
Chacun de nous brûle d'être rejoint.
Le cœur nous dit : « Ah ! la voilà ! c'est elle ! »
Mais à l'épreuve, hélas ! ce ne l'est point !

— J.-B. ROUSSEAU —

ORPHÉE

Quand pour revoir son épouse Eurydice,
Le bon Orphée alla jusqu'aux enfers,
L'étonnement d'un si rare caprice
En fit cesser tous les tourments divers.
On admira bien plus que ses concerts
D'un tel amour la bizarre saillie ;
Et Pluton même, embarrassé du choix,
La lui rendit pour prix de sa folie,
Puis la retint en faveur de sa voix.

— J.-B. ROUSSEAU —

AUTRE

Lorsque le chantre de la Thrace
Dans les sombres lieux descendit,
On punit d'abord son audace
Par sa femme qu'on lui rendit.
Mais bientôt, par une justice
Qui fit honneur au dieu des morts,
Ce dieu lui reprit Eurydice
Pour prix de ses divins accords.

— PANARD —

TERREUR D'UN IVROGNE

Par la vapeur du vin nouveau
Boistout s'était, un jour, embrouillé le cerveau ;
En rentrant au logis, sa vue était si trouble,
Que sa femme lui parut double.
« Grands dieux ! s'écria-t-il, par quel forfait affreux
Ai-je pu mériter un sort si déplorable ?
Je n'avais qu'une femme, et j'étais malheureux !
Lancez sur moi la foudre redoutable
Plutôt que de m'en donner deux ! »

— PANARD —

DEUXIÈME PARTIE

DEPUIS 1789 — REVOLUTION

CONTRE ABOLIN (1)

— Je voudrais un bon médecin.
— Il en est un sur la *Montagne*.
— Son nom? — Son nom est Abolin;
Il purgea l'autre jour une dame d'Espagne.
— La guérit-il? — Ah! mon ami, si bien,
Qu'un seul moment après, elle n'avait plus rien.

— *Rapsodies du jour* —

(1) Nous répétons ici que notre but est de donner un spécimen de l'esprit français à toutes les époques, et que nous prenons cet esprit dans tous les camps, lorsque nous l'y trouvons. Ce recueil est un recueil purement littéraire. L'éclectisme le plus complet a dû forcément présider à sa rédaction. A mesure que nous approchons des temps modernes, nous avons été plus réservés,

Nous avons dû, notamment après 1830, sacrifier beaucoup aux convenances.

Il est à remarquer que l'épigramme remonte plutôt qu'elle ne descend : à mesure que nous nous rapprochons de notre époque, elle s'attaque aux illustres, de préférence. Le plus souvent, c'est un brevet de célébrité, rien de plus.

CONTRE LES *Actes des Apôtres*

Des fameux *actes* un auteur
Dans un jardin public faisait grande rumeur ;
« Quel courroux, dit-on, est le vôtre ?
— On vient de m'insulter, et je vole au combat. »
Il y courut, jurant comme un forçat ;
Il s'y battit comme un *apôtre*.

— *Disciple des Apôtres* —

CONTRE AMAR, VADIER ET VOULAND

Amar, Vadier, Vouland, qu'allez-vous devenir ?
Des fripons et des sots la puissance est finie ;
Plus on ne veut de tyrannie ;
Plus de sang à verser, d'argent à retenir ;
D'intrigants à placer, d'innocents à punir ;
Le crime est démasqué, couvert d'ignominie :
Amar, Vadier, Vouland, qu'allez-vous devenir ?

— A. Martainville —

CONTRE LE RÉDACTEUR DE L'*Arlequin*

— Hier, Poultier eut une attaque vive ;
Chacun le crut empoisonné :
— Comment ? qu'est-il donc arrivé ?
— Rien ; il avait avalé sa salive.

— *Rapsodies du jour* —

CONTRE ARMONVILLE

De Marat disciple parfait,
Et plein de sa morale atroce,
Armonville de son bonnet
A coiffé son maître féroce.
Ce bonnet passe avec éclat,
Par un choix où l'esprit petille,
D'un buveur de sang à Marat...
Il ne sort pas de la famille.

— A. MARTAINVILLE —

SUR L'ASSEMBLÉE NATIONALE

— En placé dé chébaux jé bois des soubérains
Qui gambadent dans ce *manége*
Où jé bénais au sortir du collége.
— Point du tout, ce sont des Frontins
Qui prennent l'habit de leur maître,
Et vous verrez tous ces marauds
Partager le sort des chevaux
Qu'ils ont envoyés paître.

— *Actes des Apôtres* —

AUTRE

Un Français, amateur du beau,
Disait hier à Mirabeau :

« Tous vos décrets sont incroyables,
Vos orateurs inconcevables
Et vos assignats impayables. »

— *Actes des Apôtres* —

AUTRE

Parlant des députés, deux gars pris de débauche
Se disputaient et faisaient leurs efforts
A deviner pourquoi les *noirs* sont les moins forts :
« C'est, dit l'un, parce que le cœur se trouve à *gauche.* »

— *Disciple des Apôtres* —

AUTRE

« Ils en ont bien encor pour une année,
Disait un charpentier sortant de l'Assemblée ;
Aussi pourquoi les mettre à tant par jour ?
Il ont au roi fait faire une sottise.
L'ouvrage eût été bien plus court,
En le mettant à l'entreprise. »

— *Actes des Apôtres* —

AUTRE

Ces messieurs qu'un beau zèle enflamme,
En vérité, sont bien heureux ;
Car on dit que beaucoup d'entre eux
Peuvent mourir sans rendre l'âme.

— *Actes des Apôtres* —

AUTRE

— Monsieur le député, dites-nous donc pourquoi
On ne vous a vu de l'année?
— Hélas! messieurs, excusez-moi,
Excusez un vieillard dont la force est usée;
Je demeure *à la Bonne foi* (1),
Et c'est bien loin de l'Assemblée.
— *Actes des Apôtres* —

AUTRE

Sur les pères de la patrie,
Ces illustres appuis de notre liberté,
On fait pleuvoir de tout côté
Les traits mordants de la plaisanterie;
Maint satirique auteur, par de malins écrits,
Ou les dénonce à la sagesse,
Ou les voue au public mépris.
Mon Dieu! sur ce sujet, messieurs les beaux esprits,
De faire de bons mots si le besoin vous presse
N'en faites qu'un, mais emportez la pièce.
— *Actes des Apôtres* —

CONTRE AUDOUIN ET BOURDON

A ses discours, quoique fort ennuyeux,
Audouin soutient qu'on ne fait point un somme;

(1) Hôtel garni du Marais.

Bourdon soutient qu'il est très-honnête homme.
Point ne saurais, dans ce cas hasardeux,
Dire lequel ment le plus ; mais, en somme,
Je sais fort bien qu'ils ont menti tous deux.

— A. Martainville —

SUR UN AUTO-DA-FÉ

Sages inquisiteurs, avez en vérité,
En brûlant le démon, fait une œuvre très-grande
Pour le bien de l'humanité.
Ah ! qu'au plus tôt Dieu vous le rende !

LE BAISER DE PAIX

Embrassons-nous, chers Jacobins !
Longtemps je vous crus des mutins
Et de faux patriotes ;
Je veux vous aimer désormais :
Donnons-nous le baiser de paix ;
J'ôterai mes culottes.

— A. Martainville —

CONTRE BEAUMARCHAIS

Qui avait fait jouer Figaro au profit des nourrices

De Beaumarchais admirez la souplesse !
En bien, en mal, son triomphe est complet :

A l'enfance il donne du lait,
Et du poison à la jeunesse.

SUR LE BON VIEUX TEMPS

Un écolier de quatorze ans
Écoutait deux octogénaires
Douairières
Qui maudissaient les temps présents.
« Rassurez-vous, bonnes mamans,
Interrompit le jeune hère,
Dans deux cents ans, ce siècle de misère
S'appellera *le bon vieux temps!* »

BOUTADE D'UN GASCON

— Sandis, jé né puis plus entendre
Vanter cet Ysabey; lé beau venez-y voir!
Savez-vous son secret? Jé m'en vais vous l'apprendre :
On démande un portrait : il vous donne un miroir.
— *Rapsodies du jour* —

CONTRE CAMBON

Par miracle, on peut voir Barère
Oublier sa duplicité;
Amar montrer du caractère,
Et Billaud, de l'humanité;

On verra, peut-être, un jour, Romme
Voter contre les scélérats ;
Mais que Cambon soit honnête homme,
Çà n'se peut pas !

— A. Martainville —

CONTRE CAMBON ET CARRIER

Lequel sera dans notre histoire
Le plus exécré ? Car enfin,
Si Carrier nous a fait trop boire,
Cambon nous fait mourir de faim.

— A. Martainville —

CONTRE CAMUS

Camus, nourri par le clergé,
Contre lui se montre enragé,
Et pour le dépouiller seconde les impies.
Il est pire que les harpies,
Lorsque aux rivages Libyens,
On les vit gaspiller le repas des Troyens...
Ils ne les avaient pas nourries.

— *Actes des Apôtres* —

SUR LA CHARITÉ

« Aimons-nous, disaient les apôtres ;
Il n'est rien sans la charité ! »

En quels temps vit-on comme aux nôtres
Ce précepte plus respecté ?
Aujourd'hui, notre humanité
S'étend jusqu'aux femmes des autres.

— *Rapsodies du jour* —

CONTRE JOSEPH CHÉNIER

Comparer à Caïn le sublime Chénier,
C'est fixer peu la ressemblance.
Caïn, il est vrai, le premier,
Versa le sang de l'innocence ;
Mais, en vous accordant ce point,
L'histoire (que, d'ailleurs, on sait si peu discrète),
L'histoire, mon cher, ne dit point
Que Caïn fut mauvais poëte.

— *Rapsodies du jour* —

AUTRE

Joseph Chénier, terrible en sa vengeance,
Tous les matins apprend à ferrailler ;
Il veut tuer tous ceux qu'il fit bâiller :
Le malheureux va dépeupler la France.

— Un bailleur —

AUX CHEVAUX DE MARLY

Brillants jumeaux, que l'aîné des Coustous
Fit élancer des rochers de Carrare ;

Fougueux coursiers, de grâce arrêtez-vous ;
Paris le veut, Paris n'est plus barbare.

Vos mouvements, que l'instinct a guidés,
Frappent l'artiste et font penser le sage ;
Toujours ruant, quoique toujours bridés,
Des nations vous lui montrez l'image.

Si la colère étincelle en vos yeux,
Ah ! c'est de voir, au sein de nos misères,
Que, chaque jour, dans des chars orgueilleux,
Tant de faquins sont traînés par vos frères.

— *Rapsodies du jour* —

SUR COLLIN D'HARLEVILLE

J'aime à voir Collin d'Harleville,
De Regnard émule charmant,
Attraper dans son vers facile
L'esprit, la grâce et l'enjouement ;
Mais chez les nymphes d'Aonie,
Collin d'Harleville, au hasard,
Voulant attraper le génie,
Me semble un peu colin-maillard.

— ÉCOUCHARD-LEBRUN. —

SUR LA COMÉDIE *Être et Paraître*

DE COLLIN D'HARLEVILLE

Chacun a couru pour connaître
Cet ouvrage prôné longtemps.

Las ! on le vit en peu d'instants
Être, paraître et disparaître.

SUR LES COMÉDIENS FRANÇAIS

Les comédiens français très-prudemment calculent.
En citoyens ardents, ces messieurs s'intitulent :
Théâtre de la Nation
Titre qui promet seul à leur ambition
Une recette toujours riche ;
Et *comédiens du roi* reste encor sur l'affiche,
Pour garantir la pension.
— *Actes des Apôtres* —

COMMANDEMENTS DE LA PATRIE

Avec ardeur tu défendras
La liberté dès à présent.
Le mot *noble* tu rayeras
De tes cahiers dorénavant.
Du clergé tu supprimeras
La moitié nécessairement.
De tout moine tu purgeras
La France irrévocablement,
Et de leurs mains tu reprendras
Les biens volés anciennement.
Aux gens de loi tu rogneras
Les ongles radicalement.

Aux financiers tu donneras
Congé définitivement.
De tes impôts tu connaîtras
La cause et l'emploi clairement,
Et jamais tu ne donneras
Pour engraisser un fainéant.
De bonnes lois tu formeras,
Mais simples, sans déguisement.
Ton estime tu garderas
Pour les vertus et non l'argent.
Aux dignités tu placeras
Des gens de bien soigneusement,
Et sans grâce tu puniras
Tout pervers indistinctement.
Ainsi faisant tu détruiras
Tous les abus absolument,
Et d'esclave tu deviendras
Heureux et libre assurément.

— *L'Ami du peuple,* par Marat —

SUR UN DÉPUTÉ GASCON

« Que des humains la faiblesse est étrange !
Dit l'autre jour un député gascon.
Depuis neuf ans, émule de Solon,
Avec pitié, je vois comme tout change :
Chaque parti devient minorité.
Mais, narguant seul la publique inconstance,

Depuis neuf ans, grâce à ma conscience,
Je suis toujours dans la majorité. »

— M. J. Chénier —

SUR LE DROIT DE PÊCHE

Dans la mer et dans les canaux,
Dans les fleuves et les ruisseaux,
Au filet ainsi qu'à la ligne,
Tout Français est déclaré digne
D'user du droit de citoyen actif...
Ainsi le veut le corps législatif,
Dont le zèle si pur à chaque instant redouble ;
Il ne s'est réservé que la pêche en eau trouble.

— *Actes des Apôtres* —

CONTRE DUVAL D'ESPRÉMÉNIL

Contre Maury, Duval l'énergumène
Depuis longtemps roulait de noirs projets ;
Il vient enfin d'éclater, et sa haine
A raffiné, comme on ne vit jamais.
« Mais quelle est donc la vengeance nouvelle
Qu'il a tirée? A-t-il sifflé Maury?
— Non. — Bâtonné? — Point. — Tué? — Bagatelle.
— Qu'a-t-il donc fait ? — Il l'a traité d'ami ! »

— *Légende dorée* —

SUR L'ÉGALITÉ

« Je suis l'égal du grand Montmorency
Et de tous les nobles de France,
Disait dans sa boutique un cordonnier. — Ainsi,
En suivant votre conséquence,
Lui répondit son confrère Laurence,
Le savetier du coin est votre égal? — Ah! fi! »

AUTRE

De par les avocats composant l'Assemblée,
Nous sommes tous égaux!
Titres, talents, tout est de la même volée,
Et messieurs les greffiers, procureurs, sénéchaux
Pourront être d'emblée
Juges ou colonels, commis ou maréchaux.
Telle est des sénateurs la volonté suprême!
Les Romains en usaient ainsi.
D'après cet argument, il est possible aussi
De voir le Lameth même
En César transformé, Chapelier en Caton
Mons Grégoire en Numa, d'Aiguillon en Sibylle,
Le Liancourt en Paul Émile,
Et Robespierre en Cicéron,
Tous écouter d'Autun, leur prêchant l'Évangile.

— *Actes des Apôtres* —

SUR LA GARDE NATIONALE

De la garde parisienne,
Hier, un volontaire avec peine marchait,
Et contre lui son capitaine
Jurait et tempêtait.
Le soldat répondit à l'homme aux épaulettes :
« Vous avez tort de vous fâcher,
Mon capitaine ; avec les souliers que vous faites,
Je ne saurais marcher. »

RÉPONSE

Messieurs les royaux officiers,
Qui portez des croix et des plaques,
Vous nous prenez pour des patraques ;
Mais sachez, illustres guerriers,
Que, si nous faisons des souliers,
Nous fournissons aussi des claques.

CONTRE LA GAUCHE DE L'ASSEMBLÉE

— Du peuple nous sommes les pères !
S'écriaient l'autre jour Mirabeau, d'Aiguillon,
Duport, Lameth, Laborde, Pétion,
Target, Barnave, Robespierre.
— Ne vous en vantez pas, messieurs, en vérité,
Car votre enfant est bien mal élevé.

— *Actes des Apôtres* —

SUR LES IMPOTS

Que c'est du ciel un beau présent,
Que cette Liberté dont tout Français est ivre ;
Mais, quand j'aurai, pour en jouir gaiement,
Acquitté tout mon contingent,
Me restera-t-il de quoi vivre ?

— *Actes des Apôtres* —

SUR L'INSTITUT

Notre Institut indépendant,
Né sous une Minerve amie,
N'est point un corps triste et pédant,
Et ne sais par quel accident
Chacun y bâille cependant,
Comme à la feue Académie.

— LEBRUN —

CONTRE DES JOUEUSES

— On dirait qu'on dispute ici ?
— Non, nous sommes au jeu. — Pourquoi crier ainsi ?
Je vous croyais fort en colère.
Vous jouez gros, sans contredit ?
— Du tout, l'honneur. — Ah ! mesdames, c'est faire,
Pour peu de chose, bien du bruit.

— *Rapsodies du jour* —

CONTRE LAMETH

Lameth guidant nos étendards,
Brillant quoique un peu blême,
En vérité, ressemble à Mars ;
Mais c'est Mars en carême.

CONTRE LES DEUX LAMETH

— Pourquoi frères Lameth parlent-ils mal tous deux ?
— C'est qu'ils veulent prouver que leurs discours sont d'eux.

— *Actes des Apôtres* —

SUR LA LIBERTÉ

— Toi, jadis, de la Liberté
L'apôtre le plus intrépide,
D'où vient le silence affecté
Que garde ta bouche timide ?
Quand nous avons, par nos efforts,
Rompu nos fers, brisé nos chaînes,
Se taire est le plus grand des torts,
Disait un patriote à son ami de Vaynes.
— Ah ! répondit le sage et vieux commis,
De cette maîtresse adorée
Les faveurs, les appas, à mes yeux, sont flétris ;
Des séducteurs l'ont défloree,
Des fripons l'ont déshonorée,
Et ses amants en ont dégoûté ses amis.

— *Actes des Apôtres* —

AUTRE

— Mon cher ami... *vive la liberté!*
— Ah! d'en jouir, monsieur, je n'ai pas le courage...
— Comment! que dis-tu là?... *Vive la liberté!*
— Hélas! monsieur, je manque et de place et d'ouvrage...
— Oui, mais, mon cher ami, *vive la liberté!*
— En soldat déguisé, malgré moi volontaire,
J'ai sur mes pieds passé la nuit entière...
— Cela n'est rien : *vive la liberté!*
— Mourant de peur, de froid, chargé d'une giberne,
D'un sabre, d'un fusil, j'ai gardé la lanterne...
— Mais aussi, pense donc... *vive la liberté!*
— Dans un libelle affreux, monsieur, l'on me déchire.
— Oh! c'est égal... *Vive la liberté!*
— On m'a volé; partout j'ai couru pour le dire;
J'ai demandé justice, et l'on n'a fait qu'en rire...
— Mais aussi, quel bonheur... *Vive la liberté!*
— J'ai tout perdu; mais, grâce au sénat que j'honore,
Bien plus que l'an dernier, il faut payer encore...
— C'est vrai; mais malgré ça... *vive la liberté!*
— Mais, monsieur, je n'ai plus ni pain, ni sou, ni maille,
Et, sur ma foi, je crois qu'ils ne font rien qui vaille...
— Oui; mais, mon cher ami... *vive la liberté!*
— Allons, puisqu'il le faut : *vive la liberté!*

— *Actes des Apôtres* —

SUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

Autrefois la raillerie
Était permise à la cour.
Doit-on bannir en ce jour
Jusqu'à la plaisanterie?
Ah ! si ce peuple important,
Qui semble avoir peur de rire,
Méritait moins la satire,
Il ne la craindrait pas tant.

CONTRE MALOUET

— Puisqu'on ne peut se faire entendre,
Même lorsque l'on veut défendre
Le peuple de l'égarement...
— Ah ! comme il ment !
— Au milieu d'un pareil murmure,
Je ne parlerai plus, je jure.
— Puisse-t-il tenir son serment !

— *Légende dorée* —

AUTRE

L'intendant Malouet, naguère,
Las, à la fin, de déclamer,
Nous avait promis de se taire...
Qu'y gagnons-nous, s'il se fait imprimer?

— *Légende dorée* —

CONTRE MAURY

Méchants ! il est votre horreur. Incrédules,
Au saint bercail il vous ramènera ;
Uniformistes bleus, il vous réformera ;
Républicains, il vous met *à quia ;*
Il sera saint... C'est lui qui fait les bulles.

— *Légende dorée* —

AUTRE

L'abbé Maury, si candide et si pur,
Qui, pour Dieu seul employant sa faconde,
Fuit les trésors, vit en grand homme obscur,
Et quelquefois pieusement abonde
En saints romans qu'il débite à la ronde ;
Hier, prêchant, dit que, par charité,
Vincent rama huit mois sur les galères.
— Huit mois ! le terme est un peu limité ;
L'abbé Maury, par zèle pour ses frères,
Eût bien mieux fait : il y serait resté.

AUTRE

Le peuple est encore asservi
Aux vieux préjugés de la France,
Et l'on n'a pas pendu Maury
De peur d'avilir la potence.

— *Légende dorée* —

CONTRE THÉROIGNE DE MÉRICOURT

J'aimais Théroigne, et j'ai perdu son cœur ;
Pendant trois jours mon âme en fut émue ;
Mais à la fin, jugeant mieux mon malheur,
Je vis que ce n'était qu'une fille perdue.

— *Actes des Apôtres* —

CONTRE MERLIN (*de Douai*),

A PROPOS DE SA RENTRÉE AU MINISTÈRE

Français, d'un tel retour ne soyez pas surpris ;
Toujours à la justice on finit par se rendre :
S'il eût tardé de la reprendre,
Par elle il eût été repris.

— *Rapsodies du jour* —

AUTRE

On sifflait avec indécence,
Lorsque, dans l'opéra nouveau,
Au troisième acte du *Tombeau,*
On venait de Merlin invoquer la science.
Pour calmer cette effervescence,
Un acteur humblement s'avance :
« Messieurs, dit-il, vous êtes dans l'erreur.

Des deux Merlin vous prenez l'un pour l'autre ;
Gardez vos sifflets pour le vôtre,
Réservez tout l'honneur au nôtre ;
Le vôtre n'est pas l'enchanteur. »

— *Rapsodies du jour* —

CONTRE MIRABEAU

Un aristocrate inhumain,
Hier, au cabaret voisin,
Trouve Mirabeau, le vicomte.
« Comment va votre frère aîné ?
On dit qu'il souffre en vrai damné...
— Bon ! répond-il ; c'est un à-compte ! »

— *Actes des Apôtres* —

AUTRE

— Mirabeau contre nous vient encor d'aboyer,
Disaient avec douleur quelques fiers gentilshommes.
— Aussi, messieurs, pourquoi ne pas vouloir payer ?
C'est l'usage, au temps où nous sommes.
—Payer? que dites-vous? quoi! l'on pourrait...?—Hélas!
Messieurs, vous ne savez donc pas?
Son père l'a lâché pour déchirer sa mère ;
Sa mère l'a payé pour déchirer son père ;
Et ce n'est encor là que son moindre forfait :
Le Tiers l'a bien payé pour prendre sa défense ;
Jeannin l'a bien payé pour son plan de finance ;

L'Anglais l'a bien payé pour tout ce qu'il a fait ;
D'Orléans l'a payé pour l'horreur de la France.
Que voulez-vous donner, messieurs? Vous pouvez voir :
A tant par crime, on est sûr de l'avoir.

— *Actes des Apôtres* —

CONTRE LES MOINES

— Quoi ! Necker et Calonne exilés tous les deux !
Le premier a servi, l'autre a perdu la France.
Quelle injustice ! — Eh ! doucement, messieurs,
Il fallait égaler et recette et dépense.
En médecine, on croit avoir prouvé,
Comme en finance, en guerre, en politique,
Qu'aux maux désespérés il faut de l'émétique.
Français, à vos malheurs le remède est trouvé,
Sans même avoir recours à ce grand spécifique :
Quelques grains d'*antimoine*, et l'État est sauvé.

CONTRE DIANE DE P.....

Dans les flots argentés d'une eau limpide et pure,
Diane se baignait. Conduit par aventure,
Actéon la vit nue. Aux accents de sa voix,
D'homme devenu cerf, il s'enfuit dans les bois.
Diane P....., des Actéons de France,
Pour l'honneur de la cour, ne tira point vengeance ;
Un seul de la déesse éprouva le courroux,
Et devint cerf dix cors. — Qui donc? — C'est son époux.

— *Légende dorée* —

SUR UN PORTAIL D'ÉGLISE

Cette église est faite de sorte
Que, pour y loger le bon Dieu
Dans le plus bel endroit du lieu,
Il faudrait le mettre à la porte.

CONTRE POULTIER

Le grand Poultier, qu'aujourd'hui l'on renomme,
Pour qui l'intrigue est la vertu,
A servi tour à tour Momus, Mars, Vénus, Rome ;
Il a rampé, brillé, jeûné, puis combattu ;
Il prétendit à tout. Que n'a-t-il pas voulu ?
Il faillit même... être honnête homme.

SUR LE POUVOIR EXÉCUTIF

— Entre savants quelquefois on dispute
D'où vient ce mot *pouvoir exécutif*,
Que donne au roi le corps législatif ?...
— Eh ! le voici : trop faible pour la lutte,
C'est un pouvoir, hélas ! qui s'exécute.

PROFESSION DE FOI

Effacez-moi de votre liste ;
Votre accusation n'a pas le sens commun :
Je suis loin d'être royaliste,
J'aime si peu les rois, que je n'en voudrais qu'un !

PROPHÉTIE DE NOSTRADAMUS

Le jour triomphal de Voltaire,
Un très-grand prodige adviendra :
A maint opposant signataire
Le nez d'un pied allongera ;
Et si, le nez aura beau faire,
Plus court qu'oreille il restera.

SUR LA RARETÉ DES CHANDELLES

Lorsque le peuple est sans lumière,
C'en est fait de l'Égalité ;
L'erreur vient, et l'heure dernière
A sonné pour la Liberté.
Nous prendrons, c'est chose certaine,
Le joug qui nous est préparé,
Si, pendant la saison prochaine,
Le peuple n'est pas éclairé.

— A. Martainville —

CONTRE RÉAL

Réal et ses amis disaient à tout le monde
Que bientôt il nous ferait voir,
Sorti de sa plume féconde,
Le *nec plus ultrà* du savoir.
Hélas ! quel destin est le nôtre !
Il est de son talent le martyr et l'apôtre ;

On vient de m'apprendre aujourd'hui
Qu'en relisant son œuvre il était mort d'ennui.

— *Rapsodies du jour* —

REQUÊTE DE L'AMOUR

I

Voyant la féodalité
En France partout abolie,
L'Amour gémit, il pleure, il crie
Qu'on ne l'a pas consulté.
Vers l'Assemblée il s'achemine,
Il espère en être écouté :
Mais on avait accordé
La parole à Custine.

II

Cependant l'Amour est admis,
Et sa voix argentine et tendre
Aux députés se fait entendre
Sans qu'ils en soient attendris.
« Des abus poursuivez la trace,
Leur disait-il avec douceur ;
Mais pour *le droit du seigneur*
Je vous demande grâce. »

III

A ces mots on est révolté,
Et l'étonnement est extrême

D'entendre que l'Amour lui-même
Veut gêner la Liberté.
En murmures chacun éclate,
Et, prenant les voix sans retour,
On prononce que l'Amour
Est un aristocrate.

SUR SAINT LUC

— Quel est ce saint? — Oh ! c'est un grand docteur,
Saint Luc, qui fit les *Actes des Apôtres,*
Médecin, peintre et, qui pis est, auteur,
Évangéliste enfin. — Mais des trois autres,
Comment peut-on, sans craindre nulle erreur,
Le distinguer? — Ami, cesse de craindre ;
Remarque donc que l'on a soin de peindre,
Auprès de lui, son continuateur.

— *Légende dorée* —

CONTRE SULEAU

La Providence a fait, pour nous servir,
Que tout, chez nous, se succède à merveille ;
Monsieur Suleau nous dit qu'il se réveille ;
Il va parler : c'est à nous de dormir.

— *Légende dorée* —

CONTRE TALLEYRAND

Dans ses écrits, chacun a sa manière :
L'un brille en un discours, l'autre dans un rapport.
Quant au prélat qne la France révère,
On sait que l'adresse est son fort.
Du brûlot qu'en ce jour on prône avec transport,
Ami, veux-tu savoir le père?
Tout le moelleux est de Chamfort,
A Sieyès tout l'incendiaire,
Tout ce qui cloche à Périgord.

— *Actes des Apôtres* —

AUTRE

D'Autun à son ambition
Immole sa parole et sa religion.
C'est tout simple ; il a cessé d'être
Et gentilhomme et prêtre.

— *Actes des Apôtres* —

AUTRE

Le boiteux si connu pour son apostasie
Se défend assez mal d'être ami d'*Orléans*.
« Quel intérêt me lie à ce chef de brigands,
Et qu'aurais-je avec lui de commun? — L'infamie! »

— *Rapsodies du jour* —

CONTRE TARGET

Eh ! de grâce, messieurs les épigrammatistes,
Poëtes, conteurs et feuillistes,
Laissez en paix Target. Il ira bien sans vous
Prendre sa place au temple de mémoire.
Oui, messieurs, vous pouvez m'en croire :
Lui-même, contre lui, fera plus que vous tous.

— *Actes des Apôtres* —

AUTRE

Dans un fauteuil académique,
Maître Target dogmatisait ;
Dans un fauteuil patriotique,
Maître Target catéchisait.
Entre les deux est chu le bon apôtre ;
Or, voici comme advint le cas :
Le bon goût tira l'un, le bon sens tira l'autre,
Voilà maître Target à bas.

— *Actes des Apôtres* —

CONTRE TREILHARD

Vous êtes ampoulé, mon beau monsieur Treilhard :
Ne pourriez-vous un peu commander à votre art,
Et nous parler du moins, sans grimper dans la nue ?
Croyez-moi, mon ami, votre verve vous tue ;
Les flancs vous vous battez, vous suez largement,
Pour nous faire endurer votre rude faconde ;

Pour moi, je sens fort bien qu'avec moins de tourment
Il vous serait aisé d'ennuyer tout le monde.

— *Rapsodies du jour* —

SUR LE TRÉSOR

— Que vois-je ici? *Trésor royal;*
Quelle inscription fastueuse!
Rendons-la plus majestueuse;
Mettons : *Trésor national.*
— J'en conviens; mais, sans raillerie,
Chers amis, puisque la patrie
Dépose en ce lieu ses deniers,
Ajoutons au bas, je vous prie :
Tronc pour les pauvres prisonniers.

— *Actes des Apôtres* —

EMPIRE

L'AMOUR DÉSARMÉ

J'ai desarmé l'Amour, et de tout son bagage
J'ai pris ce qui pouvait servir à mon ménage :
En guise de foret,
Pour percer mon tonneau
Je me sers de ses traits ;
De son bandeau
Je fais une serviette ;
J'ai fondu son carquois pour en faire une assiette,
Et, lorsque pour goûter du vin, vieux ou nouveau,
Je descends à la cave,
Ce superbe vainqueur, maintenant mon esclave,
Devant moi porte son flambeau.

SUR L'AUTEUR D'UNE ÉPIGRAMME

J'ai lu les vers dont il m'assomme,
Mais je les ai lus sans humeur :
Si tous ses madrigaux sont d'un méchant rimeur,
Son épigramme est d'un bon homme.

— Fabien Pillet —

SUR UN AUTEUR NAÏF

Pourquoi, disait Damis d'un ton affecteux,
Refusez-vous toujours ce que je vous propose ?
(Il m'offrait de ses vers le recueil monstrueux.)
Mon tome, je le sais, paraît volumineux ;
Mais c'est, au fond, bien peu de chose.

— Fabien Pillet —

SUR UN BIBLIOMANE

C'est elle ! Dieu que je suis aise !
Oui, c'est la bonne édition !
Voilà bien, pages douze et seize,
Les deux fautes d'impression
Qui ne sont pas dans la mauvaise.

— Pons (de Verdun) —

CHANSON A BOIRE

Soleil, je n'ai pas le pouvoir
De régler ta carrière,
Et je me borne à recevoir
Tes feux et ta lumière.
Tiens, fais pousser pour les amours
Les gazons et la mousse ;
Fais pousser la vigne toujours,
Et va... comme j'te pousse.

— Armand Gouffé —

AUTRE

Quand Dieu noya le genre humain
Il sauva Noé du naufrage,
Et dit, en lui donnant du vin :
« Voilà ce que doit boire un sage. »
Buvons-en donc jusqu'au tombeau,
Car, d'après l'arrêt d'un tel juge,
Tous les méchants sont buveurs d'eau :
C'est bien prouvé par le déluge.

— Ségur aîné —

CONSEIL AUX MALHEUREUX

Si vous êtes dans la détresse,
Mes chers amis, cachez-le bien ;
Car l'homme est bon, et s'intéresse
A ceux qui n'ont besoin de rien.

— Pons (de Verdun) —

UNE CONSULTATION

L'on demandait au plus grand médecin
Dont la Seine s'enorgueillisse,
En quel temps le repas à l'homme était plus sain.
« Le riche peut manger averti par la faim,
Répondit-il ; c'est le moment propice :
Le pauvre, quand il a du pain. »

— Dourneau —

AUX DAMES

Vous savez mieux plaire et séduire,
Vous savez mieux aimer que nous;
Vous avez un parler plus doux,
Vous avez un plus doux sourire;
Mais, pour compléter votre empire
Et nous mettre en tout après vous,
Mesdames, il faut bien le dire,
Vous savez mieux tromper que nous.

— HOFFMANN —

SUR DAMON

— Depuis que de Damon
L'épouse est enterrée,
De sa porte, dit-on,
Il interdit l'entrée.
— A ses chagrins cuisants
Est-ce qu'il s'abandonne?
— Non; c'est qu'aux revenants
Il croit plus que personne.

— BROISSE —

DÉBITEUR ET CRÉANCIER

Dialogue

— Puis-je espérer qu'après deux ans,
Enfin je toucherai ma somme?

— Attendez encor quelque temps :
Je vous paîrai, foi d'honnête homme.
— Oh ! parbleu ! c'est trop m'éprouver :
Dès demain, je vous le déclare...
— Mais je n'ai point d'argent !... — Tarare !
Je vous en ferai bien trouver.
— Quoi ! vous? — Oui, moi ! — Destin propice!
Mon ami, mon cher créancier,
Rendez-moi vite ce service,
Vous serez payé le premier.

— Pons (de Verdun) —

SUR LE DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE

On fait, défait, refait ce beau dictionnaire,
Qui, toujours très-bien fait, sera toujours à faire.

— Lebrun —

A PROPOS DE DOT

— Mariez-vous. — J'aime à vivre garçon.
— J'aurais pourtant un parti. — Dieu m'en garde!
— Tout doux : peut-être il vous plaira — Chanson!
— Quinze ans. — Tant pis! — Fille d'esprit. — Bavarde!
— Sage. — Grimace! — Et belle. — Autre danger !
— Grand nom. — Orgueil! — Le cœur tendre. — Jalouse!
— Des talents. — Trop pour me faire enrager.
— Et par delà cent mille écus. — J'épouse.

— Masson de Morvilliers —

ÉPITAPHE ANTICIPÉE DE BAOUR-LORMIAN

Ci-gît Baour, poëte de Toulouse,
Qui mourut in-quarto, qui remourut in-douze,
Et qui, ressuscité par un effort nouveau,
A pu, ces jours derniers, mourir in-octavo.

— MICHAUD —

ÉPITAPHE D'UN BAVARD

Ci-gît qui, jamais las de parler ou d'agir,
Eut à peine le temps de se laisser mourir.

— VIGÉE —

ÉPITAPHE D'UN BUVEUR

Je veux que la mort me frappe
Au milieu d'un grand repas,
Qu'on m'enterre sous la nappe,
Entre quatre larges plats...
Et que sur ma tombe on mette
Cette courte inscription :
Ci-gît le premier poëte
Mort d'une indigestion.

— DÉSAUGIERS —

AUTRE

Ci-gît Broc, qui, toute sa vie,
Eut telle aversion pour l'eau,

Que, du sein des morts, il vous crie :
« Ne pleurez pas sur mon tombeau. »

— P. Villiers —

AUTRE

Si je meurs à force de boire,
J'ordonne que mon cœur soit mis dans un tonneau,
Et que ces mots gravés annoncent mon histoire :
« Ci-gît qui creusa son tombeau ! »

AUTRE

Ci-gît un enfant de Silène,
Qui soutint tant qu'il put l'honneur du cabaret.
Il but toute sa vie, et jamais sans sujet :
A vingt ans, il buvait pour oublier Climène,
A trente, par oisiveté ;
A quarante, il noyait la sombre inquiétude ;
A cinquante, ce fut une vieille habitude,
Qui devint, à soixante, une nécessité.

ÉPITAPHE DE DÉSAUGIERS

Ci-gît, hélas ! sous cette pierre,
Un bon vivant, mort de la pierre ;
Passant, que tu sois Paul ou Pierre,
Ne va pas lui jeter la pierre !

— Désaugiers —

ÉPITAPHE D'UN PHILOSOPHE

Ici gît qui toujours douta.
Dieu par lui fut mis en problème :
Il douta de son être même ;
Mais de douter il s'ennuya,
Et, las de cette nuit profonde,
Hier au soir il est parti
Pour aller voir, en l'autre monde,
Ce qu'il faut croire en celui-ci.

— PARNY —

ÉPITAPHE DE PORQUET

D'un écrivain soigneux il eut tous les scrupules :
Il approfondit l'art des points et des virgules,
Il pesa, calcula tout le fin du métier,
Et sur le laconisme il fit un tome entier.

— PORQUET —

ÉPITAPHE D'UN PRÉTENDU MÉDECIN

Ci-gît qui fut durant sa vie
Un plat Gascon de Normandie,
Qu'à Montmartre on fit médecin :
Faux comme un historiographe,
Ignorant comme un capucin,
Et menteur comme une épitaphe.

— D. L. P. —

ÉPITAPHE D'UN PROCUREUR

Ci-gît un procureur qui, le seul au palais,
Au titre d'honnête homme eut le droit de prétendre.
Passant, viens honorer sa cendre,
Si toutefois tu sais ce que c'est qu'un procès :
Si par hasard tu l'ignorais,
Que Dieu te garde de l'apprendre !

— SIMON —

ERRATA

Si vous lisez dans l'épitaphe
Du magistrat Fabrice : « Il fut homme *de bien*, »
C'est une faute d'orthographe.
Passant, lisez : homme *de rien*.
Si vous lisez : « Il aima la justice,
A tout le monde *il la rendit*, »
C'est une faute encor : je connaissais Fabrice ;
Lisez, passant : *il la vendit*.

LA GAUDRIOLE

On ne rit guère aujourd'hui ;
Est-on moins frivole ?
Trop de gloire nous a nui ;
Le plaisir s'envole.
Mais au Français attristé

Qui peut rendre la gaîté?
C'est la gaudriole,
O gué,
C'est la gaudriole.

— BÉRANGER —

SUR DEUX GENTILSHOMMES

On dit que Lubin et que George,
Ayant leur épée au côté,
Se sont tous deux, avec fierté,
A coups de poing coupé la gorge.

— PONS (de Verdun) —

HENRI IV ET SULLY

— Dans le besoin pressant qui nous menace,
Sire, il faudrait recourir aux impôts.
— Ah! des impôts! laissons cela, de grâce!
Mon pauvre peuple a besoin de repos;
Le voulez-vous sucer jusqu'à la moelle?
Je prétends, moi, qu'il n'en soit pas ainsi.
— Sire, songez quel est en tout ceci
Mon embarras, songez que de la poêle
Qui tient la queue est le plus mal loti.
— Qui dit cela? — Qui? Le proverbe, sire.
— Ventre-saint-gris! le proverbe a menti!
Car, de par Dieu, c'est celui qu'on fait frire.

— PONS (de Verdun) —

AUX HOMMES

Un cœur froid qui jamais n'aima
Du ciel déshonore l'ouvrage ;
Et pour aimer Dieu nous forma,
Puisqu'il fit l'homme à son image.
Il faut aimer, c'est le vrai bien :
Suivons, amis, ces lois divines !
Aimons toujours notre prochain,
En commençant par nos voisines.

— SÉGUR —

LES IMPOSSIBILITÉS

Chercher l'esprit dans un drame,
Le bon sens dans un roman,
La raison chez une femme,
L'honneur chez un charlatan,
La froideur chez une fille,
Mille écus dans un besoin :
Ah ! c'est chercher une aiguille
Dans une botte de foin.

— DÉSAUGIERS —

A LA HARPE

Qui avait posé comme règle générale qu'aucun adjectif en ique *ne peut produire un verbe en* iser.

Si par une muse électrique
L'auditeur est électrisé,

Votre muse paralytique
L'a bien souvent paralysé ;
Mais, quand il est tyrannisé,
Parfois il devient tyrannique :
Il siffle un auteur symétrique,
Il rit d'un vers symétrisé,
D'un éloge pindarisé,
Et d'une ode antipindarique.
Vous avez trop dogmatisé :
Renoncez au ton dogmatique;
Mais restez toujours canonique,
Et vous serez canonisé.

— M.-J. Chénier —

CONTRE LA HARPE

J'ai, sous un même nom, trois attributs divers :
Je suis un instrument, un poëte, une rue.
Rue étroite, je suis des pédants parcourue ;
Instrument, par mes sons je charme l'univers ;
Rimeur, je l'endors par mes vers.

— Lebrun —

AUTRE

Si vous voulez faire bientôt
Une fortune immense et pourtant légitime,
Il vous faut acheter La Harpe ce qu'il vaut
Et le vendre ce qu'il s'estime.

SUR LAMBIN

Lambin, mon barbier et le vôtre,
Rase avec tant de gravité,
Que, tandis qu'il rase un côté,
La barbe repousse de l'autre.

— LEBRUN —

CONTRE LEBRUN

Lebrun de gloire se nourrit :
Aussi voyez comme il maigrit !

— BAOUR-LORMIAN —

RÉPONSE

Sottise entretient la santé :
Baour s'est toujours bien porté.

— LEBRUN —

SUR UN POËTE

— On vient de me voler... — Que je plains ton malheur!
— Tous mes vers manuscrits ! — Que je plains le voleur!

— LEBRUN —

SUR LE PRIX DE L'OR

J'aime l'esprit, j'aime les qualités,
Les grands talents, les vertus, la science,

Et les plaisirs, enfants de l'abondance ;
J'aime l'honneur, j'aime les dignités ;
J'aime un ami presque autant que moi-même ;
J'aime une amante un siècle et par delà :
Mais, dites-moi, comment faut-il que j'aime
Le maudit or qui donne tout cela ?

— HOFFMANN —

PROFESSION DE FOI D'UN ÉPICURIEN

Je donne à l'oubli le passé,
Le présent à l'indifférence,
Et, pour vivre débarrassé,
L'avenir à la Providence.

REGRETS D'UN AVARE

Les Arabes ! les juifs ! ouf ! ouf ! je n'en puis plus !
Ose-t-on écorcher les gens de cette sorte !
Pour enterrer ma femme exiger vingt écus !...
J'aimerais presque autant qu'elle ne fût pas morte !

— PONS (de Verdun) —

SUR UNE REPRÉSENTATION AU PROFIT DES PAUVRES

Pour les pauvres, la comédie
Donne une pauvre tragédie :
C'est bien le cas, en vérité,
De l'applaudir par charité.

SUR LES SACREMENTS

Damon disait à son épouse Hortense :
« Les sacrements sont objets d'importance ;
Sais-tu leur nombre ?—Oui, sept.—C'est trop commun :
Six. — Depuis quand ? — Depuis que pénitence
Et mariage, hélas ! ne font plus qu'un. »

— MILLEVOYE —

SUR MADAME DE TROIS ÉTOILES

Pour madame de *** (Trois Étoiles)
J'ai fait deux cent trente-six vers.
Tous les rimeurs de l'univers
Sont, comme moi, pris dans ses toiles.
Ces madrigaux niais et doux
Qui peignent, avec ou sans voiles,
Des princesses toutes à tous,
A qui les adresserions-nous,
Sans madame de Trois Étoiles ?

— PONS (de Verdun) —

RESTAURATION

L'ACADÉMIE

Je suis un grand corps sec, et j'ai quarante têtes
(A perruques, s'entend) qui ne sont pas trop bêtes.
Mes membres, étendus dans quarante fauteuils,
Semblent autant de morts dans autant de cercueils.
Je suis vieille, lecteurs, et même un peu ganache :
Applaudissez, je ris ; sifflez-moi, je me fâche.
Chaque jour, mon beau corps se mine et dépérit.
Savez-vous bien pourquoi je tombe en défaillance ?
C'est que je vis sur ma science,
Et me nourris de mon esprit.

CONTRE UN ACADÉMICIEN

— Te voilà donc enfin de l'Institut !
C'était depuis longtemps ton espoir et ton but.

Mais, pour avoir ce rang dont tu te félicites,
De bonne foi, mon cher, qu'as-tu fait? — Des visites.

— VICTOR AUGIER —

APOLOGUE

De nos gazons astre timide,
Ignorant l'éclat de ses feux,
Sous l'ombrage où la nuit préside,
S'égarait un ver lumineux :
Des flancs noirs de la roche humide
Se traîne un crapaud ténébreux,
Qui, sur la clarté qu'il déteste,
Fait tomber son venin funeste...
C'est la mort... L'insecte abattu :
« Que t'ai-je fait? — Pourquoi luis-tu? »

— DE LATOUCHE —

CONTRE *l'Aristarque*

L'Aristarque aura des revers,
On peut en deviner la cause :
Henri Simon y met sa prose,
Et Viennet y cache ses vers.

— *Nain Jaune* —

SUR LE COMTE D'ARTOIS

Monsieur d'Artois, comme un lion,
Saute de Paris à Lyon ;

Mais, l'aigle troublant ses esprits,
Il court de Lyon à Paris ;
Monsieur d'Artois dans les dangers
Est un Achille... aux pieds légers.

CONTRE AUGER

— De l'Institut Bouvet gratte à la porte,
L'admettrons-nous?...—Plus tard, on y pourra songer ;
La bêtise aujourd'hui serait encor trop forte ;
Pour aller pas à pas, nommons d'abord Auger.

— *Bouche de Fer* —

SUR BALDUS

Patience, messieurs ! si Baldus ne dit mot,
Croyez qu'il parlera bientôt.
Celui dont vous croyez la muse intimidée
A déjà préparé plus de termes pompeux,
Plus de mots... qu'il n'en faut pour un poëme ou deux !...
— Eh ! qu'attend-il encor ? — Peu de chose ! une idée.

— Fabien Pillet —

A UN BAS BLEU

Lise, dites-vous, n'est que belle.
C'est la juger un peu sévèrement ;

Lise, il est vrai, n'a pas votre talent ;
On admire vos vers, mais on en fait pour elle.

— H. L. —

CONTRE BONALD

Eh quoi ! ces portes indociles
Ne s'ouvrent point devant mes pas !
Ils sont là quarante imbéciles,
Et moi, Bonald, je n'en suis pas !

— FAYOLLE —

CONTRE CLÉON

Cléon répète à chaque instant
Que, pour tout fat impertinent,
Il ressent un mépris extrême ;
Que penser ?... Cléon a pourtant
Boucoup d'estime pour lui-même.

— MIGER —

CONTRE UN COMPILATEUR

— Quel est ton métier dans ce monde,
L'ami ? — J'y recueille à la ronde
Les vains *rébus,* les plats bons mots
Qui composent l'esprit des sots.
— Ton métier ne me plairait guère,
L'ami ; je ne sais trop pourquoi

On va glaner chez ses confrères,
Quand on peut moissonner chez soi.

— Fabien Pillet —

SUR LES CONDITIONS DU BONHEUR

Ce n'est point en courant et la brune et la blonde,
Qu'on peut rencontrer le bonheur ;
Il faut, pour être heureux, avoir en ce bas monde
Bon estomac et mauvais cœur.

— Deville —

CONSEIL

— Ma jeune muse aspire au laurier poétique.
Vers quel but diriger son élan virginal?
Serai-je, dites-moi, classique ou romantique?
— Mon cher, soyez original.

— Ducrest de Villeneuve —

COUPLET

Eustache est beau, Lucas est laid ;
Lubin droit, Simon contrefait ;
Pierre a le corps et le visage
Noir d'ébène; Paul, blanc de lait ;
Si Dieu les fit à son image,
Comment Dieu doit-il être fait?

— Mézès —

LA COURONNE

Belles, vous portez à quinze ans
La couronne de l'innocence ;
Bientôt viennent les courtisans ;
Comme les rois, on vous encense ;
Comme eux, des piéges séducteurs
L'artifice vous environne ;
Vous n'écoutez que vos flatteurs,
Et vous perdez votre couronne.

— BÉRANGER —

A UN COURTISAN

Tu vois les grands, et murmures contre eux,
Disant que tu ne saurais feindre ;
Mais, entre nous, ne ferais-tu pas mieux
De les quitter que de t'en plaindre ?

SUR UN COURTISAN

— De toutes les couleurs prompt à se revêtir,
D'un vrai caméléon il a le caractère...
— De toutes les couleurs ?... Ah ! comme on exagère !
Je ne l'ai jamais vu rougir.

— FABIEN PILLET —

CONTRE UN CRITIQUE

Il m'appelle petit auteur !
Eh bien, c'est un petit malheur.

En attendant que l'on me dise
De quelle taille est mon censeur,
Je le mesure à sa sottise,
Et suis frappé de sa grandeur !

— Fabien Pillet —

A UNE CRUELLE

C'en est fait, je succombe à ma vive douleur ;
Oui, puisque je ne peux attendrir votre cœur,
Puisque au plus tendre amour vous résistez, cruelle,
Adieu, je vais me pendre... au cou d'une autre belle !

— Edmond D. —

CONTRE DAMIS

Damis prétend que des méchants
Il brave la langue et le nombre ;
Fort bien, c'est nous prouver qu'il n'est pas de ces gens
Qui s'épouvantent de leur ombre.

— Louet —

AUTRE

Damis, ce médecin de science profonde,
A la Parque a payé tribut ;
Comme le Rédempteur du monde,
Il est mort pour notre salut.

DÉSESPOIR

— Vivre n'est plus pour moi qu'une charge importune
Me voilà seul dans l'univers !
J'ai perdu mes parents, mes amis les plus chers !...
—Comment! ils sont tous morts?—Non! ils ont fait fortune.

— THÉVENOT —

CONTRE L'ACTEUR DORVAL

Contre les spectateurs si Dorval se déchaîne,
A mon avis, c'est bien à tort ;
On le siffle, il est vrai, quand il paraît en scène,
Mais on l'applaudit quand il sort.

— AUGUSTE MARTIN —

CONTRE UN ENVIEUX

Voyez de Méricourt l'air sombre ; voyez, dis-je,
Comme il paraît triste aujourd'hui ;
De son propre malheur, vous croyez qu'il s'afflige?
Eh non ! C'est du bonheur d'autrui.

— PONSARDIN-SIMON —

ÉPITAPHE D'UN AMI

— Ci-gît qui fut toujours sensible, doux, fidèle,
Et, jusques au tombeau, des amis le modèle.
Il ne me quitta pas quand je perdis mon bien.
— C'était un homme unique ! —Hélas ! c'était mon chien.

— EDMOND DALLIER —

ÉPITAPHE D'UN BOSSU

Sous ce tombeau gît le bossu Panglose :
Il vécut quatre-vingt-dix ans.
Comme il porta sa bosse tout ce temps,
Il est juste qu'il se repose.

ÉPITAPHE D'UN ÉGOÏSTE

Ci-gît Paul, qui, vivant sans faire bien ni mal,
N'aima rien que lui seul, et n'eut point de rival.

— P.-L. Verdier. —

ÉPITAPHE D'UN PRÉLAT

Ci-gît un bon prélat, intrigant s'il en fut,
Qui s'occupa de tout, hormis de son salut.

— B. D. L. M. —

ÉPITAPHE DE VIGÉE

Ci-gît qui fit des vers, les fit mal, et ne put,
Quoiqu'il fût sans esprit, être de l'Institut.

— Vigée —

Réponse

Vigée écrit qu'il est un sot ;
Pense-t-il qu'on le contredise ?
Non, l'épitaphe est si précise,
Que tout Paris le prend au mot.

CONTRE LES FABULISTES MODERNES

Tous ces moutons qui suivent la Fontaine,
Ces fabulistes nains si loin de l'égaler,
Du bonhomme lui-même auraient glacé la veine ;
Ce sont des animaux qu'il n'eût pas fait parler.

— FAYOLLE —

SUR UNE FEMME SENSIBLE

Du mal dont Lubin souffre, il n'est seul à gémir ;
Dame Gertrude en est en peine.
Tous deux ont leurs raisons : Lubin craint d'en mourir,
Sa femme craint qu'il n'en revienne.

— E. HÉREAU —

CONTRE FORLIS

—Quoi! c'est toi, cher Forlis? Ma surprise est extrême!
Que fais-tu, seul, assis près de ce peuplier?
— Je m'entretiens avec moi-même.
— Oh ! comme tu dois t'ennuyer !

— T.-A. FUMELO —

SUR LA FORTUNE

De la Fortune on vante les appas ;
Méfions-nous de la traîtresse ;
Non-seulement la dame n'y voit pas,
Mais elle aveugle encor tous ceux qu'elle caresse.

— ALBÉRIC DEVILLE —

FRÉDÉRIC II ET SON MÉDECIN

— Pour acquérir la science profonde
Qui répand en tous lieux votre célébrité,
Vous avez tué bien du monde ?
— Pas tant que Votre Majesté.

— BLANCHARD DE LA MUSSE —

CONTRE GUICHARD

Guichard, d'un long quatrain tu fais un long distique;
Retranche encor deux vers, tu seras laconique.

— D. LEBRUN —

L'HOMME RANGÉ

. . . . . .

Que Dorval, à la roulette,
A tout son or dise adieu;
J'y joûrais bien en cachette,
Mais il faudrait mettre au jeu...
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

— BÉRANGER —

SUR L'HYMEN

Contre l'hymen chacun déclame;
Mais qu'a-t-il donc d'incommode aujourd'hui?

Quand un mari rentre chez lui,
Il n'y trouve jamais sa femme.

— H. L. —

CONTRE L'INSTITUT

Ici repose un sage fortuné !
Humble héritier d'une mère trop vaine,
Il reconnut, aussitôt qu'il fut né,
Tout le néant de la grandeur humaine.
Fuyant la gloire et l'évitant sans peine ;
A vivre obscur toujours il s'attacha ;
Même le ciel, secondant son envie,
D'un voile sombre avec bonté cacha
Et sa naissance, et sa mort, et sa vie.
Priez, ô vous que l'exemple toucha !
Feu l'*Institut*, fils de l'Académie ?

— De Cazenave —

A LAYA

Avec toi je passe ma vie ;
J'admire tes vertus, ton talent ; mais, hélas !
Te voilà de l'Académie !
Mon ami, ne t'en vante pas !

— Vigée —

CONTRE UN BIOGRAPHE

Biographe, connu du bâton qu'il affronte,
Sur les noms les plus beaux il répand son venin ;

Quand il devrait mourir de honte,
Le malheureux ! il meurt de faim !

LA LORGNETTE

Lorsque je suis au Luxembourg,
Je prends ma lorgnette et je lorgne.
En lorgnant, j'y vis l'autre jour
Un boiteux qui riait d'un borgne ;
Ce borgne riait à son tour
De certain bossu gros et court,
Qui, grâce à son malin génie,
Faisait rire une compagnie
Des quiproquos d'un pauvre sourd.
A cinq ou six pas je m'avance,
Je rencontre un petit chanteur ;
Il riait d'un maître de danse,
Qui riait aussi d'un acteur.
Un peu plus loin, je vois paraître
Un homme dont la pesanteur
Marquait assez un géomètre.
Il montrait au doigt un auteur
Songeant alors à quelque mètre.
Je poursuis encor mon chemin,
Et je m'imagine qu'enfin
La scène changera peut-être.
Point. J'aperçois un capucin :
Le capucin riait d'un carme ;
Le carme d'un abbé poupin ;

Cet abbé poupin d'un gendarme,
Ce gendarme d'une c.....
La c.... riait à l'approche
D'un fat en habit de satin,
Lequel était pour le certain
Un magistrat de la basoche ;
Et celui-ci, d'un air malin,
Envisageait un bon humain
Qui, je pense, arrivait du coche,
Vrai gentilhomme limousin
Tenant son mouchoir d'une main,
Et de l'autre serrant sa poche.
Du monde entier voilà le train ;
Chacun y rit de son voisin,
Le preuve en est assez complète.
Las d'observer, j'allai m'asseoir,
Et je demandai la gazette ;
Un petit homme, en habit noir,
Vint me dire : « Monsieur, bonsoir,
J'ai bien ri de votre lorgnette. »

— Pons (de Verdun) —

SUR UN MAGISTRAT

Un jour le bon juge Dandin
Ronflait à l'office divin.
« Dans l'église dormir ! vous êtes fou, je pense,
Lui dit quelqu'un en l'éveillant.

— Pardon, dit le juge en baîllant,
Je croyais être à l'audience. »

— EDMOND DALLIER —

LES MARIONNETTES

Les marionnettes, croyez-moi,
Sont les jeux de tout âge,
Depuis l'artisan jusqu'au roi,
De la ville au village ;
Valets, journalistes, flatteurs,
Dévotes et coquettes,
Ah ! sans compter nos grands acteurs,
Combien de marionnettes !

— BÉRANGER —

CONTRE MARTIN

« Les gens d'esprit ! ah ! ne m'en parlez pas,
Disait Martin, d'un ton de suffisance ;
Ils ont, eux seuls, perdu la France...
— Que ne la sauviez-vous ? » lui répondit Thomas.

— ALBÉRIC DEVILLE —

SUR LE NOUVEAU RÉGIME

C'est un membre de la chambre
Qui propose à la chambre
De proposer à l'autre chambre
De proposer au roi

De proposer à l'une et l'autre chambre
Un projet de loi.

— *Censeur* —

SUR UN PARASITE

— Depuis sa fâcheuse aventure,
Voyez-vous encor monseigneur?
— Si je le vois! connaissez mieux mon cœur;
Vous me faites vraiment injure;
Si je le vois! Trêve à de tels discours!
Je n'abandonne pas mes amis dans la peine :
Je ne dînais chez lui qu'une fois par semaine,
J'y dîne à présent tous les jours.

— Deville —

SUR UN PLAGIAIRE

J'ai vu dans son nouvel écrit
Les vers de Paul, les miens, les vôtres;
Cet auteur a beaucoup d'esprit,
Car il a tout l'esprit des autres.

— De Cazenave —

A UN POËTE QUERELLEUR

La la! plus doucement; ne fais pas le mauvais.
Tu n'en peux imposer qu'à de faibles courages;
Et, malgré tout ce bruit, tu ne seras jamais
Aussi méchant que tes ouvrages.

— Fabien Pillet —

PRÉDICATEUR COURTISAN

Certain prédicateur prêchait devant le roi :
« Sire, dit-il, une commune loi
Nous condamne à mourir tous, tous... » Mais il remarque
Un mouvement d'effroi dans les yeux du monarque,
Et reprend aussitôt, d'un ton de voix plus doux :
« Sire, je vous le dis, nous mourrons presque tous ! »

— MADAME E. P. —

A UN PRÉTENDU CLASSIQUE

Crois-tu faire passer tes œuvres scolastiques,
En louant des anciens et la grâce et l'esprit ?
Cesse de tant prôner, crois-moi, ces chers classiques;
Plus tu les feras grands, plus tu seras petit.

— E. HEREAU —

CONTRE UN ANCIEN SÉNATEUR

Quand vous voulez singer les héros de l'histoire,
Ayez au moins bonne mémoire ;
N'imitez pas ce sénateur
Qui, fier de conserver ses emplois, sa richesse,
Et de François premier imitant la grandeur,
Mandait à sa moitié : « Dieu soit loué, comtesse,
Nous ne perdons rien, fors l'honneur ! »

— FABIEN PILLET —

SIR JACK

Sir Jack, le député, père de six enfants,
Dans le parlement d'Angleterre
Criait : « Messieurs, moi, je défends
Tous les projets de chaque ministère. »
Plusieurs de ses amis, de ses discours lassés,
Lui dirent : « D'où vient votre crainte ?
Vos six enfants ne sont-ils pas placés ?
—C'est vrai, répondit Jack ; mais ma femme est enceinte. »

— Brazier —

SUR LES VERS DE BÉLISE

Bélise fait des vers que l'on trouve charmants ;
Mais Bélise n'a que vingt ans ;
Ils plairont un peu moins quand elle en aura trente ;
Suivant toujours le cours de ses attraits,
A quarante ils seront mauvais,
Et détestables à cinquante.

— Hubert D.-C. —

LA VIE

On s'éveille, on se lève, on s'habille et l'on sort ;
On rentre, on dîne, on soupe, on se couche et l'on dort.

— De Pus —

RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE

AUX ACADÉMICIENS

Certain oison du Parnasse
Veut être un de vos élus.
Choisissez-le donc de grâce,
Afin qu'on n'en parle plus.

D'ARGOUT A PANSERON, EN LUI DONNANT LA CROIX

Des nez que nous portons connais la différence :
Le tien ne pèse pas un pois dans la balance,
Et le mien, que ton œil ne saurait mesurer,
M'ordonne de te plaindre et de te décorer.

— *Corsaire* —

SUR L'ART DE FAIRE FORTUNE

— La recette, monsieur, me demande quelqu'un,
De se faire à présent une honnête fortune?

— Eh ! mon Dieu ! je n'en connais qu'une :
Passer pour honnête homme en faisant le coquin.

SUR UN AUTEUR SOUFFLETÉ

Un auteur, souffleté dans mainte occasion,
Disait, en se gonflant, plus fanfaron que sage :
« Partout on m'applaudit. — Pardieu ! crie un Gascon,
On applaudit *mousu jusqué* sur son visage. »

SUR UN AUTEUR TROP FÉCOND

Un tel écrit beaucoup ; mais, résultat funèbre !
Plus il devient connu, moins il devient célèbre.

— JULES VIARD —

CONTRE UN AVOCAT

Sur le plus infime sujet
En termes ampoulés maître B*** pérore ;
Sans cause il n'y a pas d'effet,
Plus une cruche est vide, et plus elle est sonore.

SUR UN BAL A LA PRÉFECTURE DE POLICE

De monsieur le préfet les bals sont merveilleux ;
Là, de mille beautés la grâce familière
Nous fait trop voir que, dans ces lieux,

Où tous les cœurs sont pris aux *souris* gracieux,
L'on est bien à la souricière.

— *La Mode* —

A PROPOS DES BANQUETS RÉFORMISTES

Par des moyens divers, on peut, en plus d'un cas,
Atteindre aux mêmes résultats :
En Suisse, la réforme est l'œuvre de la Diète ;
Et la France l'invoque à grands coups de fourchette.

CONTRE B***

Ah ! si le politique, au moins, sur qui l'on glose,
Valait le grand historien !
Il vaudrait peu, je le sais bien :
Encor vaudrait-il quelque chose !

— *Jacques Bonhomme* —

SUR M. BARROT

Fier et beau comme un paon, tendre comme un poulet,
Monsieur Barrot naquit la main dans son gilet.

CONTRE LES BAS BLEUS

Lorsqu'il me faut lire certains bas bleus,
Je sens, hélas ! que l'ennui me dévore,
Et je m'écrie : « Il vaudrait mieux encore
Être forcé d'habiter avec eux ! »

Quand ces bas bleus me montrent leurs visages,
A leur aspect, d'air je voudrais changer,
Et je m'écrie, en ce pressant danger :
« J'aime encor mieux feuilleter leurs ouvrages. »

SUR LE JOURNAL *le Bon Sens*

Faisant peu de cas de ce sens
Plus rare que les autres sens,
Des hommes dépourvus de sens,
Que l'on vit tourner en tous sens,
Vont, pour ceux qui sont dans leur sens,
Faire le journal *le Bon Sens*.
Ce que j'en dis, c'est qu'à mon sens,
Le seul titre est un contre-sens.

SUR UN CANDIDAT A LA MAIRIE

Un farceur, qui cultive et les jeux et les ris,
Espère être, un matin, nommé maire à Paris.
« Lui, maire de Paris! disait une commère ;
Il a le pouls trop vif et le cœur trop aimant.
S'il veut avoir un titre, on le nommera maire
Du treizième arrondissement. »

CONTRE UN CANDIDAT PERPÉTUEL A L'ACADÉMIE

Des talents la ligue ennemie
A la place de Jouy, doit nous donner Empis.

C'est dans l'ordre : à l'Académie,
Les choix vont tous de mal en pis.

SUR LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Dans cette assemblée où l'on voit
Le bon sens à l'état d'ébauche,
Le côté droit est toujours gauche,
Et le gauche n'est jamais droit.

— *Un député démissionnaire* —

SUR CHODRUC-DUCLOS

Oh ! regardez-le bien marcher contre les grilles,
Chodruc, pensif, railleur, philosophe effronté ;
Superbe, et se faisant une immortalité
Avec quelques vieilles guenilles.

— ANAÏS SÉGALAS —

SUR LE CLASSIQUE ET LE ROMANTIQUE

La question se réduit enfin
Du féminin au masculin.
Les uns aiment le romantique,
Et les autres la Rome antique.

LES CORNICHONS

« Que je suis bien sous mon ciel de cristal !
A me nourrir la terre est épuisée ;

A moi chaleur, et lumière, et rosée,
Certes, je suis un noble végétal ! »
Ainsi parlait maint cornichon sous verre.
Le jardinier passe, et, d'un ton sévère,
A ces sots vantards dit : « Taisez-vous, étourdis,
Un coup de vent peut briser votre cloche ;
Vous mûrissez, et le bocal approche;
Encore un jour, et vous serez confits. »

Hélas ! hélas ! philosophe, astronome,
D'un ciel étroit coiffés, quand nous marchons,
Fiers et clamant : « L'homme est tout, gloire à l'homme ! »
Dieu tonne et dit : « Taisez-vous, cornichons! »

— Hégésippe Moreau —

SUR CUNIN-GRIDAINE

L'ordonnance sur le lin
Est due à monsieur Cunin ;
L'ordonnance sur la laine
Est due à monsieur Gridaine :
Fileurs, en faveur du lin
Votez pour monsieur Cunin;
Dans l'intérêt de la laine
Votez pour monsieur Gridaine ;
Afin que monsieur Cunin,
Par la laine et par le lin,
Au premier tour de scrutin
Nous rende monsieur Gridaine,

— *Un Philhellène* (fil et laine) —

SUR UN NOUVEAU DÉCORÉ

Il méritait la croix, il l'obtient aujourd'hui;
Mais, vraiment, je ne puis comprendre
Qu'on vienne la pendre à celui
Qui, selon moi, devait y pendre.

— *Corsaire* —

CONTRE UN DÉPUTÉ DU PARTI DES BORNES

Pourquoi blâmer B*** ? Des bornes, ses pareilles,
C'est la seule en dix ans qui n'ait pas dit deux mots.
Ah ! louez-le plutôt d'épargner vos oreilles :
Le silence est l'esprit des sots.

ÉPITAPHE D'UN PEINTRE

Ci-gît... un peintre de génie.
Le bonhomme était né coiffé ;
Il prit une femme jolie
Pour mourir comme il était né.

ÉPITAPHE D'UN VENTRU

Ci-gît dont tout l'emploi, jusqu'au dernier soupir,
Fut d'aller à la chambre, et puis... d'en revenir.

SUR UN FONCTIONNAIRE PERPÉTUEL

Malgré les bouleversements
De nos nombreux gouvernements,

Oublié des partis et loin de leur colère,
Cet homme sut rester toujours fonctionnaire ;
Pourquoi pas? C'est en vain que les vagues se font
Une guerre acharnée au-dessus de sa tête :
Laissant plus haut combattre la tempête,
Comme la vase il reste au fond.

— *Jacques Bonhomme* —

SUR LE GOUT DU JOUR

La Régence adorait les contes de ruelle ;
Notre siècle aime mieux les comptes de truelle.

IMPRÉCATIONS D'UN GÉNÉRAL D'AFRIQUE

Je prépare à l'émir une danse macabre :
Je provoque ce traître au pistolet, au sabre.
A mon cartel s'il répond : « Non ! »
Je vole au grand désert et j'écris sur ses sables
En grosses lettres déchiffrables :
ABDEL-KADER EST UN CAPON !

SUR UN LÉGITIMISTE RALLIÉ

Sujet fidèle et bon,
Quand même,
Quel que soit le Bourbon,
Il l'aime.

— *Jacques Bonhomme* —

SUR LA MALADIE DES POMMES DE TERRE

En France, la corruption
Se complaît si bien, que, naguère,
On a vu, pauvre nation !
La gangrène attaquer jusqu'aux pommes de terre.

A UN MÉGALANTHROPOGÉNÉSIAQUE

Un ami du progrès et de l'humanité
Nous démontre comme on opère
Pour avoir des enfants d'esprit à volonté...
C'est grand dommage, en vérité,
Qu'il n'ait pas enseigné son secret à son père.

— ÉMILE DESCHAMPS —

MÉTAMORPHOSE

Maint député, jadis, et bavard, et fluet,
Aujourd'hui déployant son ventre de Silène,
Sur son banc à la fois devient gras et muet.
Comment veut-on qu'il parle? Il a la bouche pleine !

CONTRE LE CHANCELIER P...

Lorsque nos immortels, dans un jour d'ophthalmie,
Crurent piquant d'affilier
Le talent *si discret* du digne chancelier
Aux travaux de l'Académie,

Ils allèrent en masse au logis du susdit.
Notre homme, par pudeur, d'abord se défendit :
Alors, pour l'entraîner, on le prit par la nuque ;
Mais le toupet céda si bien,
Qu'au lieu d'un académicien,
On n'emporta qu'une perruque.

CONTRE PAUL

Paul, dites-vous, est un fripon;
Vous avez tort, ne vous déplaise.
Il a volé vraiment à bonne intention,
Pour pouvoir être un jour honnête homme à son aise.

CONTRE UN PÈLERIN

G..... fit, au temps défendu,
A Gand certain pèlerinage.
Nul ne se plaindrait du voyage,
S'il n'en était pas revenu.

CONTRE P***

D'un très-rare bon sens sa conduite est la marque ;
L'empereur, les Bourbons, il a tout enjambé,
Toujours indépendant vis-à-vis du monarque...
Quand le monarque fut tombé.

— *Jacques Bonhomme* —

SUR UN PRÉFET

Un préfet, visitant les pompes de la ville,
Disait : « Tous ces tuyaux sont à renouveler ;
Mais il nous faut des cuirs. — La chose est très-facile,
Lui répondit quelqu'un : vous n'avez qu'à parler. »

SUR LE ROI DES JUIFS

Israël et l'Europe ont reconnu ses droits :
Il est le roi des juifs ; il est le juif des rois.

A SÉBASTIANI

La liberté, c'est, monseigneur,
Une femme folle d'honneur ;
C'est une bégueule enivrée
Qui, dans la rue ou le salon,
Pour le moindre bout de galon
Va criant : « A bas la livrée ! »

— BÉRANGER —

CONTRE LE PRÉSIDENT SÉGUIER

C'est vrai, Séguier ne traite pas
Les rois comme les avocats !
Est-ce assez cependant pour qu'ainsi l'on le range,
Sans examen parmi les plats ?
Non, de tous vos dédains il faut que je le venge.
Des présidents parleurs c'est le plus franc, ma foi !

Puisque c'est le roi seul qui *change*,
Et jamais son langage au roi.
— *Jacques Bonhomme* —

CONTRE LES SOTS

Gutenberg, la Fontaine, il me faut vous maudire !
Les bêtes, avant vous, ne pouvaient nous troubler ;
Mais vous avez causé tous deux notre martyre :
Toi, la Fontaine, en les faisant parler,
Toi, Gutenberg, en les faisant écrire.

CONTRE UN TEL

— Qu'a donc fait un tel, en somme,
Pour qu'on le nomme
Académicien ?
— Rien.
— Pourquoi donc punir le pauvre homme ?

ÉPOQUE CONTEMPORAINE

CONTRE UN ACADÉMICIEN

Jusqu'au docte fauteuil, voulez-vous savoir comme
Un nouvel immortel s'est frayé le chemin ?
A l'Institut, on le croit gentilhomme ;
Dans le noble faubourg, on le croit écrivain.

— JULES VIARD —

SUR BALZAC CANDIDAT A L'ACADÉMIE

Balzac pousse en vain des *holà !*
Il doit en être pour ses courses,
S'il n'a de meilleures ressources
Que celles de son *Quinola.*

SUR LA BOURSE

Un temple grec sans horizon
Aux colonnes en avenues,

Un toit sans rime ni raison,
Aux girouettes biscornues ;

Rendez-vous, en toute saison,
De réputations perdues,
De juifs avec ou sans blason,
De gens d'usure aux mains crochues;

Tombe de joueurs sans argent,
De fripons craignant le sergent,
De banquiers dont le crédit tremble;

Peste, honte, scandale, bruit,
Faillite, et tout ce qui s'ensuit...
C'est LA BOURSE... Que vous en semble?

SUR UN BUVEUR

Imité du grec

Au dieu du vin le buveur Xénophon
D'un tonneau vide offre humblement l'hommage.
Daigne agréer, Bacchus, ce simple don :
C'est le seul bien qui lui reste en partage.

— J.-D. CHOPIN —

CODE DE L'EMPLOYÉ

Sauf les dimanches, tu viendras
Au bureau fort exactement ;

Tous les jours, tu barbouilleras
Force papier lisiblement ;

A dix heures, tu salueras
Tes camarades poliment;

Durant une heure flâneras
Par-ci, par-là, sournoisement ;

A midi, tu déjeuneras
D'un petit pain tout simplement ;

D'eau de Seine l'arroseras
Pour qu'il passe facilement ;

Vers une heure, tu bâilleras
Jusqu'aux oreilles largement ;

A deux heures, tu dormiras
D'un doux sommeil sans ronflement ;

A trois heures expédiras
Tes écritures lentement ;

Et parfois ton nez moucheras
Pour occir le temps plus gaîment ;

A quatre heures, tu brosseras,
Sans trop l'user, ton vêtement ;

Et, bien brossé, t'esquiveras,
Sans qu'on te pousse, et prestement ;

Aux fins de mois, tu toucheras
Un très-minime traitement ;

Mais tes parents point ne tûras
Pour hériter plus promptement ;

Et de ton mieux t'arrangeras
Pour vivre vertueusement ;

Nulle danseuse entretiendras,
Actrice, ni rat mêmement ;

Nègre blanc, tu t'éreinteras
Douze mois par an seulement ;

Mais bientôt tu t'abrutiras,
De pied en cap, complétement ;

Après trente ans, retraite auras,
De quoi vivre très-pauvrement ;

Ou peut-être tu crèveras
A la peine, longtemps avant ;

Après tel purgatoire, iras
En paradis directement.

— H. Glénat —

COMMANDEMENTS DE L'AVOCAT

Tout de noir tu t'habilleras,
Comme pour un enterrement ;

Tout de blanc te cravateras,
En te serrant étroitement ;
De moustaches ne t'orneras,
Rien qu'aux vacances un instant.

Toujours gros dossier porteras,
Ne fût-il que de papier blanc,
Et l'air très-affairé prendras
Pour mieux enlever le client ;
De talent pas besoin n'auras,
Mais de forts poumons seulement.

Gens d'affaires courtiseras,
Avoués principalement ;
A leurs clercs recommanderas
L'article des émoluments ;
Pour les stimuler, leur pairas
A déjeuner de temps en temps.

Tout le long du jour parleras,
Dimanche excepté, cependant ;
Tes affaires n'étudiras,
Car c'est du luxe assurément.
Le tribunal endormiras
Et le public profondément.

Ton adversaire abîmeras
Sans le moindre ménagement ;

Tout criminel tu défendras,
Eût-il tué papa, maman ;
A la société le rendras :
Il fait son plus bel ornement.

Causes d'office éviteras,
Les plaideras négligemment ;
A part cela, discuteras
Blanc ou noir indifféremment :
De l'arrêt te consoleras,
Si l'on t'a donné ton argent.

Honoraires honoreras,
Afin de plaider longuement ;
Pour tout procès demanderas
Cinq cents francs indistinctement ;
Mais beaucoup moins tu palperas,
Sans dédaigner l'émolument.

De profundis

Eh ! gai, gai, gai, *de profundis !*
Ma femme
A rendu l'âme.
Eh ! gai, gai, gai, *de profundis !*
Qu'elle aille en paradis.

A cette âme si chère
Le paradis convient ;

Car, suivant ma grand'mère,
De l'enfer on revient.

. . . . . .

Dieu ! faut-il lui survivre ?
Me faut-il la pleurer ?
Non, non, je veux la suivre...
Pour la voir enterrer.

— BÉRANGER —

DETTES ET CHANSONS

Des marquis d'autrefois imitant la leçon,
J'ai fait des chansons et des dettes.
Les premières sont sans façon,
Mais les dernières sont bien faites.

DIALOGUE FINANCIER

L'annonce

— Des gros barons de la finance,
Notre conseil se formera.

Le lecteur de l'annonce

— C'est bien, mais qui surveillera
Votre conseil de surveillance ?

— JULES VIARD —

SUR AL. D***

Il a commis de grands forfaits ;
Il mérite de grands supplices.
Mais, honnête dans ses excès,
Il ne nomma point ses complices.

— CHAMBERT —

ÉPITAPHE D'UN BUVEUR

Ci-gît un gars d'esprit, mais ivrogne ; voilà,
En deux mots, toute son histoire :
Il n'aimait pas assez la gloire ;
Il aimait trop le *gloria*.

L'ESPRIT ET LA SOTTISE

La sottise, encore aujourd'hui,
S'attachant à l'esprit, le suit à chaque étape ;
De là vient que souvent, quand on court après lui,
C'est elle seule qu'on attrape.

— TH. D. —

SUR LA FRAGILITÉ DES FEMMES

Oui, femmes, quoi qu'on puisse dire,
Vous avez ce fatal pouvoir

De nous jeter par un sourire
Dans l'ivresse ou le désespoir.

Oui, deux mots, le silence même,
Un regard distrait ou moqueur,
Peuvent donner à qui vous aime
Un coup de poignard dans le cœur.

Oui, votre orgueil doit être immense;
Car, grâce à notre lâcheté,
Rien n'égale votre puissance,
Sinon votre fragilité.

— ALFRED DE MUSSET —

SUR G***

Comment de cet auteur nerveux
Et chevelu juger le style?
Il est encor plus difficile
A démêler que ses cheveux.

SUR UN GROS HOMME DE LETTRES

Quel est ce bon gros qui s'embrouille,
Et pense nous donner du neuf?
Lorsqu'on l'entend, c'est la grenouille,
Et, lorsqu'on le voit, c'est le bœuf.

SUR L'INFLUENCE DU PRINTEMPS

Deux fermiers parlaient de l'espoir
Que, pour la récolte prochaine,
Un vent chaud faisait concevoir.
« Si ce temps dure une semaine,
Dit l'un d'eux, voisin, sur ma foi,
Bientôt tout sortira de terre.
— Ah ! que dites-vous là, compère ?
Bon Dieu ! songez donc que j'ai, moi,
Trois femmes dans le cimetière. »

— ALEX. DUMAS —

SUR LES JEUNES FILLES

(*Imité de Gœthe*)

Quand, à la belle enfant qui nous aime, la mère,
L'œil sévère et faisant gravement la leçon,
Parle, pour l'engager à chasser sa chimère,
Pudeur, vertu, devoir et... toute la chanson ;
Si la fillette alors, sans vouloir rien entendre,
Revient à nos baisers plus ardente et plus tendre,
Ne chantons pas trop haut victoire : ce retour
Est de l'entêtement autant que de l'amour.

Mais toi, mère, qui crois l'avoir enfin réduite,
Parce que, plus soumise et se laissant toucher

Par tes raisons, l'enfant change un jour de conduite,
Et nous fuit désormais au lieu de nous chercher ;
Oh ! que tu connais mal le cœur de la coquette,
Si tu vas te vanter d'une telle conquête ;
Par la raison son cœur n'a pas été battu,
Et l'inconstance a fait bien plus que sa vertu.

— JULES KERGOMARD —

SUR UN JOURNALISTE DÉVOT

En vrai *sabreur de Chamboran,*
Toujours au premier rang,
La plume au poing, V..... combat contre le schisme ;
De l'Église c'est le hussard !
Soudard de sacristie, il a son catéchisme,
Mais un cathéchisme... *poissard.*

— JULES VIARD —

A LEGOUVÉ FILS

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ton père !
Car, si ton père n'eût pas dit :
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère !
A ton talent la gloire eût-elle fait crédit ?

— JULES VIARD —

SUR MEILHEURAT

Chacun, de Pékin jusqu'à Rome,
Poursuit quelque rêve flatteur :
Diogène cherchait un homme,
Et Meilheurat cherche un lecteur.

SUR MIRECOURT

De la gloire d'autrui Jacquot dîne et déjeune ;
S'il vivait de la sienne, il ferait un long jeûne.

— *Revue anecdotique* —

SUR LA SOIF DE L'OR

Les vieux Égyptiens avaient un paradis
Tout peuplé d'animaux, de plantes, de radis ;
Leurs dieux, qui sautaient tous de l'autel sur la table,
Naissaient dans un jardin ou bien dans une étable.
Une Égypte nouvelle existe parmi nous ;
Ses enfants tombent à genoux
Et se prosternent, dans la crotte,
A l'aspect du veau d'or et devant la carotte.

SPÉCULATEUR PRÉCOCE

Un jour, au sortir d'une école,
J'aperçois un enfant qui crie et se désole.
Je m'approche de lui : « Mon ami, qu'avez-vous ?
— Ah ! j'ai l'âme bien chagrinée,
Me dit-il ; j'ai perdu la pièce de dix sous
Que ma mère m'avait donnée.
— Cessez, mon bon ami, de vous désespérer ;
C'est un petit malheur facile à réparer.
Tenez ! voici pour vous une semblable pièce. »
L'enfant sourit d'abord, puis reprend sa tristesse.
« Eh bien, qu'avez-vous donc ? encore du chagrin ?
— Hélas ! monsieur, voilà pourquoi je pleure :
Si je n'avais pas, tout à l'heure,
Perdu dix sous, j'en aurais vingt. »

— ARNAL —

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

PORTRAITS

Amour (l'), *Demoustier* 11
Même sujet, *Voltaire*. 12
Beauveau et Deveau, *Boufflers*. . 12
Benserade, *de Sennecé* 12
Boileau, *Boileau* 13
Buste (un), *de Saint-Marc* 13
Chaulieu, *Chaulieu*. 13
Descartes, *la Fontaine* 14
Femme adroite, *Anonyme* 14
Fleury (l'abbé), *Voltaire* 14
Frédéric II, *Voltaire* 15
La Bruyère, *Boileau*. 15
Leblanc (l'abbé), *Piron*. 15
Leibnitz, *Voltaire*. 16
Ninon de Lenclos, *Chapelle*. . . . 16
Autre, *Saint-Evremond*. 16
Niobé, *Voltaire*. 17
Praxitèle, *Voltaire* 17
Rousseau (J.-B.), *J.-B. Rousseau*. 17
Satirique (le), *Anonyme* 18
Vénus, *Clément Marot* 18

ÉPITHAPHES

D'un Abbé à la mode, *Anonyme*. 21
Adieux à la vie, *Voltaire* 21
— Anglais, *Destouches*. . 23
D'un Antiquaire, *Diderot*. . 23
— Apothicaire, *Anonyme*. 23
De Arétin (l'), *Maynard*. . 23
D'un Auteur médiocre, *J.-B. Rousseau* 24
— Avare, *Anonyme* . . . 24
Autre, *Anonyme* . . 24
— Bavard, *la Fontaine* . 24
— Boiteux, *Anonyme* . . 25
De Boudier de la Jousselinière, *Anonyme* . 25
— Boufflers, *Boufflers* . . 25
— Bouhours, *Anonyme* . 26
D'un Centenaire, *Malherbe*. 26
Autre, *Colin* 26
De Châtelet (Mme du), *Voltaire* 26
Autre, *Anonyme* . . 27
D'un Chien, *Malleville* . . . 27
Autre, *Tristan l'Ermite*. 28
De Clément XIII, *Voltaire*. 28
— Clermont-Tonnerre, *Chamfort*. 28
— Colas, *Anonyme* . . . 29
— Colletet, *la Fontaine* . 29
D'un Coquin, *Scarron* . . . 29
De Cromwell, *Pavillon* . . 30
— Dorat, *Anonyme* . . . 30
Autre, *La Harpe* . . 31

D'un Épicurien, *Anonyme* . 31
— Évêque joueur, *Anonyme* 31
— Faux sage, *Boufflers* . 31
D'une Femme de bien, *Anonyme* 32
— Femme fidèle, *Anonyme* 32
— Femme peu regrettée, *Anonyme*. 32
Autre, *Anonyme* . . 33
Autre, *Anonyme* . . 33
D'un Grand seigneur, *csse de Brégy* 33
— Homme de lettres, *Voltaire* 33
Autre, *Gomberville* . 34
— Homme nul, *Boileau*. 34
Autre, *Gombaud* . . 34
— Homme paisible, *Anonyme* 35
De Jean, *Maynard* 35
— Joseph (le père), *Anonyme* 35
Autre, *Anonyme* . . 36
De la Fontaine, *la Fontaine* 36
— la Rivière, *La Monnoie*. 36
— Laurent, *Gombaud* . . 37
Lecouvreur (Adrienne), *Anonyme* . . 37
— Marca (de), *Anonyme*. 37
D'un Médecin, *Destouches* . 38
Autre, *Anonyme* . . 38
De Ménage. *Anonyme* . . 39
— Molière, *Bouhours*. . . 39
Autre, *la Fontaine* . 39
D'un Opiniâtre, *Anonyme* . 40
— Parvenu, *Brébeuf*. . . 40
De Passerat, *Passerat* . . 40
— Paul, *Anonyme* 41
D'un Philosophe, *Anonyme*. 41
De Piron, *Piron* 41
Variante, *Piron*. . . 42
Autre, *Piron* 42
D'un Poëte, *de Cailly* . . . 43
— Prélat, *de Cailly* . . . 43
— Président, *F. de Neufchâteau*. 43
D'un Prodigue, *de Cailly*. . 44
De Rabelais, *Tahureau*. . 44
Autre, *De Baïf* . . . 44
Autre, *Ronsard*, . . 44
— Régnier, *Régnier* . . . 45
— Richelieu, *Benserade*. 45
Des Rois et des conquérants, *Anonyme* . 46
De Santeuil, *Anonyme* . . 46
— Scarron, *Scarron* . . . 46
D'un Sot, *Anonyme*. 47
De Tiraqueau, *Anonyme* . 47
— Tristan l'Ermite, *Tristan l'Ermite*. . . . 47
D'un Tyran, *Chupin* 48
De Voisenon, *Voltaire* . . 48
Autre, *Bachaumont*. 48
Autre, *Colardeau*. . 49

AMÉNITÉS LITTÉRAIRES

Contre un Abbé, *Linières* 53
Contre Académie (l'), *Piron* . 53
Autre, *Boileau* . . . 54
Autre, *Boileau* . . . 54
A Adam (maître), *duc de Saint-Aignan*. . . 55
Contre Aliboron, *Voltaire*. . . 55
Autre, *Voltaire* . . . 55
Sur Astrée (l'), *Fontenelle*. 56
Contre Aurèle, *La Martinière* 56
Contre les Auteurs anciens, *Ch. Perrault* 57
Contre un Avare, *J.-B. Rousseau* 57
Contre Benserade, *Chapelle*. . 56
— Boileau, *de Sennecé*. . 58
Autre, *Fontenelle* . . 58
— Boyer, *Racine*. 59
Contre un Braillard, *Rousseau* . . 59
Contre Burlon, *Piron*. 60
— Chapelain, *Linières*. . 60
Autre, *Boileau* . . . 61
Sur Chapelle, *Chapelle* . . 61
Contre les Chrysogons, *Rousseau* 61
Sur Codrus, *La Martinière* 62
Contre les Commentateurs, *Voltaire* 62
Contre Coras et Leclerc, *Racine* 62
— Corneille, *Boileau*. . . 63
Autre, *Boileau* . . . 63

Contre Cotin, *Boileau*. 63
Autre, *Boileau* . . . 64
A Couet (l'abbé), *Voltaire* 64
Contre Coypel, *Voltaire*. . . . 64
— Criton, *Anonyme* . . . 65
Sur Dacier (M. et Mme), *Anonyme*. 65
Contre Damon, *Anonyme*. . . 65
— Danchet, *Voltaire*. . . 66
Autre, *J.-B. Rousseau* 66
— D'Arnaud-Baculard, *E. Lebrun*. 66
— De *** (Mme), *Piron*. . 67
— Desfontaines, *Piron*. . 67
Autre, *Piron* 68
Autre, *Piron* 68
Autre, *Piron* 69
Autre, *Piron* 69
Autre, *Piron* 69
Autre, *Piron* 70
Autre, *Piron* 70
Autre, *Piron* 71
Autre, *Piron* 71
Autre, *Piron* 72
Autre, *Voltaire* . . . 72
Contre Desmarets, *Boileau* . . 72
— Destouches, *Voltaire* . 73
— Deux médiocrités, *Anonyme*. 73
— Dorat, *Lebrun*. 74
Autre, *Lebrun* . . . 74
— Dorilas et Damon, *Bétoulaud*. 74
Sur Envie (l'), *Voltaire* . . 74
A propos Falsification (d'une), *Voltaire* 75
A une Fontaine minérale, *Boileau*. 75
Sur Fontenelle, *Voltaire* . 75
Contre un Fou, *Sainte-Marthe*. . 76
Contre Fréron, *Voltaire* . . . 76
Autre, *Voltaire*. . . 76
— Gacon, *J.-B. Rousseau* 77
Autre, *Rousseau* . . 77
Contre un Gascon, *Saint-Amand* 78
A Grenouille (le poëte), *Clément Marot* . . 78
Contre Godenot, *Rousseau* . . 79
— Houdart de la Motte, *J.-B. Rousseau* . . 79
Autre, *Rousseau* . . 80
Autre, *Rousseau* . . 80
Contre Houdart et Voltaire *J.-B. Rousseau* . . 81
Contre un Jésuite, *Voltaire* . . . 81
Contre le Journal de Trévoux, *J.-B. Rousseau*. . 81
Autre, *Boileau* . . . 82
Autre, *Boileau* . . . 82
Contre La Bruyère, *Anonyme* 83
— Lachaussée, *Piron* . . 83
Autre, *Piron* 84
— La Condamine, *Piron* 84
— Le Franc de Pompignan, *Voltaire* . . 84
Autre, *Voltaire*. . . 85
— La Harpe, *Lebrun*. . . 85
— La Porte (de), *Lebrun* 85
Autre, *Lebrun* . . . 86
A un Lauréat, *Piron* 86
Contre Lemierre, *Anonyme* . 86
— Licidas, *Anonyme*. . . 86
— Longepierre, *Racine* . 87
A Malherbe *Maynard*. . 87
Contre Marmontel, *Anonyme*. 87
Autre, *Anonyme* . . 88
Autre, *E. Lebrun*. . 88
Autre, *Arnault* . . . 88
Contre un Mauvais auteur, *Anonyme*. 89
Autre, *Rousseau* . . 89
— Mauvais poëte, *Anonyme*. 90
Contre les Mauvais poëtes, *Voltaire* 90
Contre un Mauvais rimeur, *G. de Pagès*. 90
— Méchant livre, *Saint-Pavin*. 91
— Méchant poëte, *La Martinière* 91
— Méchant rimeur, *Anonyme*. 91
Contre les Méchants auteurs, *Anonyme*. 91
Contre un Médisant, *Anonyme*. . 92
Sur *Mérope*, *Piron*. 92
Contre Montfort, *Rousseau* . . 93
— Montmaur, *Anonyme* . 93
— Paul, *J.-B. Rousseau*. 94

Contre Pellegrin, *La Monnoie*. 94
— Perrault (les frères), *Boileau* 94
Autre, *Boileau* . . . 95
Autre, *Boileau* . . . 95
Autre, *Boileau* . . . 95
Autre, *Anonyme* . . 96
Sur Philon, *Coquard* . . . 96
A un Poëte, *Chevreau*. . . . 96
Contre Pradon, *Boileau*. . . . 97
Autre, *Racine*. . . . 97
Autre, *Racine*. . . . 98
Sur la Querelle des anciens et des modernes, *Perrault* 98
Contre un Quidam, *Clém. Marot*. 98
Sur Quinault, *St.Evremond* 98
A un Riche, *Clément Marot*. 99
Contre un Rimeur, *de Beauveset* . 99
Contre Roi (le poëte), *Piron* . 100
— Roquette (l'abbé), *Boileau* 100
— J.-B.Rousseau, *Voltaire* 100
— J.-J.Rousseau, *Voltaire* 101
— Sabathier (l'abbé), *d'Aquin*. 101
— Saint-Sorlin, *Boileau* . 102
— Santeuil, *Boileau* . . . 102
— Saurin, *J.-B. Rousseau* 103
— Scopas, *La Martinière* 103
A un Sot, *Voltaire* 103
Sur un Sot de qualité, *Anonyme* 104
Contre Timon, *Régnier-Desmarets* 104
— Tircis, *Gombaud* . . . 104
— Voltaire, *Piron* 105
Autre, *Piron* 105
Autre, *Piron* 106
Autre, *Piron* 106
Autre, *Piron* 106
Autre, *Piron* 107
— Voltaire et l'Attaignant, *Anonyme* . 107

AMÉNITÉS DIVERSES

Sur Alexandre, *Lamotte*. . 111
— Alexandre et César, *Lamotte* 111
Sur un Amateur d'horloges, *Boileau* 112
Contre les Amis, *Gombaud*. . . . 112
Autre, *Anonyme* . . 113
Contre Anacharsis, *Barraton*. 113
Anathème, *De Baïf* . . 113
Contre André, *Brébeuf* 114
Sur Antoine de Navarre, *De Mesme*. 114
Sur les Arts, *Voltaire*. 114
Contre Aube (d'), *Voltaire* . . 115
Sur un Avocat, *Anonyme*. . . 115
Autre, *Anonyme* . . 115
Sur Bassompierre, *Anonyme*. 116
A Belleau, *Du Bellay* . . 116
Sur Belle-Isle (le maréchal de), *Anonyme* . . 117
A un Bienfaiteur, *Piron*. . . 118
Contre les Bigots, *Chapelle*. . . . 118
Contre Bisoin (l'abbé), *Boursault* 118
Sur le Bonheur, *Voltaire* . . 119
— Bonheur des champs, *de Cailly* 119
A Bonrepeau (M. de), *Anonyme*. 120
Contre un Cardinal, *Rousseau* . . 120
A Carnéades, *François* (de Neufchâteau). 120
Sur un Charlatan, *Saint-Gelais*. 121
Contre les Chevaliers d'industrie, *Anonyme*. 121
A Colbert, *Daccily* . . . 121
Autre, *Daccily* . . . 122
Sur Condé, *Anonyme* . . . 122
Au grand Condé, *Anonyme* . . . 122
Au Contrôleur général, *Voltaire* 122
Sur les Convulsionnaires, *Voltaire* 123
Autre, *Voltaire* . . . 123
Autre, *Voltaire* . . . 123
Contre les Coquettes, *Charleval* . 124
— Courtisans, *Brébeuf*. . 124
Autre, *Frédéric II* . 125
Curé et médecin, *J.-B Rousseau* 125
Contre Damon, *Anonyme*. . . 125

Sur un Débiteur scrupuleux, *Saint-Just* 126
Sur Denis (Mme), *Anonyme* 126
Sur la Destinée future, *Voltaire* 127
Contre les Dévots, *Boileau*. . . . 127
Contre un Evêque, *Voltaire* . . . 127
Sur Egalité (l'), *Voltaire*. . 128
— Egoïsme (l'), *A. d'Aubigné* 128
A un Emprunteur, *Bussi-Rabutin*. 129
Contre les Emprunteurs, *Gombaud* 129
Autre, *de Cailly* . . 129
Sur Envie (l'), *La Faye* . . 129
Autre, *Pellisson* . . 130
— Evêque de Nimes (l'), *J.-B. Rousseau*. . 130
Sur les Evêques, *J. du Chalard*. 131
Contre un Faux sage, *Anonyme* . 131
A Forcalquier (M. de), *Voltaire* 131
Au grand Frédéric, *Voltaire* . . . 133
Réponse, *Fréderic* . 132
— Frédéric, *Voltaire*. . . 132
Au même, *Voltaire*. 133
Sur la Fronde, *Loret*. 133
Sur les Galons de la chancellerie, *Anonyme*. . 134
Sur un Gascon, *Boufflers* . . . 134
Contre les Gens d'Eglise, *Barraton* 135
— Gens de guerre, *de Cailly*. 135
— Gens du monde, *Anonyme* 135
Sur les Grands, *Molière*. . . . 136
Sur Grégoire, *La Martinière* 136
Contre les Guises, *Charles IX* . . 136
Sur Habit (l'), *Sedaine*. . . 137
A Helvétius, *Voltaire* . . 137
Contre Henri III, *Anonyme*. . 137
Sur Hercule, *Voltaire* . . . 138
— Honneur (l'), *Voltaire*. 138
Autre, *Boileau* . . . 138
Sur un Hypocrite, *Roi* 139
Sur Inconstance (l'), *Le Roy*. 139
Sur un Incrédule, *J.-B. Rousseau* 140
Contre les Jésuites, *Anonyme* . . 140
Autre, *Voltaire* . . . 140
Autre, *Voltaire* . . . 141
Sur Job, *Benserade* 141
Sur le Jubilé, *Régnier-Desmarets* 142
Sur la Justice, *Anonyme*. . . 142
Autre, *le P. Santeu*. 143
Autre, *François* (de Neufchâteau) . . 143
Autre, *Barraton* . . 143
Autre, *Rousseau* . . 144
— Ligue, *Passerat*. . . . 144
Autre, *Passerat*. . . 144
Contre Louis XIV, *Anonyme*. 145
— Maintenon (Mme de) *Anonyme*. 145
Sur un Malade, *Maynard*. . . 145
Sur deux Malades, *Grécourt* . . 146
Sur Marc-Aurèle, *Voltaire*. 146
Contre Maupou, *Anonyme* . . 147
Sur un Mauvais payeur, *Clément Marot*. 147
Autre, *La Monnoie*. 148
— Médecin, *François* (de Neufchâteau) . . 148
Autre, *Benserade* . . 148
Sur les Médecins, *de Cailly* . 148
Autre, *Pellisson* . . 149
Autre, *Anonyme* . . 149
Contre un Médisant, *de Charleval* 149
Sur le Messie, *Voltaire*. . . . 150
Contre Michel, *Voltaire*. . . . 150
Sur les Molinistes, *Piron* . . . 151
Sur le Monde, *Frédéric II* . . 151
— Mur d'octroi, *Anonyme* 152
Sur la Noblesse, *Bret* 152
Autre, *Anonyme* . . 152
Sur un Normand, *Anonyme*. . 153
Sur Orgueil (l'), *Voltaire*. . 152
Contre Orry, *Anonyme* 153
— Pacôme, *Boursault* . . 153
Sur la Paix, *Anonyme* 154
Contre le Pape, *Voltaire* 154
Autre, *Frédéric II* . 155
Autre, *Voltaire* . . . 156
Contre un Parvenu, *Anonyme* . . 156
Autre, *Anonyme* . . 156

Contre Paul, *Boileau* 157
Sur le Pauvre et le riche, *C. Mermet* 157
Sur la Pauvreté, *Anonyme* . 157
Sur les Philosophes, *Voltaire*. 158
Philosophie, *Voltaire*. 158
Sur deux Plaideurs, *Masson* . . 158
Sur la Pluralité des mondes, *Anonyme*. 159
Sur un Poëte, *Anonyme* . . . 159
— Prélat, *Ménage* 159
Sur les Prophètes, *Voltaire*. . 160
Sur la Puissance de l'or, *Voltaire* 160
Sur les Quartiers de rente, *de Cailly* 160
Sur la Raison, *l'abbé Aubert* 160
Autre, *Voltaire*. . . 161
— Reconnaissance, *Boileau* 161
Sur un Reliquaire, *Voltaire* . 162
Contre Richelieu, *de Bassompierre* 162
Sur Richelieu, *Corneille*. . 162
Sur la Richesse et l'avarice, *G. de Merville* . . 162
A l'abbé de Sade, *Voltaire* 163
Sur les Sages et les fous, *Grécourt* 163
Contre Saint-Amant, *Maynard* 164
Sur St.-Michel, *Guyétand* 164
Sur Sartine (M. de), *Anonyme*. 164
Sur la Scène du monde, *J.-B. Rousseau* 165
Sur Semblançay, *Marot*. . 165
Contre les Sonneurs, *Voltaire* . . 165
Contre la Sorbonne, *Voltaire* . . 166
Sur un Sot, *F**** 166
Sur les Sots, *Voltaire*. 167
Contre les Sots, *Voltaire*. 167
A Soucy (M. de), *Passerat* 167
Sur la Statue d'Henri IV, *de Monmort* 167
Sur le Temple de l'Amitié, *Voltaire* 168
— Temps, *Scarron* . . . 168
Testament, *Sarrazin*. 169
Contre les Théologiens, *Voltaire*. 169
Autre, *Rulhières* . . 170
A Thiriot, *Voltaire* . . . 170
Sur Timon, *Barraton* . . . 171
Sur un Traitant, *Bachaumont* 171
Treizième (le), *Piron*. 171
Sur Tristan l'Ermite, *de Monmort* 172
Turcs et chrétiens, *J.-B. Rousseau* . 172
— Turgot, *Anonyme*. . . 173
Autre, *Voltaire*. . . 173
Utopie, *Chapelle* et *Bachaumont* 173
Vaudeville de *Figaro*, *Beaumarchais* . . 174
Sur la Vertu, *La Martinière*. 176
Autre, *Voltaire*. . . 176
Vétérinaire et médecin, *Beaumarchais* . . 177
Vinaigre des quatre ministres, *Anonyme*. 177
Vœu naïf, *Barraton* . 177
Sur un Voleur, *Barraton*. . . 178
A Voltaire, *Boufflers* . . 178
Autre, *Frédéric II* . 179
Sur Zisca, *Voltaire* 179

BOUQUETS A CHLORIS

Sur Absence (l'), *La Fare* 183
— Alceste, *Saurin*. . . . 183
— Alison, *Brébeuf*. . . . 184
Sur les Amants rebutés, *Anonyme*. 184
Sur Amarante, *de Cailly* . 184
— Amour (l'), *Fontenelle*. 185
Autre, *Borde* 185
— Amour (l'), et la guerre *Boufflers* 185
— Amynthe et Cydalise, *Anonyme*. 186
Sur une Beauté incomplète, *J.-B. Rousseau* . . 186
A Bélise, *La Sablière* . . 186
Bergère dans l'embarras, *Anonyme* . . 187
Sur une Bonne ménagère, *Brébeuf* 187
Brune et blonde, *Anonyme*. 187

Sur la Cadière, *Voltaire* . . . 188
Contre Caliste, *de Cailly* . . . 188
Sur Caliste, *Chevreau* . . . 188
Sur les Champs, *Boufflers* . . 189
Le Chemin du cœur, *Mlle de Scudéry* 189
A Chimène, *Boileau* . . . 190
Contre Chloé, *Lebrun*. 190
Autre, *Lebrun* . . . 190
Sur Cléis, *Lebrun* 191
A Climène, *Anonyme* . . 191
Colette, *Clément Marot* 191
Sur un Couple fardé, *Anonyme*. 192
Sur une Cruelle, *J.-B. Rousseau* 192
Sur Daphné, *Fontenelle* . . 192
— Didon, *Charpentier* . . 193
Sur la Discrétion, *La Chaussée* 193
A Duclos (Mlle), *Voltaire* 194
Sur Du Tord (Mme), *Fontenelle* 194
Sur Eglé, *La Sablière* . . . 194
Autre, *Chazet*. . . . 194
Autre, *Anonyme* . . 195
— Esprit (l'), *Anonyme* . 195
Sur une Etoile, *Anonyme* . . . 196
Sur Eventail (l'), *Anonyme* 196
Sur les Femmes bonnes, *Anonyme*. 197
— Femmes de bien, *Anonyme*. 197
Sur une Femme fardée, *Brébeuf* 197
Autre, *Brébeuf* . . . 197
Autre, *Brébeuf* . . . 198
Autre, *Brébeuf* . . . 198
Autre, *Brébeuf* . . . 198
Sur la Femme juste, *Brébeuf*. 199
Sur les Filles à marier, *Quinault*. 199
Sur la Fontaine d'oubli, *Ferrand* 200
Sur le Fruit défendu, *La Chaussée* 200
Sur Honneur (l'), *Panard* . 200
Sur Hortense, *Marsollier*. 201
— Hymen (l'), *d'Accily*. . 201
Sur une Infidèle, *Brébeuf* . . . 201
A Iris, *F. de Charleval*. . 202
Autre, *Anonyme* . . 202
Autre, *Anonyme* . . 202
Contre Iris, *Gombaud* 203
Sur Iris, *Brébeuf* 203
A Isabelle, *de Cailly*. . . . 203
Sur Isabelle, *Anonyme* . . 204
A Jean-Jean, *Clément Marot*. 204
Sur Jeanne et Jeanneton, *Brébeuf*. 205
Là, *Panard*. 205
— Lise, *Grécourt* 206
Autre, *Brébeuf* . . . 206
Le Moment, *Collé*. 206
Sur le Mystère, *Bussi-Rabutin* 217
Noisettes et fillettes, *Anonyme*. 207
Sur Orgon, *Anonyme* . . . 207
Contre Orphise, *Pesselier*. . . 208
Sur la Paix, *Autreau*. 208
A Philis, *La Sablière* . . 208
Sur Philis, *Dufresny* . . . 209
Présents au choix, *Sarrazin*. 210
La Prude, *Saint-Lambert* 210
Le Quadruple, *Boursault*. 210
Sur Quinault, *Anonyme*. . 211
Sur la Raison, *Boufflers* . . . 211
Regrets, *Anonyme* . . 212
Sur deux Rivaux, *Saint-Lambert* 213
Sur la Rosière, *Voltaire* . . . 213
Sur un Secret à garder, *la Fontaine* 214
Sur Silvanire, *Cotin*. . . . 213
Sur deux Sœurs, *La Sablière* . . 214
Autre, *Chapelle*. . . 215
A Sylvandire, *Mme Deshoulières* 215
Sur Sylvie, *Anonyme* . . . 216
Sur le Temps passé, *de Méré* 216
Sur Thélésia, *Lebrun* . . . 216
— Tircis, *Sedaine* 217
A Uranie, *Brébeuf*. . . . 217
Vengeance féminine, *Grécourt* 217
Vestale et Coquette, *Piron*. 218
Sur Zoé, *Anonyme* 218

PROPOS DE BUVEURS

A Boileau, *Chapelle* . . . 221
Sur Boivin, *Anonyme*. . . 221
Boutons, *Gombaud* . . 222
— Caton, *J.-B. Rousseau* 222
Chanson, *Molière* . . . 222
Autre, *Anonyme* . . 223
Autre, *Sedaine* . . . 223
A un Ermite, *Dufresny*. . . 224
Sur la Fièvre et la soif, *J.-B. Rousseau* 224
Sur Gallet, *Moncrif* 225
— Grégoire, *Anonyme*. . 225
— Grosmanche, *Anonyme*. 225
— Gui, *Anonyme* 226
Sur Ivresse (l'), *Olivier Basselin* 226
Sur un Ivrogne enterré, *Guy de Tours* 227
Ivrogne et borne, *La Faye* 227
— Ivrogne malade, *La Faye* 228
A un Jaloux, *Anonyme*. . . 228
Maître et valet, *Clément Marot*. . . . 229
Maxime, *Rabelais*. . . 229
Autre, *Rabelais* . . . 229
Sur Mégacide, *Des Forges-Maillard* 230
— Montmaur, *Anonyme* . 230
Prière, *Ronsard*. : . . 230
Rubis, *de Cailly*. . . . 231

DOUCEURS DU MÉNAGE

Avant et après, *La Chaussée* 235
Le Bonnet, *J.-B. Rousseau* 235
Confidence incomplète, *Anonyme* . . . 236
Consultation embarrassante, *J.-B. Rousseau* 236
Sur la Coquetterie, *Sarrazin* 237
Déguisement, *Boufflers* 238
Démon muet, *Anonyme*. 238
Diable et femme, *J.-B. Rousseau* 238
Ennuis du ménage, *la Fontaine* 239
Sur les Epithalames, *Mme de Murat* 239
Deux fous, *la Fontaine* 239
Sur une Furie, *J.-B. Rousseau* 240
Sur Hymen (l'), *Etienne Pavillon* 240
Iris, *Anonyme*. 240
Mari et femme, *Anonyme*. 241
Sur le Mariage, *Panard* . . . 241
Autre, *la Fontaine* . 241
Autre, *Maucroix* . . 242
La Meunière, *Anonyme* . 242
Une Moitié, *de Malleville* . 242
Les deux Moitiés, *J.-B. Rousseau* 243
Orphée, *J.-B. Rousseau* 243
Autre, *Panard* . . . 244
Terreur d'un ivrogne, *Panard*. 244

DEUXIÈME PARTIE

DEPUIS 1789 — RÉVOLUTION

Contre Abolin, *Rapsodies du jour* 247
Contre les *Actes des Apôtres*, *Anonyme* 248
Contre Amar, Vadier et Voulland, *Martainville* 248
— Arlequin, *Rapsodies du jour* 248
Contre Armonville, *Martainville* 249
Sur Assemblée (l') nationale, *Actes des Apôtres* 249
Autre, *Actes des Apôtres*. 249
Autre, *Anonyme* . . 250
Autre, *Actes des Apôtres* 250

Sur Assemblée (l'), nationale, *Actes des Apôtres* 250
Autre, *Actes des Apôtres*. 251
Autre, *Actes des Apôtres*. 251
Contre Audoin et Bourdon, *Martainville* . . . 251
Sur un Auto-da-fé, *Anonyme*. 252
Le Baiser de paix, *Martainville* 252
Contre Beaumarchais, *Anonyme*. 252
Sur le Bon vieux temps, *Anonyme*. 253
Boutade d'un Gascon, *Rapsodies du jour*. 253
Contre Cambon, *A. Martainville*. 254
— Cambon et Carrier, *A. Martainville* . . . 254
— Camus, *Actes des Apôtres*. 254
Sur la Charité, *Rapsodies du jour* 254
Contre Chénier (Joseph), *Rapsodies du jour*. . . 255
Autre, *Anonyme*. . 255
Aux Chevaux de Marly, *Rapsodies du jour*. 255
Sur Collin d'Harleville, *E. Lebrun*. 256
Autre, *Anonyme* . . 256
Sur les Comédiens français, *Actes des Apôtres*. 257
Commandements de la patrie, *Marat* . . 257
Sur un Député gascon, *M.-J. Chénier*. 258
Sur le Droit de pêche, *Actes des Apôtres*. . . . 259
Contre Duval d'Espréménil, *Légende dorée* . . 259
Sur Egalité (l'), *Anonyme*. 260
Autre, *Actes des Apôtres*. 260
Sur la Garde nationale, *Anonyme*. 261
Réponse, *Anonyme*. . 261
Contre la Gauche de l'Assemblée, *Actes des Apôtres*. 261
Sur les Impôts, *Actes des Apôtres*. 262
Sur Institut (l'), *Lebrun*. . 262
Contre les Joueuses, *Rapsodies du jour* 262
Contre Lameth, *Anonyme* . . 263
Contre les Lameth, *Actes des Apôtres*. 263
Sur la Liberté, *Actes des Apôtres* 263
Autre, *Actes des Apôtres*. 264
— Liberté de la presse, *Anonyme*. 265
Contre Malouet, *Légende dorée* 265
Autre, *Légende dorée* 265
— Maury, *Légende dorée*. 266
Autre, *Anonyme* . . 266
Autre, *Légende dorée* 266
— Méricourt (Théroigne de), *Actes des Apôtres*. 267
— Merlin (de Douai), *Rapsodies du jour* . . 267
Autre, *Rapsodies du jour* 267
— Mirabeau, *Actes des Apôtres*. 268
Autre, *Actes des Apôtres*. 268
Contre les Moines, *Anonyme* . . 269
Contre P..... (Diane de), *Légende dorée* 269
Sur un Portail d'église, *Anonyme* 270
Contre Poultier, *Anonyme* . . 270
Sur le Pouvoir exécutif, *Anonyme*. 270
Profession de foi, *Anonyme*. 270
Prophétie de Nostradamus, *Anonyme* 271
Sur la Rareté des chandelles, *A. Martainville*. . 271
Contre Réal, *Rapsodies du jour* 271
Requête de l'Amour, *Anonyme*. 272

Sur Saint Luc, *Légende dorée* 273
Contre Suleau, *Légende dorée* 273
— Talleyrand, *Actes des Apôtres*. 274
Autre, *Actes des Apôtres*. 274
Autre, *Rapsodies du jour* 274
— Target, *Actes des Apôtres*. 275
Autre, *Actes des Apôtres*. 275
Contre Treilhard, *Rapsodies du jour* 275
Sur le Trésor, *Actes des Apôtres* 276

EMPIRE

Amour (l') désarmé, *Anonyme*. 279
Sur Auteur (l') d'une épigramme, *Fabien Pillet* 279
Sur un Auteur naïf, *Fabien Pillet* 280
— Bibliomane, *Pons* (de Verdun) 280
Chanson à boire, *Armand Gouffé* . . . 280
Autre, *Ségur aîné* . 281
Conseil aux malheureux, *Pons* (de Verdun) 281
Consultation (une), *Dourneau* 281
Aux Dames, *Hoffmann* . . 282
Sur Damon, *Broisse* 282
Débiteur et créancier, *Pons* (de Verdun). 283
Sur le Dictionnaire de l'Académie, *Lebrun* . . 283
Sur une Dot, *Masson de Morvilliers* 283
Epitaphe anticipée de Baour-Lormian. *Michaud* 284
Epitaphe d'un bavard, *Vigée*. 284
Epitaphe d'un buveur, *Désaugiers* 284
Autre, *P. Villers* . . 284
Autre, *Anonyme* . . 285
Autre, *Anonyme* . . 285
Epitaphe de Désaugiers, *Désaugiers*. 285
Epitaphe d'un philosophe, *Parny* . . 286
Epitaphe de Porquet, *Porquet*. 286
Epitaphe d'un prétendu médecin, *D. L. P.* 286
Epitaphe d'un procureur, *Simon* . . . 287
Errata, *Anonyme* . . . 287
Gaudriole (la), *Béranger* 287
Sur deux Gentilshommes, *Pons* (de Verdun) . . . 288
Henri IV et Sully, *Pons* (de Verdun). 288
Aux Hommes, *Ségur*. . . . 289
Les Impossibilités, *Désaugiers* 289
A La Harpe, *M.-J. Chénier*. 289
Contre La Harpe, *Lebrun*. . . 290
Autre, *Anonyme* . . 290
Sur Lambin, *Lebrun* . . . 291
Contre Lebrun, *Baour-Lormian* 291
Réponse, *Lebrun* 291
Sur un Poëte, *Lebrun*. 291
Sur le Prix de l'or, *Hoffmann* 292
Profession de foi d'un épicurien, *Anonyme*. 292
Regrets d'un avare, *Pons* (de Verdun) 292
Sur une Représentation au profit des pauvres. *Anonyme*. 292
Sur les Sacrements, *Millevoye* 293
Sur Trois-Etoiles (Mme de), *Pons* (de Verdun) 293

RESTAURATION

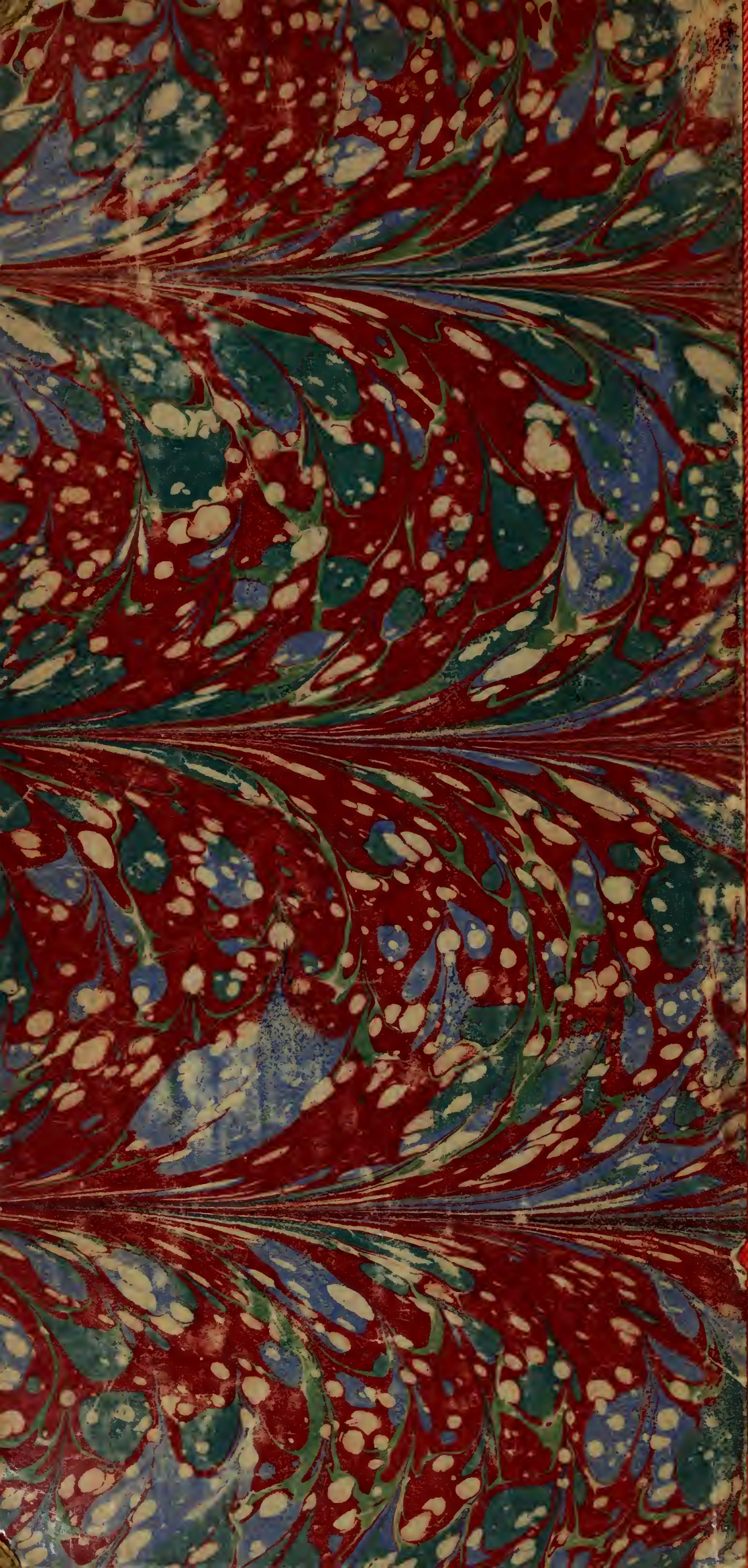
Sur Académie (l'), *Anonyme* 297
Contre un Académicien, *Victor Augier* 297
Apologue, *de Latouche* 298
Contre *Aristarque* (l'), *Nain Jaune* 298
Sur le Artois (comte d'), *Anonyme*. 298
Contre Auger, *Bouche de fer* . 299
Sur Baldus, *Fabien Pillet* . 299
A un Bas bleu, *H. L.* . . . 299
Contre un Biographe, *Anonyme* 308
Contre Bonald, *Fayolle* 300
— Cléon, *Miger* 300
Contre un Compilateur, *Fabien Pillet*. 300
Sur les Conditions du bonheur, *Deville*. . . 301
Conseil, *Ducrest de Villeneuve* 301
Couplet, *Mézès* 301
La Couronne, *Béranger* . 302
A un Courtisan, *Anonyme* . 302
Sur un Courtisan, *Fabien Pillet* 302
Contre un Critique, *Fabien Pillet* 302
A une Cruelle, *Edmond D.* . 303
Contre Damis, *Louet* 303
Autre, *Anonyme* . . 303
Désespoir, *Thévenot*. . 304
Contre Dorval (l'acteur), *A. Martin* 304
Contre un Envieux, *Ponsardin-Simon* 304
Epitaphe d'un ami, *Edmond Dallien* . 304
Epitaphe d'un bossu, *Anonyme*. 305
Epitaphe d'un égoïste, *P.-L. Verdier* . . 305
Epitaphe d'un prélat, *B. D. L. M.* . . . 305
Epitaphe de Vigée, *Vigée*. 305
Réponse, *Anonyme*. 305
Contre les Fabulistes modernes, *Fayolle* 306
Sur une Femme sensible, *E. Héreau* 306
Contre Forlis, *T.-A. Fumelo*. 306
Sur la Fortune, *Albéric Deville* 306
Frédéric II et son médecin, *Blanchard de la Musse*. . . . 307
Contre Guichard, *D. Lebrun*. 307
Homme rangé (l'), *Béranger* 307
Sur Hymen (l'), *H. L.* . . 307
Contre Institut (l'), *de Casenave* 308
A Laya, *Vigée* 308
La Lorgnette, *Pons* (de Verdun) 309
Sur un Magistrat, *Edmond Dallier* 310
Les Marionnettes, *Béranger* 311
Contre Martin, *Albéric Deville* 311
Sur le Nouveau régime, *Censeur*. 311
Sur un Parasite, *Deville* . . . 312
— Plagiaire, *de Cazenave* 312
A un Poëte querelleur, *Fabien Pillet*. 312
Prédicateur courtisan, *Mme E. P.* 313
A un Prétendu classique, *E. Hereau* 313
Contre un Sénateur, *Fabien Pillet* 313
Sir Jack, *Brazier*. . . 314
Sur les Vers de Bélise, *Hubert D.-C.* 314
La Vie, *De Füs*. 314

RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE

Aux Académiciens 317
Argout à Panseron (d'), *Corsaire* 317
Sur Art (l') de faire fortune, *Anonyme*. 317
Sur un Auteur souffleté, *Anonyme* 318
— Auteur trop fécond, *Jules Viard* . . . 318

Contre un Avocat, *Anonyme*. . . 318
Sur un Bal à la préfecture de police, *la Mode*. . 318
Sur les Banquets réformistes, *Anonyme*. 319
Contre B***, *J. Bonhomme* . . 319
Sur Barrot (M.), *Anonyme* 319
Contre les Bas bleus, *Anonyme* . 319
Sur le *Bons Sens*, *Anonyme* . 320
Sur un Candidat à la mairie, *Anonyme*. 320
Contre un Candidat à l'Académie, *Anonyme*. 320
Sur la Chambre des députés, *Anonyme*. 321
Sur Chodruc – Duclos, *Anaïs-Ségalas* . . 321
Sur le Classique et le romantique, *Anonyme* . 321
Sur les Cornichons, *Hégésippe Moreau*. 321
Sur Cunin-Gridaine, *Anonyme*. 322
Sur un Décoré, *Corsaire* . . . 323
Contre un Député, *Anonyme* . . 323
Epitaphe d'un peintre, *Anonyme*. 323
Epitaphe d'un ventru, *Anonyme*. 323
Sur un Fonctionnaire, *Jacques Bonhomme*. . . . 323
— Général d'Afrique, *Anonyme*. 324
Sur le Goût du jour, *Anonyme* 324
Sur un Légitimiste rallié, *Jacques Bonhomme* . 324
Sur la Maladie des pommes de terre, *Anonyme* 325
A un Mégalanthropogénésiaque, *Emile Deschamps*. 325
Métamorphose, *Anonyme*. 325
Contre P... (le chancelier), *Anonyme*. 325
— P***, *Jacq. Bonhomme*. 326
— Paul, *Anonyme*. . . . 326
Contre un Pèlerin, *Anonyme*. . . 326
Sur un Préfet, *Anonyme* . . . 327
Sur le Roi des juifs, *Anonyme* 327
A Sébastiani, *Béranger* . 327
Contre Séguier (le président), *Jacq. Bonhomme*. 327
Contre les Sots, *Anonyme* 328
Contre un Tel, *Anonyme*. 328

ÉPOQUE CONTEMPORAINE

Contre un Académicien, *Jules Viard*. 331
Sur Balzac, *Anonyme* . . . 331
Sur la Bourse, *Anonyme*. . . 331
Sur un Buveur, *J.-D. Chopin*. 332
Code de l'employé, *H. Glénat* 332
Commandements de l'avocat, *Anonyme* 334
De profundis, *Béranger* 336
Dettes et chansons, *Anonyme*. 337
Dialogue financier, *Jules Viard* 337
Sur D***, *Chambert*. . . . 338
Epitaphe d'un buveur, *Anonyme*. 338
Esprit et sottise, *Th. D.* 338
Sur la Fragilité des femmes, *Alf. de Musset* . . 338
Sur G***, *Anonyme* 339
Sur un Gros homme de lettres, *Anonyme*. 339
Sur Influence (l') du printemps, *A. Dumas*. 340
Sur les Jeunes filles, *Jules Kergomard*. . . . 340
Sur un Journaliste dévot, *Jules Viard* 341
A Legouvé fils. *J. Viard*. 341
Sur Meilheurat, *Anonyme*. 342
— Mirecourt, *Revue anecdotique* 342
Sur la Soif de l'or, *Anonyme*. 342
Sur un Spéculateur précoce, *Arnal*. 343

FIN DE LA TABLE